

Baba Yaga

Et autres amours cruelles

NESTI
VEONEN
Editions

Peinture : Philippe Jorelson

DANIEL
WALTHER

BABA YAGA

et autres amours cruelles

Daniel Walther

DU MEME AUTEUR (Pour la bibliographie complète de l'auteur, voir en fin d'ouvrage.) :

- *Cité de la mort lente*, éditions du Rocher, 2005.
- *Le Château d'Yf*, éditions A Contrario, 2004.

Les Voyageurs, *L'Ombre du bosquet*, *Cauchemar dans la cité des rêves* et *Le Dernier Étage des ténèbres* ont paru au début des années quatre-vingt aux éditions NéO. De même, *Jazz me blue* a été publié en 1980 dans l'anthologie *L'Oreille contre les murs*, chez Denoël, dans la collection « Présence du futur ». Tous ces textes ont été, dans le cadre de la présente édition, entièrement revus par l'auteur.

Les autres nouvelles sont inédites.

Collection Fractales/Fantastique dirigée par Fabrice Bourland

NESTIVEQNEN Éditions

67, cours Mirabeau

13100 AIX-EN-PROVENCE

www.nestiveqnen.com

© Daniel Walther, 2005

Tous droits réservés pour tous pays

Baba Yaga ou les ogresses blondes

*Pour Richard Comballot,
ce texte à contre-nuit...*

« La Reine du Monde
avait décrété l'orgie sacrée,
elle présidait hiératiquement
calme sur son trône ciselé. »
Jehan SYLVIUS et Pierre de RUYNES,
La Papesse du Diable.

1. Sœurs en abjection

Chasser / traquer la fillette, c'est le passe-temps favori de Baba Yaga.

Elle habite en bordure de la ville de Cern une maison de pierres lourdes et blanches. Étincelante dans le soleil d'août, poussiéreuse en automne, pisseuse sous la neige sale quand tombe l'hiver comme une gifle.

Baba Yaga est vieille comme les légendes. Elle vit sans vieillir, parce qu'elle et ses sœurs blondes se repaissent de chair vierge et blanche.

C'est dit en toutes lettres dans certains livres.

Chasser la fillette, l'attirer dans son antre.

Et jamais aucune police du monde ne lui a demandé des comptes.

Elle vit et chasse.

Elle vit de sa chasse.

Le plus souvent dans une voiture rouge, semblable à un bolide de course, qu'elle a volée à un de ses amants. Ses amants (et ses amantes) ne font que passer entre ses bras, entre ses cuisses. Elle préfère les femmes aux hommes, mais, de temps à autre, elle ne déteste pas se faire prendre à la hussarde par un cavalier de hasard.

Baba Yaga porte bien sûr un autre nom, et sa réputation est sans tache.

Elle a beaucoup d'argent, car — ainsi qu'on disait autrefois — elle possède un joli capital qui travaille pour elle.

Je l'ai un peu connue, même si je n'ai pas eu l'honneur ni l'avantage de coucher avec elle...

Et bien que j'aie eu à en pâtir, je ne parviens pas à regretter vraiment cette brève rencontre...

Mais je vous demanderai un peu de patience avant d'entrer dans le vif du sujet.

Baba Yaga est venue de l'Est.

Avec quelques complices, — ses sœurs en abjection.

Elle a ouvert, discrètement, une petite agence de call-girls.

Elle faisait travailler ses complices, et elle-même, parfois, ne dédaignait pas de payer de sa personne.

Au cours des années, elle a ainsi tissé sa toile et pu bénéficier de protections autorisées.

Je me souviens...

Mais un instant encore. Rien qu'un instant.

Quand j'étais enfant, j'ai lu avec intérêt un conte populaire russe, l'histoire de Vassilissa, la Belle, qui tombe entre les griffes d'une ogresse. La Baba Yaga des légendes slaves.

J'ai longtemps rêvé d'être le bellâtre qui vient délivrer la Belle Jeune Fille Blonde et qui se paie en nature de ses peines. Après avoir tranché la tête hideuse de la Mangeuse de Chair Tendre. Je me voyais chevauchant Vassilissa et me barbouiller ensuite les lèvres du sang de sa virginité. La tête tranchée de la sorcière gisait près de nos corps enlacés.

Je n'ai jamais eu la fantaisie tendre.

Combien de nuits ne me suis-je pas branlé en rêvant des cuisses chaudes de la Belle Jeune Fille Blonde ?

Et un jour, une nuit...

2. Je suis un homme fatigué

Personne ne me comprend : mais je ne désire pas être compris par le reste du monde. Je me suffis le plus souvent. Je souffre d'une misanthropie rampante, qui parfois me submerge comme un flot.

... Oui, je suis un homme fatigué.

... *Il me vient comme un flot de haine, qui m'emporte.*

Une rivière grossie par la fonte des neiges de l'âme.

Cern est une ville tranquille, sobre.

J'y vis depuis bientôt quinze ans.

Sinon respecté, du moins toléré.

Je gagne de l'argent, pas mal d'argent, — ne me demandez pas comment —, et l'argent me permet de vivre sans complimenter des gens que je méprise. C'est un grand privilège que de pouvoir se dire : « Celui-là, je n'ai pas besoin de lui adresser la parole. »

Mais je suis tout de même un homme fatigué. Rongé par un mal sournois, plus mental que physique. Un monde inné, qui me poursuit depuis une enfance trouble et troublée, pleine de rêves pervers et de penchants inavouables.

Cern a quelques mauvais lieux, que personne n'est censé fréquenter.

Ils se trouvent tous placés dans un pâté de maison d'un hectare. Donnant sur des cours et quelques menus jardins secrets. Ces mauvais lieux constituent ce que d'aucuns appellent l'*Ecbatane des gens du vice*¹.

Une citadelle enclose dans une dimension secrète de l'Enfer.

J'y vais de temps en temps.

Pour secouer ma fatigue, mes craintes, et pour réaffirmer mon mépris de mes semblables.

C'est à Ecbatane, par une soirée de juin, que j'ai fait la connaissance d'une des ogresses de Baba Yaga.

Elle se prénomme Tiza. Elle était blonde et bien faite, avec des yeux très brillants et des lèvres pleines. Et elle se prélassait au bar de l'un des mauvais lieux d'Ecbatane, — dans une pose d'une telle impudeur qu'elle en redevenait candide.

Elle me demanda si j'étais à la recherche d'une aventure.

¹ *Ecbatane* : l'antique capitale de l'Empire des Mèdes.

Et je lui répondis, avec un peu de hargne et un semblant de dégoût :

— Peut-être. Mais je vous préviens : je ne paie jamais pour la bagatelle.

Elle haussa les épaules.

— Qui vous parle de fric ? demanda-t-elle, impassible.

Elle but une gorgée d'alcool en me regardant droit dans les yeux, ce que je déteste plus que tout.

— Je pourrais sans doute vous être utile...

Je bus à mon tour et baissai les yeux sous son regard scrutateur.

— Vos mains tremblent, constata ma « rencontre ».

— Je suis énervé, consentis-je.

— Il n'y a pas de raison de l'être. Souffrez-vous de troubles de la... sensualité ?

— C'est possible. Quel homme n'en souffre pas ?

Tiza haussa les épaules et se pencha vers moi : son souffle balaya mon visage. Brûlant et chargé d'épices.

Je constatai avec soulagement que, ce soir-là, je ne souffrais aucunement de *troubles de la sensualité*. Bien au contraire.

— Je suis une rabatteuse, avoua-t-elle.

— Et pour qui travaillez-vous ?

— Pour Baba Yaga. Mais elle ne vient jamais ici, et vous ne pouvez pas la connaître.

— Certes, dis-je, mais le monde est petit, même celui des fantasmes. J'ai souvent rêvé d'une sorcière qui se nommait ainsi et qui dévorait les jolies jeunes filles encore toutes *pucelées*.

Tiza ne dit rien.

Je lui commandai un autre verre. Qu'elle commença de boire, les yeux vissés dans les miens. J'étais dur, mais froid, et mon cœur battait douloureusement.

La rabatteuse changea de position sur son siège, me révélant brièvement l'intérieur de ses cuisses.

J'eus un tressaillement, qui dut se refléter sur mon visage, en tout cas il n'échappa pas à Tiza.

Je soupirai, tel un homme qui est soumis à une forte tension.

— Que voulez-vous faire de votre soirée ? s'enquit la jeune femme.

Je me demandai s'il y avait des sous-entendus ou simplement de la curiosité dans cette question.

— À dire le vrai, je n'en sais rien.

— Si nous dansions...

Je suis un piètre danseur, mais j'acquiesçai et la suivis sur la piste éclairée, peu soucieux de perdre sa trace et le bénéfice de ses bonnes intentions. Elle se colla à moi, telle une plante mangeuse d'hommes et laissa onduler son corps contre le mien. Elle me rappela les petites dragueuses de ma jeunesse, qui se pressaient contre moi et qui

faisaient marcher leur bassin et leur bas-ventre le long de mon sexe douloureux. Elles pariaient entre elles, les impitoyables petites salopes, qu'elles nous feraient souiller notre pantalon à la fin du premier slow. Je n'avais pas envie, dans cette tanière aux lumières tantôt tamisées, tantôt stroboscopiques, de retomber en enfance. Un adulte qui se balade avec un pantalon amidonné de foutre, ça fait négligé. J'ai toujours accordé une grande attention à ma mise, et je déteste par-dessus tout des vêtements tachés et froissés. Avant de baiser une femme, je plie mes effets, même si ça doit faire frémir ma partenaire. C'est à prendre ou à laisser, que ça lui plaise ou non.

Mais bien que je fisse mine de l'écarter de moi, Tiza se mit à ronronner, à frissonner, à se comporter un peu comme un animal amoureux. Je n'étais pas dupe, mais me piquai au jeu.

Autour de nous, la « salle de bal » semblait une parodie de l'enfer citadin. On y voyait, spectacle depuis longtemps banal, des femmes nues dans des cages et des éphèbes aux yeux las, enchaînés contre les murs. La musique, aux accents convenus, venait sourdre dans le vide, comme des larmes de pus. Dans cette mélasse chaude, nous tournions, elle et moi, en quête de sensations fortes et de raisons de nous jeter dans la démesure.

Je bandais considérablement.

Ce dont je fus très fier, car, ces temps-ci, j'avais tendance à faire chou blanc et profil bas. Elle se serra contre moi, comme si elle cherchait à faire pénétrer mon érection dans ses vêtements, entre ses cuisses. Et je fus soulagé lorsque la danse s'arrêta, lorsque la suavité du slow se perdit dans les accents brutaux d'une orchestration furieuse.

J'entraînai ma partenaire dans une des stalles que l'établissement mettait à la disposition de sa clientèle.

Je commandai à boire, toute une bouteille d'un alcool aussi échauffant que le mezcal mais qui était une production maison ne sortant pas de l'enclos d'Ecbatane.

Quelque temps plus tard (je frémissais comme un jeune écervelé, la tête remplie d'une musique sauvage), Tiza sortit mon sexe de mon pantalon et tenta de me monter. Mais l'alcool l'avait rendue un peu maladroite, et l'étroitesse de la stalle ne nous permettait pas de grandes ruades. Elle s'entêta et réussit, après deux tentatives, à avaler mon gland et, progressivement, avec des grands ahans, le reste. Elle me chevaucha ensuite avec brutalité, et je dois bien avouer que ses manigances me firent plus de mal que de bien. Ce fut elle qui jouit avec rage après seulement quelques minutes de déhanchements et de glissements furieux. Je déchargeai violemment, abondamment, étonné de ressentir de l'extase après des entrées en matière plutôt pénibles.

— Tu m'as tuée, dit-elle, avec une logique toute féminine.

— Je te retourne le compliment, murmurai-je.

— Il faut maintenant que nous parlions. Je n'avais pas envie de parler, de me jeter dans une conversation épuisante.

Elle se laissa tomber sur son siège, toute odorante de liqueurs, toute chaude d'alcool et de désirs encore inassouvis.

Je fus soudain conscient que je venais de commettre un acte irréversible. J'avais glissé la clef dans la serrure, et la porte d'une étrange demeure allait s'ouvrir, dans un au-delà de mes fantasmes et de mes terreurs.

La musique était atroce, avec des sifflements flûtés que n'aurait pas désavoué le meneur de rats de Hameln.

J'en avais les tempes martelées. Et je ne désirais plus que deux choses : fuir ce cloaque des sensations et remettre ça entre les jambes de Tiza.

Nous haletions, au bout d'une course épuisante, certes, mais qui n'avait pas suffi à exalter notre folie.

Elle se pencha et prit mon pénis flaccide entre ses lèvres, entre ses dents.

Je fermai les yeux.

Elle suçà, et me mordilla. Et mon désir revint. Je remplis sa bouche, et elle avala ma semence en roulant les prunelles.

Quand nous prîmes enfin le chemin de la sortie, je vis qu'un homme âgé se tenait agenouillé entre les jambes d'un des éphèbes enchaînés et lui broutait le sexe avec ardeur. Tiza eut un rire de gorge.

— Ça te donne envie ?

— Non, sans façons, je n'aime que les femmes.

— Tu as tort : *moi j'aime les hommes et les femmes.*

J'étais prévenu.

3. Dans l'œil de la sorcière

Devant l'établissement, il y avait une voiture de sport rouge.

— C'est Baba Yaga qui me l'a prêtée. Veux-tu que je te fasse faire un tour ?

— Non, vraiment. Je préférerais que nous allions nous promener dans la mienne.

— Pour quoi faire ? Veux-tu m'inviter à manger ? Romantiquement ? J'ai déjà soupé... (Elle se passa une langue longue et rouge sur les lèvres, ce que je trouvais vulgaire et sans style.) Parfois je me nourris exclusivement de foutre masculin. Restons-en là... Veux-tu que nous nous retrouvions ici même, disons... après-demain soir ?

J'acceptai cette invitation. Et lui confiai mon numéro de portable...

J'aurais voulu la traîner dans mon lit pour passer avec elle ce qu'il restait de nuit, mais je savais qu'il serait inutile de marchander. Nous nous quittâmes bons amis.

Je rentrai chez moi dans une sorte d'état second.

Je passai la fin de la nuit à rêver éveillé, le sommeil, malgré ma fatigue, me fuyant résolument.

J'essayais d'imaginer à QUOI exactement ressemblait cette Baba Yaga mythique. À la Grande Prostituée de Babylone ? À la Reine de la Nuit ? À la Formidable Chair Dévorante ? À une Maquerelle Sanctifiée ?

Je me tournai et me retournai sur mon lit.

Quand il me parut clair que je n'avais rien à gagner dans cette contemplation morbide de mes passions, je me retirai sous la douche où je demeurai un bon quart d'heure à me rincer, à me savonner, à me frotter et à me rincer encore. J'eus une brève vision de Tiza me sectionnant la queue à coups de dent.

Je me séchai, je m'habillai avec un soin particulier, puis je griffonnai quelques notes sur mon gros carnet noir et rouge et passai deux ou trois brefs coups de téléphone avant de me rendre dans un bar tout proche de mon domicile où je fis une orgie de café, de jus de pamplemousse, de croissants à la confiture d'oranges amères et d'œufs brouillés.

Mon portable zonzonna.

C'était Tiza.

Elle m'apprenait avec des gémissements de plaisir dans la voix que sa *Cheffe* me conviait à une petite fête le samedi soir suivant. J'aurai confirmation de ladite invitation dans les meilleurs délais.

— Formidable, dis-je à voix très basse, car je déteste téléphoner dans les lieux publics. Et notre rendez-vous... à nous, il tient toujours ?

— Et comment... Tu me donnes faim.

C'était un compliment, et je suis très sensible aux compliments des femmes, surtout quand ils portent sur le pôle sud de mon individu. Je fis quelques flatteries à Tiza, puis nous nous quittâmes, impatients l'un de l'autre, tandis qu'elle produisait des bruits de bouche humides et fantastiquement obscènes.

Je suis devenu un homme cynique, mais je ne m'en porte pas plus mal. Cette aventure, qui s'annonçait à pas de loup, n'était pas pour me déplaire, car, depuis quelque temps, j'avais tendance à m'encroûter entre mon travail et mes livres. Cette rencontre fortuite (?) avec Tiza allait changer ma vie. Je ne croyais pas si bien dire !

Je passai la journée à déambuler en ville. Dans le courant de l'après-midi, je me résolus pourtant à passer à mon bureau, où je perdis deux heures à faire la leçon à ma secrétaire, qui ne cessa de me jeter des regards courroucés...

La nuit venue, je lus un peu et me couchai tôt.

Il se tenait sur le seuil de la pièce carrelée, blanc et vert d'eau. Une lumière pâle donnait à ce décor une atmosphère oppressante. Il y avait en face de lui une table d'examen gynécologique et, sur cette table, les jambes placées sur les écarteurs, une femme dont il ne voyait que la moitié inférieure du corps, le reste étant caché par une pièce de tissu — vert lui aussi. Le cœur battant, il s'approcha de cette créature sans visage, aux cuisses un peu blanches, qui luisaient — un peu lividement — dans la lumière pâle. Il fit encore deux pas, comme dans un brouillard, et constata que la patiente était blonde. Sa vulve rose bâillait et laissait entrevoir les coraux des petites lèvres, qui avaient l'air de pulser doucement. Il porta la main à son front et le trouva couvert d'une sueur épaisse. Lentement, il s'agenouilla entre les cuisses impitoyablement maintenues ouvertes et enfouit son visage dans le sexe de l'inconnue, donnant de grands coups de langue.

Quand il se releva, il frissonnait d'un froid étrange et pénétrant.

Puis il se débarrassa d'une partie de ses vêtements et pénétra violemment la patiente sans visage. Il donna de longs coups de boutoir, auxquels répondirent soudain des plaintes et de petits cris de douleur.

Et il sut qui se dissimulait derrière le tissu vert.

« Vassilissa, ma petite chérie. Chair candide et violée. »

Il éclata en larmes en contemplant le sang mêlé de sperme qui coulait du sexe meurtri, qui maculait son pénis toujours érigé... « Vassilissa, mon enfant... »

L'intensité de ce rêve — que je ne faisais pas pour la première fois, tant s'en fallait — me convainquit de l'exacerbation de mes désirs secrets. Je passai le restant de la nuit dans une fièvre gluante. Torturé par des nausées inexplicables, des hantises nerveuses, qui me laissèrent courbatu, brisé.

Et dire que je devais retrouver Tiza le soir même.

Soudain, j'eus peur de ne pas être à la hauteur des exigences de cette femme.

Vers midi, j'allai chercher mon courrier.

Rien d'intéressant, évidemment, à part une enveloppe non timbrée, sur laquelle une écriture élégante avait simplement inscrit mon prénom, mon nom et mon adresse. Je

déchirai l'enveloppe avec une certaine impatience. (Mes mains s'étaient remises à trembler, et j'en conçus de l'irritation.)

J'y trouvai quelques lignes écrites de la même main :

*« Je vous attends samedi prochain, à partir de
20 h. Une voiture viendra vous chercher vers
19 h 30. Soyez prêt.*

« Madame Baba Yaga. »

Ce « Madame Baba Yaga » me sembla incongru : cela faisait tenancière de bordel et non Reine de la Nuit.

Je me dis : « Je n'irai pas. »

Et j'ajoutai : « C'est un guet-apens. »

Mais je savais bien que j'allais accepter l'invitation de Madame Baba Yaga. Car je crevais littéralement de curiosité. Même l'idée de revoir Tiza et de coucher avec elle tout mon soûl me parut un peu fade à côté de l'excitation que m'apportait ce simple message écrit par une parfaite inconnue.

4. Duo

Tiza poussa une sorte de feulement, — et l'orgasme déferla sur elle comme une vague écumante.

Puis elle roula sur le côté, et je fis de même.

J'étais harassé, mais satisfait : j'avais su tenir le coup.

Même si mon esprit avait quitté mon corps et vagabondé entre des étoiles frissonnantes, sur lesquelles passait le souffle d'entités cruelles et affamées. Je laissai les initiatives à ma partenaire, ce qui semblait parfaitement lui convenir.

Je me relevai sur un coude et contemplai la chair frissonnante de Tiza.

— J'ai fait un rêve bizarre, dis-je.

Et je le lui racontai dans le détail.

Elle eut un rire sarcastique, qui lui vibra longtemps dans la gorge.

— Joli fantasme. Et comment as-tu appelé cette fille sans tête ?

— Vassilissa.

— Vassilissa, vraiment...

Elle sembla préoccupé par Dieu sait quoi, et elle prit soudain un air absent.

— C'est tout à fait étrange, constata-t-elle.

Puis elle sauta du coq à l'âne :

— Tu as eu le message de ma maîtresse ?

— Tout à l'heure, en effet.

— Tu iras ?

— Évidemment. Je suis bien trop curieux. Mais je me demande toujours ce qui me vaut cet honneur. Quel est ton rôle dans cette histoire ?

Elle ne répondit pas. Elle gardait les yeux grands ouverts et contemplait le plafond de ma chambre à coucher. Je tendis la main, caressai sa poitrine, son ventre, son sexe chaud et mouillé, et elle commença de haleter doucement, avec des nuances très animales.

— Samedi, c'est bientôt.

— Oui, dit-elle. Bientôt...

Elle ouvrit les jambes et se mit à s'agiter. Mais elle était loin, — au large de moi, quelque part entre les étoiles redoutables dont j'avais rêvé tout éveillé pendant notre étreinte.

Je la masturbai en douceur, et elle ne tarda pas à gémir, mais d'une façon un peu convenue, comme si elle avait voulu donner le change...

Je me sentis contrarié.

Contre toute logique, je me laissai gagner par une sourde colère, comme si je m'étais trouvé au centre d'une machination dont j'allais, incontestablement, faire les frais.

Elle finit par s'endormir. Je dus faire de même, car des rêves spongieux m'entraînèrent dans un labyrinthe confus, rempli de rumeurs et de murmures. J'errai dans cette confusion, à la recherche d'une improbable issue. Je jaillis du demi-sommeil à plusieurs reprises, avant de sombrer pour de bon.

Quand je me réveillai, Tiza avait disparu.

Mais j'entendis couler la douche et soupirai de soulagement : j'avais encore des questions à lui poser à propos de Baba Yaga et de ses sœurs.

5. Le phaéton de cuir noir

Le samedi soir à 19 h 30 tapantes, on klaxonna devant mon immeuble. J'étais prêt. Je ne fis pas attendre mon chauffeur.

Une voiture noire, étincelante de chromes, m'attendait, sagement rangée contre le trottoir qui, à cette heure, laissait voir des solutions de continuité entre les véhicules garés dans ma rue.

Mon chauffeur était une chauffeuse, mais j'aurais dû m'en douter. Une sorte d'amazone, entièrement vêtue de cuir noir, souple et luisant. Elle accusait un type slave très prononcé, avec des yeux fort bleus, les traditionnelles pommettes saillantes, une blondeur si brillante qu'elle me sembla immédiatement suspecte (mais je ne pouvais tout de même pas mettre en doute, de vive voix, l'authenticité de la couleur des cheveux de mon phaéton) et des lèvres minces qui lui durcissaient encore les traits.

Elle me salua d'un hochement de tête et me dit un seul mot — « Montez ! » —, mais il claqua comme un coup de fouet.

— Derrière, précisa-t-elle sans réellement desserrer les dents. Je montai, et elle démarra sans perdre une seconde.

Cette fille ne devait pas avoir de sentiments. Elle se mura dans un silence glacial, presque méprisant. Avec la logique grossière des hommes, je me dis que c'était une gouine inconditionnelle. À plus de cinquante ans, je continuais de me trouver irrésistible, mais il est vrai que l'argent ouvre bien des cœurs et des jambes à un homme élégant.

Je me dis que la soirée commençait bien.

Le silence pesa entre nous, nous séparant telle une lame à double tranchant.

Nous traversâmes toute la ville.

La campagne gisait sous le soleil déclinant, qui n'allait pas tarder à disparaître dans une profusion d'or et de pourpre.

Je m'étirai dans les coussins.

Bientôt nous roulâmes dans une allée bordée de grands arbres, vers une imposante bâtisse datant du siècle avant-avant-dernier (le dix-neuvième !). Sa façade était surchargée d'ornements divers, avec des atlantes et des caryatides pour soutenir un grand balcon ouvragé. La maison me parut à la fois somptueuse et lugubre, mais nullement du genre à abriter une Hécate sulfureuse.

J'étais terriblement excité par l'aventure qui commençait.

La voiture s'arrêta :

— Nous sommes arrivés, dit la femme de cuir. Descendez.
J’obtempérai sans faire de commentaire.

6. Orobanches

Une heure s'était écoulée depuis mon entrée dans le domaine de Baba Yaga, mais j'étais toujours seul dans un salon vide, assis tristement dans un grand fauteuil rouge, tendu de velours de Gênes. Quand je dis seul, je veux dire *seul invité de la soirée*. Car deux femmes blondes, qui se ressemblaient étrangement, s'occupaient de moi. Elles étaient fort court vêtues et souriantes, et s'assuraient que je ne manquais de rien. J'avais ainsi été abondamment pourvu en zakouski et en champagne de Crimée. L'ambiance y était, mais pas encore l'atmosphère !

Je demandai :

— Quand les autres invités arriveront-ils ?

Une des deux blondes me sourit de toutes ses dents et dit :

— Nous n'attendons pas d'autres invités.

Sur le mur d'en face, il y avait des rayonnages de livres.

Je me levai et fis l'inventaire de la bibliothèque de M^{me} B.Y.

J'eus un haut-le-corps lorsque je découvris, posé bien en évidence sur une tablette de bois verni émergeant d'entre les livres, un mince opuscule intitulé *Orobanches*²... Le nom de l'auteur était imprimé en lettres jaunes sur fond noir : Jonas Klimperka.

Je savais que le texte était enrichi d'illustrations licencieuses dans le style et la manière de Bayros. Je savais également que les poèmes en prose figurant au sommaire de cet ouvrage étaient autant de rêveries érotiques, souvent très appuyées.

Je le savais d'autant mieux que j'en étais l'auteur.

J'avais fait imprimer ce petit livre sous pseudonyme et à compte d'auteur, une bonne dizaine d'années auparavant. Il était allé s'enterrer dans les bibliothèques des collectionneurs d'*Erotica* et de *Curiosa*.

Je me sentis à la fois inquiet et flatté.

Puis une porte s'ouvrit et M^{me} B.Y. fit son entrée.

Je reposai vivement mon *œuvre* sur la tablette vernie.

La maîtresse de la maison resplendissait. D'une certaine manière, je m'étais attendu à voir apparaître une lesbienne bedonnante, avec quelques beaux restes, et outrageusement fardée. Ma surprise en découvrant Baba Yaga en fut d'autant meilleure : elle était très grande (plus d'un mètre soixante-quinze) et d'un port majestueux. Ses yeux étaient verts, comme ceux des sorcières, ses traits finement

² Les orobanches sont des végétaux sans chlorophylle qui vivent en parasites.

dessinés, et sa bouche, d'un modelé délicat, laissait entrevoir, dans un sourire un peu carnassier, des dents régulièrement plantées, d'une blancheur sans défaut. Son corps me parut à l'avenant : la poitrine, que dévoilait généreusement le décolleté de sa longue robe noire, montrait des nuances de lait et de cuivre. Ses hanches étaient un peu larges, mais on devinait une beauté callipyge, au sommet de jambes élégamment musclées.

Je fus immédiatement sous le charme. Dans le sens fort et magique du terme.

Elle me tendit la main, et je me penchai pour la baiser.

— Ne soyez pas surpris de trouver vos *Orobanches* sur mes rayonnages. Je suis une collectionneuse... Dis-moi tes fantasmes et je te dirai qui tu es. Vos fantasmes m'ont beaucoup... amusée.

— Comment avez-vous percé le secret de mon pseudonyme ? demandai-je d'une voix un peu balbutiante.

— Je sais toujours ce que j'ai besoin de savoir, répondit cette femme étrange. Mara, Karla, un peu de champagne, s'il vous plaît.

Les deux jeunes femmes blondes s'empressèrent de satisfaire leur maîtresse.

Malgré la beauté de Baba Yaga et les poses soumises des deux filles, je me sentais un peu déçu. Tout cela s'annonçait mondain, banal.

Elle devait lire dans mes pensées, car elle déclara :

— Vous avez l'air frustré, mon ami. Ne soyez pas si impatient. La soirée ne fait que commencer.

— C'est que je ne m'attendais pas à être votre unique hôte.

— Déçu ?

— Surpris.

— Agréablement ?

— On le serait à moins.

Elle me jeta un regard étrange. Puis nous trinquâmes à nos amours, et elle me demanda si j'avais eu vent des bruits qui couraient sur elle et ses sœurs dans les mauvais lieux de Cern. Je lui avouai que j'étais au courant du moindre ragot citadin.

— Pour en revenir à votre... ouvrage, racontez-moi, s'il vous plaît, la genèse de ce fantasme qui a pour prénom Vassilissa...

— Vous me mettez à l'épreuve ! Vous devez connaître le conte russe mieux que moi.

— Vous croyez ? Peut-être avez-vous raison.

Elle alla chercher mes *Orobanches* et me lut le passage auquel elle venait de faire allusion. Je me sentis embarrassé. Je n'étais plus très fier de ma prose rythmée. À vrai dire, je la trouvais maintenant pompeuse et vide. Même ce passage sur ma vision récurrente de la chair de Vassilissa-la-Belle sonnait faux.

Nous terminâmes la bouteille, pendant que sa voix bien timbrée résonnait mélodieusement dans l'atmosphère feutrée de la bibliothèque. Je commençai à pérorer, me trouvai brillant et disert, entièrement détendu par le champagne et les attentions des deux jeunes femmes qui ne cessaient de s'enquérir de mes désirs. Mara et Karla conversaient elles aussi, comme si de rien n'était.

Une rumeur naquit alors dans le cœur de la maison, — on aurait dit une mélodie vague entonnée par des êtres sans forme ni contours. Puis une musique de flûte se superposa à cette rumeur, et, malgré moi, je tendis l'oreille.

Je fus arrêté net dans mon discours, et m'enquis de l'origine de ces sons mystérieux. Baba Yaga secoua la tête et fit danser sa chevelure dorée ; ses yeux brillèrent telles deux émeraudes piquées de flammèches cristallines.

— Le temps est venu pour vous de faire quelques expériences enrichissantes, mon ami.

Il y avait incontestablement de l'ironie dans sa voix, mais également une touche de méchanceté. Je me tins immédiatement sur mes gardes.

J'aurais aimé que Tiza se trouvât là. Cela m'aurait permis de me raccrocher à quelqu'un. C'était ridicule, certes, de raisonner ainsi, et pourtant il me semblait que, toute rabatteuse de Baba Yaga qu'elle fût, Tiza m'aurait été d'une aide précieuse.

— Vous avez avalé votre langue ?

Mara et Karla se mirent à ricaner, assez sottement, et je leur lançai un regard furieux. Elles n'en gloussèrent que plus effrontément. On aurait dit deux clones femelles, unis dans une même ardeur nuisible. J'avais certes eu tort de me laisser entraîner dans cette (més)aventure, dont je gageais qu'elle se terminerait à mes dépens.

Les deux filles vinrent se placer à ma droite et à ma gauche, comme si elles avaient voulu former une escorte. Leurs mains se posèrent sur mes épaules, et je fermai les yeux, les paupières confites dans une gelée de plomb. Une pensée stupide traversa mon esprit : *...timor mortis conturbat me*. Mais il n'y avait pas à avoir peur de la mort, car, j'en demeurais persuadé, personne n'en voulait à ma vie.

Ce qui m'attendait n'en serait pas moins douloureux, ni effrayant.

Car il y a mille manières de souffrir, — de subir la mort lente.

7. Mille façons de souffrir et de subir la mort lente (du plaisir)

Je tenais toujours ma flûte à champagne à la main. Je fus bien forcé de faire cette constatation lorsque le cristal se brisa entre mes doigts et que des éclats irisés vinrent entailler ma paume : une souffrance minuscule, sans importance, mais qui se fraya son chemin vers mon cœur, qui s'emballa...

— Je suis désolé, dis-je.

Et la voix glaciale de Baba Yaga me répondit :

— On dit que cela porte bonheur.

Les deux filles eurent des rires hauts perchés, — comme si leur maîtresse (leur reine ?) avait dit quelque chose de très spirituel. La musique acide était plus proche à présent, plus insistante, et elle se vrilla dans ma tête comme un trépan.

Dans la ville de Hameln, les rats étaient revenus en force ; ils couraient les rues désertées en cohortes piaillantes, noires ou grises, et laissaient partout des déjections suspectes, sans doute porteuses de germes et propagatrices de peste. Mais le joueur de flûte avait repris la route, emportant dans le sillage de sa musique les enfants de la ville. Les rats se reproduisaient plus vite que les hommes. C'était leur supériorité, et leur haine de l'humain venait conforter leur voracité agressive. Quelque part, à la lisière de la cité, dans une maison aux lourdes excentricités, un autre preneur de rats avait élu domicile. Mais ses proies n'étaient pas des rongeurs aux yeux rouges ni même des enfants au cœur pur, mais des filles perdues.

Nous sortîmes du salon et suivîmes des couloirs plongés dans la pénombre, seulement éclairés par des lampes à la lumière indirecte, aux reflets pastel. J'étais très tendu, un peu inquiet, mais également dévoré par la curiosité. Je ne parvenais pas à croire que j'étais le seul hôte de la maison, et je soupçonnais que, quelque part dans les entrailles de cette maison difforme, bâtie sur divers niveaux, se préparait une monstrueuse orgie, où mon cynisme pourrait se donner libre cours. Mon âme de roué !

Mon bref accès d'angoisse de tout à l'heure n'était plus qu'un souvenir ténu, et je m'en voulais d'y avoir cédé. Qu'avais-je à craindre, dans ma position ?

Cern était pourrie comme Sodome et Gomorrhe, et je faisais partie des pervers, non de leurs victimes...

Et pourtant !

Quelque chose dans l'attitude de la superbe femme qui se faisait appeler Baba Yaga me serrait le cœur, menaçait de lézarder ma confiance en moi-même.

Les douces mains aux ongles laqués de Mara et de Karla étaient toujours posées sur mes épaules. Il s'en irradiait une chaleur sensuelle, qui me tenait à la poitrine et au ventre. Ce n'était pas désagréable, bien au contraire. Je marchais dans une sorte de brume, et j'en perdais la notion du temps.

Nous parvînmes par des corridors mal éclairés jusqu'à une sorte de rotonde couronnée par une verrière losangée. Une lumière irisée tombait de celle-ci, et des chassés-croisés fulgurants accentuaient l'atmosphère d'étrangeté des lieux. « Quelle mise en scène », me dis-je.

J'avais l'impression d'avoir pénétré dans le harem d'un potentat oriental, escorté par la favorite et par un couple d'esclaves. Les esclaves en question avaient lâché mes épaules, mais je continuais à sentir leur chaleur sur moi.

Au centre de la rotonde, il y avait un bassin parfumé, dans lequel flottaient des pétales de fleurs exotiques.

Les mains de Mara et de Karla revinrent sur moi et entreprirent de me débarrasser de mes vêtements.

Baba Yaga se taisait, et toute la scène du déshabillage se déroula dans un silence impressionnant. La musique de la flûte et les rumeurs de la maison s'étaient tues.

Je me laissai faire et, quand je fus nu, je crus sentir sur ma peau les caresses légères d'une créature invisible, vêtue de duvet et de plume. L'oiseau de la perversité, émanation subreptice de la demi-obscurité des lieux. Je fus pris de longs tressaillements, car je devinais, tapies dans l'ombre, des présences avides, complices des mystères de cette Femme qui régnait sur des sortilèges immémoriaux.

Poussé aux épaules par Mara et Karla, je descendis quelques marches de marbre et pénétrai dans l'eau du bassin comme dans un lait de jouvence. Il me sembla que le liquide dans lequel mes pieds puis mes jambes disparaissaient lentement avait une consistance un peu gélatineuse. Je fus de nouveau parcouru par des frissons et des frémissements. Bien plus agréables encore que tout à l'heure, et, quand l'eau se referma sur mon sexe, sa caresse fut si délicieuse que je me mis à bander presque douloureusement.

Ce que voyant, Baba Yaga siffla tel un homme qui regarde passer une fille court vêtue. J'en conçus un peu de contrariété, mais pris le parti d'en rire.

Puis des remous m'environnèrent, comme si les créatures invisibles que j'avais soupçonnées quelques instants auparavant s'étaient mises à battre l'eau tout autour de moi, m'entraînant dans des tourbillons vertigineux.

Les deux femmes me rejoignirent dans le bassin. Elles s'étaient dévêtues et nageaient souplement tout près de moi, me frôlant sans cesse de manière lascive.

Tout en me confiant à leurs caresses subtiles, je me disais que le plus extraordinaire, certainement, était encore à venir.

Je dérivais maintenant dans cette liqueur, pareil à un fœtus dans le liquide amniotique, et faisais la planche, les yeux fixés sur les losanges arc-en-ciel de la rotonde. C'était une sensation euphorisante, qui ne m'aurait pas envoûté davantage si elle s'était produite au cœur d'un rêve particulièrement suave. Parfois, l'une des jeunes femmes me pressait doucement le sexe, parfois elle m'enfonçait un doigt expert dans l'anus. Mon érection m'élançait jusqu'au nombril, et j'avais l'impression de m'envoler vers les hauteurs de cette salle extraordinaire où flottaient des senteurs de plus en plus épicées, de plus en plus entêtantes. Mara et Karla me poussaient à

travers le bassin, radeau vivant surmonté d'un mât rigide.

Puis je vis, debout au bord de la piscine, nue elle aussi, et formidablement hiératique, la silhouette imposante de Baba Yaga. Sa chair était de la teinte de l'ivoire bruni, et sa poitrine se dressait dans la pénombre, telles deux grosses oranges gonflées de sucs... Elle n'était pas seule : à côté d'elle se tenait une forme contrefaite, qui m'inspira immédiatement de la répulsion. Il s'agissait d'une sorte de marmouset, accroupi au bord du bassin, dans une position obscène, comme s'il était sur le point de déféquer dans l'eau aromatique.

Il demeura dans cette position, sans bouger, la face tournée vers moi, m'observant. Je fis des gestes amples avec les deux bras et tentai d'attirer l'attention de mes deux baigneuses. Mais elles continuaient de s'amuser avec moi et de me frôler de leurs lèvres, de leurs doigts, des pointes érigées de leurs seins.

« Qui es-tu, démon ? me demandai-je. De quelle obscure caverne es-tu sorti ? »

J'essayai de saisir Mara et Karla par le bras ou l'épaule, mais elles glissaient savonneuses, entre mes mains, et s'échappaient en gloussant. Soudain elles me paraissaient moins séduisantes : elles me faisaient presque horreur !

La chose difforme ne bougeait toujours pas, à croupetons au bord de la piscine, et Madame Baba Yaga resta debout près du bassin, splendidement nue, des losanges de lumière tourbillonnant sur sa chair épanouie.

Mara me tint fermement couchée sur cette onde qu'Apollinaire aurait dite mauvaise à boire, tandis que sa sœur en ribote me prenait la queue à pleine bouche et commençait à me téter avec des lèvres et une langue experte. Tandis que Karla me traitait ainsi, Mara faisait aller et venir un doigt expert entre mes fesses. Je respirais pesamment, en proie à un vertige ineffable. Mais, en même temps, mon âme était emplie de fiel, et mon cœur d'amertume. Quelque chose de délétère flottait au-dessus de l'eau lactescente et parfumée. J'en eus des nausées poignantes, qui gâchèrent grandement le plaisir que me donnaient les lèvres de l'une et les doigts de l'autre.

Baba Yaga tressaillait maintenant, et je vis qu'elle se travaillait des deux mains, sans doute excitée par le spectacle que nous offrions, les deux filles et moi. Quant à l'étrange créature contrefaite, elle grognait sourdement. Lorsqu'elle s'agita faiblement et changea de position, je pus constater qu'il s'agissait d'une monstruosité incontestablement masculine, montée de façon bien disproportionnée à sa taille. Je me dis : « C'est le chien de garde de la Reine. » La Reine qui se besognait furieusement la vulve, — tressautant sur ses cuisses fuselées. Tous ces événements se déroulaient dans une atmosphère d'irréalité, cependant chargée de menaces inexprimées / inexprimables...

J'éjaculai violemment dans la bouche de Karla. Et le doigt de Mara cessa son manège dès que j'eus cessé de me vider de ma semence.

Sur le bord du bassin, le corps zébré de lueurs stroboscopiques, Baba Yaga jouit avec des blasphèmes.

Puis je fus entraîné sous la surface du liquide tiède et bouillonnant, comme si une mystérieuse présence m'avait saisi aux chevilles et me tirait vers des profondeurs insoupçonnées jusqu'à présent. Je voulus crier, m'étouffai et perdis rapidement connaissance, pendant que je plongeais vers les gouffres.

8. Dans les gouffres

Dans les rues de Hameln, les rats dévoraient des restes de vie humaine. Mais personne ne leur disputait ces reliefs inanimés. Ils régnaient de nouveau en maîtres incontestés sur la ville endormie dans ses mauvais rêves, en proie aux cauchemars suscités par sa vilenie. Personne, jamais, ne pardonnerait aux bourgeois de Hameln, et ils entreraient dans la légende, en proie à la malédiction. Une voiture rouge passa, conduite par une femme vêtue de cuir. Incongruité au sein de l'incongru.

Je me réveillai dans une pièce obscure, conscient de ma nudité, conscient du froid qui m'environnait, conscient que j'étais prisonnier.

Je me trouvai dans une position infamante. Les cuisses écartées, fixées (enchaînées ?) à des montants métalliques, les mains menottées elles aussi. Je ne pouvais remuer les jambes, et je me sentais aussi vulnérable qu'un condamné attaché sur les bois de justice : Ixion damné par le Roi des dieux, emporté à travers l'espace par une roue de feu.

J'ouvris la bouche pour appeler, pour exiger des explications. Mais seule une plainte lamentable franchit la barrière de mes lèvres douloureusement sèches et craquelées.

Cette impression affolante de n'être plus rien qu'un corps affaibli, exposé sur les fourches patibulaires de la nuit, offert sans défense à l'Indicible.

Mes yeux s'habituèrent lentement à l'obscurité ambiante, d'autant qu'une vague lueur était en train de poindre dans les hauteurs de ma prison. Je tournai la tête en tous sens, maintenant pris de panique. Je n'avais pas l'habitude d'être captif. Avec désespoir, je constatai que Baba Yaga avait mis à profit les fantasmes auxquels j'avais lâché la bride dans mes *Orobanches* pour me préparer une mise en scène diabolique : j'étais enchaîné, entièrement nu, sur un siège gynécologique ; une bande de tissu me dissimulait une partie de ma prison ; quant au plafond de cette *chambre des tortures*, il était double, une grande vitre un peu laiteuse en occupait la moitié de la surface.

Je n'en crus pas mes yeux (mais aujourd'hui je sais que tout était devenu possible dans cette nuit folle dont j'étais la dupe !) quand je vis apparaître dans cette partie opalescente du plafond une forme gracieuse, d'une féminité absolue. Une toute jeune fille était étendue nue sur la vitre qui me surplombait. (Mais peut-être ne s'agissait-il que d'un grand miroir reflétant une scène qui se déroulait tout près de moi ?)

Très vite je compris que cette fille était la matérialisation de mon vieux rêve pervers : la conquête et le viol de Vassilissa-la-Belle, captive de Baba Yaga, la sorcière / ogresse. Sauf que l'image était inversée : ma victime était libre, et moi j'étais prisonnier — nu et sans défense.

Je versai sur mon sort quelques larmes aussi futiles qu'amères, et je remplis mes yeux du spectacle de la nudité de Vassilissa. La jeune fille blonde couchée sur la vitre du faux plafond semblait dormir. Ses seins étaient écrasés contre le verre, et son pubis blond m'offrit le spectacle de sa vulve bien close. Dans un autre temps, ailleurs, je me serais repu de cette vision jusqu'à m'en faire mal, mais en cette nuit truquée, je ne ressentis plus que de la frustration et de la crainte. La mise en scène de Baba Yaga ne préluait à rien de bon, je le savais d'instinct : elle m'avait envoyé une de ses rabatteuses — Tiza ! —, et j'avais donné dans le panneau, comme un imbécile, un débutant !

Les yeux de *Vassilissa-la-Belle-Intouchable* s'entrouvrirent, et je regardai un bref instant dans la lumière froide de ses yeux verts. Mon cœur cessa de battre le temps d'un cillement et j'éprouvai une douleur poignante, comme s'il allait se rompre. Le rêve blond (virginal) passa sur ses lèvres une langue acérée, dans une mimique que je trouvai insoutenablement obscène.

Je me débattis dans mes chaînes, mais évidemment sans le moindre résultat. J'étais prisonnier dans un monde délirant, le domaine hanté de Baba Yaga, l'ogresse de Cern.

Puis il y eut un son feutré, une sorte de glissement, — comme si quelqu'un venait d'entrer dans la pièce sombre. Quelqu'un que je ne pouvais pas voir, à cause de la pièce de tissu (vert ?) tendue entre Lui et moi.

— Qui est là ? demandai-je d'une voix atone, incapable de dissimuler mon angoisse.

Mon corps tout entier tremblait, recouvert d'un film de transpiration. Je tirai brutalement sur les menottes sans autre résultat que de me meurtrir très désagréablement les poignets et les chevilles.

— La plaisanterie a assez duré. J'ai beaucoup ri, mais maintenant vous allez me détacher...

Il y eut un ricanement au fond de ma prison improvisée, un son insolite, inquiétant.

— Qui est là ? Est-ce vous, Madame Baba Yaga ?

J'étais stupide : j'avais perdu toute assurance, la moindre retenue. Je me laissai aller frénétiquement à gémir et à ruer dans mes liens d'acier.

La Présence souffla lourdement dans la pénombre environnante, et, là-haut, toujours couchée sur sa vitre, la jeune apparition s'étirait telle une chatte qui se réveille et laisse couler sur elle les rayons du soleil matinal. Puis elle écarta lascivement ses cuisses fines, au galbe délicat, me révélant un sexe aux subtils dégradés.

Malgré ce fantasme (presque) réalisé, mon membre demeura flasque entre mes cuisses ouvertes. Ma position n'était pas propice aux érections brutales.

Quelque chose m'effleura, et je frissonnai.

Quelque chose se tint entre mes jambes. Et je me remis à trembler de plus belle.

« Mon Dieu, ce n'est pas vrai ! Que l'on me dise que ce n'est vrai ! »

Je venais de me souvenir de la chose difforme qui se tenait au bord de la piscine, dans l'ombre de Baba Yaga.

« Que l'on me dise que ce n'est pas vrai... que... »

Mais c'était vrai, c'était bien la terrible / repoussante réalité !

L'Intrus grogna dans l'ombre, et la souffrance fulgura en moi.

Là-haut, l'image de mes rêves n'était plus seule : Baba Yaga était avec elle, à présent, et l'entourait d'un bras possessif. Toutes deux avaient les yeux fixés sur moi. Afin de ne pas perdre une miette de mon supplice.

9. Je suis un homme brisé

Je me suis réveillé chez moi, dans mon lit. Mes vêtements avaient été soigneusement pliés. Par qui ? Je l'ignorerai toujours. Mon corps restait douloureux, et un long sommeil n'avait pas réparé mes forces.

J'imaginai le phaéton de cuir noir et de blondeur cynique me ramenant chez moi, inconscient, à travers des rues envahies par les rats. Cette femelle de cuir aurait-elle eu la force de me traîner jusque dans ma chambre ?

Je préférerais m'abrutir dans l'alcool plutôt que de repenser à ce qui s'était passé à la fin de la nuit.

Les jours passèrent. Plusieurs fois j'essayai de retrouver Tiza. Pour lui demander des comptes ? Ou pour recoucher avec elle ?

Mais elle semblait avoir disparu, engloutie par les mille bouches d'Ecbatane.

Je suis un homme brisé.

Tué par un rêve de miel et de sang.

Jazz me blue

*To the spirit of Charlie Mingus,
to the music of his soul.*

« Comme ces rêves, tu sais, où l'on sent que ça va mal tourner et où l'on a un peu peur à l'avance, mais comme, après tout, on n'est sûr de rien, le rêve peut tout aussi bien se retourner comme une crêpe et on peut se retrouver au pieu avec une fille formidable et croire qu'on tient le Bon Dieu par les pieds. »

Julio CORTÁZAR.

Nous sortîmes sur le balcon qui surplombait la ville nocturne et immobile, et elle me dit :

— Il faut que je te fasse de la peine...

Je m'attendais, bien sûr, à une phrase de ce genre et je dis avec un calme qui me surprit :

— Vraiment ?

— Oui, il le faut. Il le faut, réellement. J'ai un mari, vois-tu, et un fils qui va sur ses neuf ans. Je ne suis plus jeune. Je crois, sans vouloir faire de « pathos », que nos chemins vont se séparer...

— Je vois, déclarai-je, tu es redevenue « réaliste ».

Pas un seul scénariste de douzième rang n'aurait voulu de ce dialogue. Je remuai la glace dans mon verre, anxieux soudain de proférer des paroles inutiles, épouvanté par la distance qui nous séparait. Son visage était comme noyé par les émanations brumeuses de la ville.

— Ne te leurre pas, dit-elle, à des kilomètres de moi.

— Je ne me leurre pas, déclarai-je.

Tout en sachant que je mentais.

Les glaçons morfondus faisaient un bruit agaçant au fond de mon verre vide.

— J'ai besoin de toi, dis-je.

— Tu te trompes. Et tu t'en rendras compte très rapidement.

J'essayai de toucher sa main, mais une angoisse incoercible me paralysait. Je la vis se lever, toute droite sous les étoiles incertaines. Si elle s'était envolée vers le firmament, je n'en aurais pas été autrement surpris. Mais elle ne s'envola pas.

La conversation qui précède n'a rien à voir, du moins à première vue, avec ce qui va suivre, mais je tenais à m'en souvenir avant de commencer la rédaction de cet étrange récit.

En effet, j'étais dans cette ville depuis quelques jours déjà pour un reportage sans intérêt, et la mélancolie des rues jaunâtres me faisait me souvenir de journées heureuses, hélas lointaines ! et dont le parfum à demi estompé rôdait cruellement tout au fond de ma mémoire.

Épuisé par une journée ennuyeuse et irritante, je m'étais installé à la terrasse d'un café et je buvais nonchalamment de la bière brune quand je vis s'approcher de moi un homme aux cheveux très noirs et aux yeux très bleus que je n'avais jamais rencontré, mais qui sembla tout de suite me reconnaître.

— Cela vous dérangerait-il beaucoup si je m'asseyais à votre table ?

Table était un bien grand mot pour le guéridon instable du *Café de la Place*, mais je décidai de ne pas me montrer formaliste.

— Je vous en prie, dis-je, me demandant ce qu'il me voulait.

— Merci.

Il s'installa sans façon et me regarda droit dans les yeux avec une expression un peu ironique qui aurait pu être irritante mais que tempérait la moue plutôt amicale de ses lèvres.

— Préférez-vous que je parle ou que je me taise ? demanda-t-il.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Cette intrusion, après tout, était la bienvenue. J'avais encore trois jours à passer dans cette ville impersonnelle, et une présence aimable m'aiderait à passer agréablement le temps.

— Allez-y, lui proposai-je.

— Bon.

Ce fut comme si j'avais ouvert par mégarde un robinet. Il se mit à me raconter avec empressement des épisodes manifestement plus ou moins fantaisistes de son existence. Tandis qu'il discourait et buvait de la bière, il m'observait, me scrutait, me soupesait. Je n'étais pas dupe. Mon interlocuteur (si j'ose dire, car je n'avais guère ouvert la bouche !) avait quelque chose derrière la tête.

— Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? demanda-t-il abruptement au bout d'une vingtaine de minutes d'arrosage verbal.

— Je suis journaliste.

— Un grand journal ?

— Un quotidien de province. Tirage : 300 000 exemplaires.

— Ah ! bon...

— Et j'écris des histoires.

— Moi je suis musicien de jazz. Vous aimez le jazz ?

— Oui, beaucoup, mais dans les derniers temps, j'ai un peu perdu le fil. De quel instrument jouez-vous ?

— Saxo... alto, ténor et baryton. Mais je ne suis ni Charlie Parker ni Lester Young ni Gerry Mulligan. Si vous voulez venir m'écouter... vous verrez, dans ma catégorie,

je me défends.

Maintenant ses yeux bleus étaient plantés dans les miens, comme deux poinçons d'azur.

— La musique, c'est tout. La musique, c'est ce qui vous fait sortir du monde. Ne me regardez pas ainsi. Je ne suis pas à voile et à vapeur. Si c'est cela que vous redoutez...

— Mais pas du tout... je voudrais bien vous écouter... Dites-moi...

Il était debout. Soudain sérieux.

— Hey ! s'écria-t-il, hey ! Ne prenez pas la mouche !

Il posa un bristol sur la table et un billet de banque.

— Je compte sur vous, mon vieux.

Déjà il s'éloignait, me plantant là, dans un brouhaha de paroles indigérées : je crus l'entendre siffler *Jazz me blue*, mais peut-être était-ce une réminiscence.

« Merde, me dis-je, je suis à demi bourré ! »

Je me penchai pour ramasser la carte de visite : je fus tout de même surpris par un tel conformisme chez un musicien de jazz.

Ilmane Jarai
7, place du Gouverneur-Trid
IFIDIA-SARI
92 07 06

Ce fut surtout la petite couronne dans le coin supérieur gauche qui me consterna. Bizarrement, elle me donna à penser que je me trouvais en présence d'un sinistre farceur ou alors d'un pauvre mythomane. Je glissai la carte dans la poche de poitrine de ma chemise et appelai le garçon.

Dans ma chambre d'hôtel, je pris une douche pour chasser de ma tête les nausées de l'alcool.

Malgré le ruissellement de l'eau sur mon corps frissonnant, je me sentais sale et las et repu d'ennui. J'étais prêt à croire que j'avais rêvé ma rencontre avec Ilmane Jarai, dans cette ville nommée IFIDIA-SARI mais qui n'était que laideur, malgré la flamboyance de son nom...

« La musique, c'est tout, avait-il dit. La musique, c'est ce qui vous fait sortir du monde. » Et j'aurais donné cher, sous la douche grondante de cet hôtel lugubre, pour que, d'une pichenette, je fusse expulsé de ce monde morbide et repoussant.

Je m'habillai soigneusement, presque solennellement. Puis je décrochai le téléphone et demandai au portier d'appeler pour moi le 92 07 06. Un peu plus tard la sonnerie retentit dans l'écouteur avec une sorte de lenteur sinistre. Je dus attendre longtemps avant d'entendre le dé clic m'annonçant que quelqu'un daignât enfin décrocher le combiné.

— Allô ? fit une voix désagréable, club *New Sound*.

— Comment ? Ne suis-je pas chez M. Jarai ?

— Ici, c'est le club *New Sound*. M. Jarai est sorti. Dois-je lui laisser un message ?

— Non, c'est inutile.

Pour un sale coin, c'était indubitablement un sale coin.

Une place qui avait l'air d'avoir été construite toute en façades, avec, en son centre, une statue décapitée, environnée de jets d'eau qui ne fonctionnaient plus depuis longtemps, car ils avaient l'air dévorés par les mandibules de l'oubli. Au-dessus de tout cela flottait une impression pénible, de totale décrépitude, de misère malveillante et d'insondable déchéance. Je regrettais d'être venu. Même les quelques arbres, plantés en quinconce, semblaient crever d'ennui sous une épaisse couche de poussière.

Sur la porte du n° 7, une vieille bâtisse grise et verdâtre aux fenêtres aveugles, je vis une plaque de cuivre soigneusement astiquée qui détonnait singulièrement dans ce décor vieillot :

NEW SOUND
CLUB PRIVÉ
(SONNEZ)

Ce que je fis. En me disant qu'on se foutait du monde. J'attendis environ trente secondes, puis un guichet s'ouvrit dans la porte de chêne massif, et deux yeux liquoreux me dévisagèrent stupidement.

— Oui ?

— Je désirerais parler à M. Jaraï...

(Je n'avais rien trouvé de mieux à dire à cette face blême aux yeux morts.)

— C'est un club privé. Vous n'êtes pas membre que je sache.

Et vous n'avez pas non plus de carton d'invitation.

— Non aux deux questions, fis-je, agacé.

Puis je me souvins de la carte de visite d'Ilmane Jaraï et la lui agitai bientôt sous le nez telle une pièce à conviction.

Une vague étincelle de vie se mit à danser dans les yeux liquoreux, et le cerbère déclara :

— Pourquoi ne pas le dire tout de suite...

Et je fus dans la place, un peu étonné de la façon dont les choses s'étaient passées.

Le cerbère, qui ne devait pas mesurer plus d'un mètre soixante, était vêtu à l'ancienne, mais je n'aurais su dire exactement de quelle époque il sortait. Son habit tenait le milieu entre un dolman et une livrée, et son pantalon était enfoncé dans des bottes laquées passémentées d'épais fils d'or.

— Veuillez me suivre, monsieur.

J'emboîtai le pas à cet homme d'un autre âge, et nous nous engageâmes dans un corridor fastueusement orné de miroirs vénitiens et éclairé par des lustres en verre soufflé de Murano. Je ne sais pourquoi, mon cœur s'était mis à battre précipitamment et mon front s'était couvert de sueur.

Le luxe de ce décor contrastait si évidemment avec la triste place du Gouverneur-Trid que je me dis que j'étais en train de rêver, de changer de temps, de m'égarer dans les labyrinthes insanes d'un monde en trompe l'œil.

Mon guide ouvrit une lourde porte de bois noir, écarta de pesantes tentures

amarante et s'effaça pour me laisser entrer dans une salle mal éclairée d'où me parvinrent des odeurs mêlées — transpiration, parfums divers, remugles de cannabis — et des sonorités vibrantes, sauvages. Sur une estrade, sept musiciens déversaient sur leur public les fastes vénéneux de l'enfer. Le saxophoniste était Ilmane Jarai. Son visage ruisselant de sueur était éclairé par un spot, et on aurait dit un masque de vieil argent sculpté dans l'acide. Il était entouré d'un trombone, d'un trompettiste, d'un guitariste, d'un bassiste, d'un pianiste et d'un batteur.

J'eus l'impression d'avoir été plongé dans un bocal, qu'une eau spongieuse s'était refermée au-dessus de ma tête et que rien au monde ne me ramènerait vivant à la surface de cet étang mortel. Je fis de mon mieux pour que mes yeux s'accommodent dans ce déploiement d'ombre et de fausse lumière et, peu à peu, je pris conscience du grouillement d'une humanité à peine descriptible : on aurait dit une masse unique protoplasmique, amalgamée, aux émotions pulsatives, élémentaires.

Une main se posa sur mon épaule et je ne pus réprimer un léger sursaut. Me retournant, un peu trop vivement peut-être, je découvris un nouveau visage outrageusement fardé mais incontestablement masculin.

— Il y a beaucoup de monde, ce soir, monsieur, mais nous allons essayer de vous trouver une petite place.

J'aurais donné très cher pour être ailleurs, mais il m'était devenu impossible de reculer, surtout que, venant de terminer son solo, Ilmane Jarai me faisait des signes d'amitié. Pour le principe, je levai une main lasse puis je me laissai entraîner par le faux travesti, maître des élégances et des plaisirs.

Maintenant, c'était la guitare. Féroce, mais avec des nuances déchirantes. Presque pathétiques. Des mains me frôlaient, des voix s'élevaient sous moi telles des respirations de chevaux mourants. Je m'avançai dans cette géhenne, comme porté par la musique. L'émoi sexuel me prit au ventre sans que je susse exactement pourquoi ni comment, en tout cas la violence de mes sensations devenait irrépessible.

Je me retrouvai un peu plus tard assis dans un fauteuil rouge en train de boire une liqueur trop entêtante aux relents d'épice et de sang. Sur l'estrade, les sept démons ambigus venaient d'unir leurs efforts pour nous faire basculer dans... une lande. Je me trouvais dans une lande. Avec au loin des collines arrondies, mauves sous le ciel glaireux. Une odeur salée pénétra dans mes narines et j'en conclus que je me trouvais non loin de la mer. Je me tenais immobile dans une herbe sèche et drue, et le vent qui passait semblait faire chanter cette herbe puissamment, bruyamment. C'était comme un halètement formidable. Puis j'entendis quelqu'un qui m'appelait par mon nom, et les lances jaunâtres de l'herbe s'écartèrent, et je vis un homme au visage couvert de sang qui s'approchait de moi. Je reconnus sans peine Ilmane Jarai. Quand il fut tout proche de l'endroit où je m'étais figé, semblable à un mannequin sans vie, je constatai que son visage n'était pas ensanglanté mais recouvert d'une sorte de boue grasse ou de fange qui décomposait hideusement ses traits.

— Puis-je m'asseoir auprès de vous, demanda quelqu'un qui se trouvait en dehors de la plaine d'herbe... puis-je vous tenir compagnie ?

Mes yeux se fermèrent, ou, plutôt, il serait plus exact de dire qu'ils furent fermés, clos, comme par un rideau écarlate.

Je tentai vainement de dessiller mes paupières, elles étaient collées à la glu et le décor étrange de tout à l'heure avait disparu.

Une main douce se posa sur ma cuisse. Une voix, que j'avais déjà entendue, Dieu savait où, me dit, suavement :

— Je vous ai retrouvé. Je vous garde. Nous avons toute la nuit devant nous.

(Avait-elle dit toute la nuit ou toute LA VIE ?)

Cette main, sur ma jambe, elle se mit à peser de tout son poids, à brûler, à me lacer la chair. Et j'étais aveugle, et mes yeux me faisaient terriblement souffrir...

— Je suis votre odalisque. Je suis à vous. Je veux que vous me preniez plus tard. Que vous me mettiez à feu et à sang.

La voix croassait. On aurait dit celle d'une très vieille femme. Et pourtant la main sur ma cuisse était charnue et souple et vivante, de même la poitrine qui venait s'appuyer contre mon bras droit. Se frottant — se pressant — s'offrant...

— Vous êtes un seigneur, vous êtes un conquérant, vous êtes impitoyable dans vos caresses et vous brûlez en moi, comme du feu.

Mon Dieu, pourquoi mes yeux refusaient-ils de s'ouvrir, pourquoi mes paupières refusaient-elles de m'obéir ?

Se pouvait-il qu'un de ces... eût versé... dans ma boisson... ?...

— Je suis incapable de vous refuser quoi que ce soit ! À vous et à votre frère Imane !

Maintenant la main pressait doucement mon sexe, le pétrissait habilement essayant de me convaincre de...

La musique ! Je n'entendais plus la musique ! J'entendais cette voix ignoble, mais la musique ne parvenait plus jusqu'à moi.

— Vos yeux ! C'est terrible, n'est-ce pas ? Mais vous n'avez pas besoin d'eux pour me sentir, pour ressentir ! N'est-ce pas ? Pour goûter au plaisir que peut vous donner votre toute dévouée petite odalisque. Je suis votre chienne couchante... Pourquoi voudriez-vous voir et entendre ? Voir ce monde mourant et laid, cette putréfaction répugnante, entendre cette musique qui apporte la mort ! Mon amour, souvenez-vous comme nous étions heureux ! Tellement heureux ! Vous le Maître et moi, votre petite putain obéissante et soumise !

Plus tard, je me laissai entraîner, toujours sourd et aveugle, dans des rues malodorantes, des venelles étroites où mes épaules se heurtaient aux rugosités humides des murailles, loin, très loin, dans un désert de silence et de nuit !

Le policier me gifla à toute volée.

— Vous vous foutez de moi, dit-il.

J'avais toujours eu peur des brutalités policières : de me retrouver un jour accusé à tort, entraîné dans le tourbillon de la fatalité. Il me semblait maintenant que mes cauchemars avaient débordé sur la réalité, telle la marée broutant inexorablement une grève solitaire.

— Je vous dis la vérité. Je le jure devant Dieu.

— Dieu, je l'emmerde ! dit le policier. On vous a trouvé dans l'appartement de ce... musicien où vous prétendez avoir été entraîné par une fille dont vous n'avez pas vu le visage. Mais vous n'êtes pas aveugle, que je sache !

Évidemment !

J'essayais désespérément de retrouver la mémoire de ce qui s'était passé la nuit précédente, mais je ne parvins pas à raccommoder la trame de toutes ces impressions disparates qui se bouscullaient dans ma tête.

Qui avait pu prévenir la police ? Qui avait eu intérêt à m'entraîner dans un tel guet-apens ? L'affreuse fille sans visage, au corps de jeune, à la voix de vieille ?

— Je suis en train de vivre un cauchemar, dis-je.

— C'est bien possible, dit le policier. Mais moi, je dois faire mon enquête. Ce musicien de jazz, ce... comment vous l'appellez ?

— Jaraï... Ilmane Jaraï...

— Ce Jaraï, comme vous dites, est mort.

Je ne sursautai même pas. C'était comme si j'avais été capable de lire dans le livre du temps, de prévoir ce qui allait se passer.

— Mort de mort violente. Pas beau à voir, le corps. Non vraiment, mon vieux ! Tympan éclaté, les yeux hors de la tête, hernie. Étrange affaire. Tout à fait hors du train-train habituel. Coup de couteau, balle dans la tête et tout le bordel... ! On aurait dit — je cite la médecine-légale-qui-fait-autorité ! —, on aurait dit que tout ce qui se trouvait à l'intérieur du bonhomme avait voulu en sortir d'un seul coup... sauf, et ça c'est dingue, sa langue qui s'est repliée à l'intérieur de sa bouche et qu'il a avalée comme une huître !

Je frissonnai à cette description morbide. Cet homme m'écœurait. Visiblement il nageait dans l'ordure et la sanie comme un poisson dans l'eau.

— Vous n'allez tout de même pas m'accuser de ce meurtre !

— Crétin ! Qui vous parle de meurtre ! Nous n'avons aucune certitude encore, tout ce que nous cherchons, c'est un témoignage... pour classer cette putain d'affaire.

— Puis-je vous poser une question ?

— Allez-y, si ça peut vous soulager...

— Comment et où m'avez-vous trouvé ?

— C'est une double question, mon vieux ! Un coup de téléphone, anonyme, bien sûr. On vous a découvert sans connaissance dans la piaule de ce musicien de jazz. Au n° 4 de l'impasse du Croissant.

— Écoutez, dis-je. Ce n'est pas là qu'habite Ilmane Jaraï. Voyez vous-même. (Et je lui mis sous les yeux la carte de visite du mort !) Vous voulez vérifier ? Il n'habite... il n'habitait pas rue du Croissant !

— Impasse du Croissant. Un coin puant. Mais si, je vous assure, tout le prouve. Nous y sommes allés et nous avons fait notre enquête. Il vivait là, tout seul. On vous a trouvé sur le lit, complètement habillé, et totalement dans les vapes, mon ami !

— Je n'y comprends rien.

— Vous avez de la chance qu'on n'ait pas trouvé de traces de piquouses sur vos bras, sinon c'était l'embarquement pour Cythère, monsieur le journaliste de mes deux !

— Et... et Ilmane ? Jaraï, je veux dire, Jaraï...

- Quoi, Jaraï ?
- Où l’avez-vous trouvé ?
- Dans une maison de passe... dans une pièce entièrement vide et nue.
- Laissez-moi deviner ! Cette maison se trouve 7 place du Gouverneur-Trid ! À l’entresol, il y a un club de jazz...
- Mon pote, vous êtes formidable ! Quand on embauchera, je penserai à vous !
- Pourrais-je avoir quelque chose à boire ? Je sens que je vais en avoir besoin !

Je rentraï à l’hôtel, persuadé que l’aventure se terminerait mal et que l’on ne me laisserait pas quitter Ifidia-Sari sans « autre forme de procès ». La nausée, la colère et l’indignation m’empêchèrent de trouver le sommeil en dépit de mon état d’extrême fatigue, voire d’épuisement. Mais je finis par sombrer dans une sorte de bref coma d’où je ne fus tiré que par un cauchemar particulièrement détestable.

Je me trouvais dans une pièce chaulée et aveuglante sous un soleil implacable. La porte de cette pièce donnait sur un jardin sauvage, en fait le mot lande lui aurait mieux convenu. Et dans cette bizarre solitude, une voix résonnait soudain, portée par une musique encore lointaine mais déjà orageuse, et cette voix, celle d’Ilmane Jaraï, disait — ou plutôt psalmodiait, dans une sorte de récitatif à la Schoenberg :

*La musique, c’est ce qui vous fait sortir du monde,
c’est ce qui vous fait sortir de terre, c’est ce qui
vous fait sortir de votre putain de corps rongé par
l’acide du temps, rongé par...*

Et descendant des nuages de plomb et de céruse, tel un oiseau empaillé porté par le vent du temps, je vis mon ami Jaraï, qui venait sur moi : et il hurlait les yeux fous, le sang lui jaillissant des narines, lui coulant des oreilles :

Méfie-toi ! Oh ! méfie-toi !

Quand je revins à moi, il était près de quatre heures de l’après-midi, et j’avais l’impression d’avoir vieilli considérablement. Je me traînai vers le téléphone et demandai du café. On me répondit sans ménagements que la cuisine était fermée.

La voix était aigre, franchement hostile :

— Devons-nous réserver la chambre que vous occupez pour la nuit prochaine ?...

Ils avaient dû essayer de me réveiller à plusieurs reprises puisque le règlement hôtelier, ici comme ailleurs, exigeait que l’on vidât les lieux avec armes et bagages avant midi. Je me souvins que j’avais oublié de donner de nouvelles instructions au portier.

— Cela me semble évident, répondis-je très sèchement, puisqu’il est quatre heures de l’après-midi.

Et je raccrochai brutalement.

Je pris une collation lamentable dans un bouge aux allures prétentieuses. L’estomac aux trois quarts retourné, je traversai des quartiers cruellement misérables et plus qu’à demi déserts où survivait une humanité bâtarde et mal embouchée.

L’impasse du Croissant se trouvait à quelques centaines de mètres seulement de la

place du Gouverneur-Trid. C'était plutôt une mauvaise venelle, passablement obscure, d'où montaient des odeurs fortes. La pente déclive de la rue tombait vers ce cul-de-sac comme vers la bouche édentée d'un ivrogne ricanant.

Tout cela était poussiéreux et morbide. Je me dis qu'en des temps déjà anciens des drames lugubres et odieux avaient dû se jouer en ces lieux oubliés. J'eus l'impression que, dans le fond de cette ruelle à demi obscure, quelqu'un me faisait signe d'approcher, de me dépêcher, mais je savais que j'étais mal réveillé, malade, au bord de l'écoeurement, et que je ne devais en aucun cas prendre mes incertitudes pour des réalités. J'eus soudain peur de ma hardiesse et me demandai si je n'allais pas simplement faire demi-tour et retourner à mes petites affaires quotidiennes. Après tout, je m'en tirais à bon compte puisque la police n'avait pas l'air de vouloir me faire des ennuis, et je n'avais certainement pas de meilleure solution que de laisser les choses suivre leur cours normal. Mais la ruelle sans issue devint un toboggan qui m'entraîna vers ses profondeurs nocturnes, vers les mâchoires de la goule déglutissante, avide de chair humaine. Je pénétrai dans un monde où la nuit et le jour s'abolissaient, un univers de masques et de faux-semblants, de souterrains et de portes dérobées. La venelle était tellement étroite que je n'aurais pu m'y engager les bras tendus en croix, et je me souvins du frottement douloureux de ma chair contre des murailles rugueuses, alors que la mystérieuse créature m'entraînait dans les ténèbres de l'inconscient ! En dépit des apparences, il devait y avoir une certaine logique dans ce qui m'arrivait ; quelqu'un, quelque part, devait ordonner le bal funèbre dans lequel je dansais pareil à un ours maladroit, au bout d'une invisible chaîne. Quelques instants (mais ce terme avait-il encore un sens ?) après avoir pénétré dans ce monde glauque et gluant, je remarquai, à ma gauche et à hauteur d'homme, une fenêtre ouverte et chichement éclairée. Je cessai de glisser vers la bouche de la nuit et regardai à l'intérieur : je vis un salon fort démodé qui semblait dater du début du siècle. Sur une commode à dessus de marbre se trouvait une cage d'osier, mais j'aurais été incapable de dire, à cette distance et en raison de la parcimonieuse luminosité des lieux, s'il y avait un oiseau ou non ; sur la commode à dessus de marbre, on voyait aussi une de ces horloges dorées protégées par une cloche de verre, surchargée d'amours fessus tendant leurs doigts boudinés vers des nymphes plantureuses aux visages virginaux et béats. Dans le fond de la pièce un canapé en forme de lyre évasée levait pathétiquement les bras et offrait à l'éventuel visiteur ses coussins défraîchis. Tant de bizarre candeur dans un si mauvais lieu ne laissa pas de me surprendre, mais je savais tout de même que le goût des courtisanes retraitées rejoignait très souvent celui de collégiennes retardées dans leur évolution sentimentale ou de professeurs de piano poitrinaires !

— Y a-t-il quelqu'un ? demandai-je à voix un peu trop haute.

Personne ne répondit à mon appel, mais lorsque, sans autre préambule, j'enjambai l'appui de la fenêtre, si bas qu'il ne m'arrivait pas plus haut qu'à mi-cuisses, un trille furieux monta de la cage d'osier. Intrigué, je m'avançai dans cette chambre étrangère, le cœur battant, conscient d'être un intrus dans quelque territoire mystérieux dont les lois divergeaient d'avec celles de notre monde aseptisé. Au lieu du serin ou de la perruche escomptés, je découvris avec un haut-le-corps une sorte de gnome emplumé, dressé sur deux pattes aux ergots proéminents et griffus, sa grosse tête rentrée dans une épaisse touffe de duvet noirâtre, une espèce de col vaguement ridicule, assez comparable à une fraise. Ses yeux méchants étaient fixés sur moi et je m'attendis à ce qu'il ouvrît son gros bec à reflets de bronze pour m'enjoindre de vider les lieux. Au lieu de cela, il darda une langue de serpent et chanta ensuite quatre notes acides et

violentes. Avec un frisson de dégoût, je me détournai de la cage. Juste à ce moment-là, l'horloge se mit à sonner et, sans raison apparente, une infinie tristesse descendit sur moi. Ce carillon me rappela une enfance passée dans une grande maison aux fenêtres étincelantes, un bonheur éblouissant comme une lame nue, la douceur infinie d'un visage de femme qui peu à peu se détachait de l'ombre... Quand le silence revint, je me retins difficilement de pleurer.

Les criaillements de l'oiseau me rappelèrent que j'avais pénétré illégalement dans un domaine interdit.

Puis, je vis une porte dans le fond de la pièce et je me dépêchai d'aller l'ouvrir, persuadé, tout à coup, qu'elle me dissimulait la clé du mystère : un long corridor s'étendait devant moi et j'allais m'y engager quand je découvris, sur le mur, dans un cadre ovale de bois noir, la photographie brunâtre d'un homme qui me ressemblait de façon frappante. Je m'approchai, rempli d'appréhension et de répugnance, et pus déchiffrer ces mots à demi effacés :

À ma petite odalisque. Imré.

C'était de mauvais goût, bien sûr, mais d'un mauvais goût d'époque. Et je me rappelai, avec une précision douloureuse, les mots de cette femme invisible qui m'avait racolé au *New Sound* : « Vous êtes un seigneur, vous êtes un conquérant, vous êtes impitoyable dans vos caresses et vous brûlez en moi, comme du feu. [...] Je suis votre *chienne couchante*... » Dans le corridor je me heurtai à une véritable muraille d'odeurs, de remugles, de parfums : *le doux, l'écœurement, le capiteux, le nonchalant, le nauséux, le vulgaire et le subtil s'y donnaient libre cours, s'y mêlaient tout à loisir*...

Les portes qui donnaient sur le corridor étaient toutes fermées à clef. J'avais depuis longtemps oublié mon intrusion, et ce fut sans essayer le moins du monde de me cacher que je poursuivis mon inspection des lieux. Une petite porte jaunâtre, d'aspect maladif, donnait sur une cour intérieure d'une saleté repoussante, entourée d'une parodie de loggia qui menaçait ruine. Le décor me rappela quelque chose, très indistinctement, et je sus que j'étais déjà venu là. Pas plus tard que la nuit précédente, sans aucun doute. Lorsque je m'étais laissé entraîner loin de la salle basse où Jaraï et ses musiciens s'envolaient vers les hautes sphères du rêve et de la déraison.

Alors une sensation obsédante s'installa en moi. C'était comme la prémonition d'un danger subtil et imminent, tout proche de moi. Je devinai ce lieu inextricable et complexe ; labyrinthes, trappes et culs-de-sac ténébreux devaient y abonder, derrière ces façades mornes et indifférentes. « Partons d'ici, me dis-je, avant qu'il ne soit trop tard... »

Je crus entendre de nouveau la voix d'Ilmane, dans cette lande, sous le ciel étranger, qui m'appelait par mon nom et, me souvenant de ses étranges propos (« La musique, c'est ce qui vous fait sortir du monde ! »), me hâtai vers l'affreuse porte jaune. Mais une force que je ne pouvais contrôler me força soudain à grimper les marches menant à la galerie qui surplombait la cour crasseuse. Le bois craquait lugubrement, et j'eus peur que ce bruit sinistre allât réveiller, au fond des cours et des chambres inconnues, des bêtes depuis longtemps endormies, à la morsure brûlante et mortelle. Un instant, je demeurai immobile, la main sur la rampe, le cœur lourd, redoutant je ne sais quelle terrible intrusion et me reprochant une fois de plus mon imprudence. Je jouais avec le feu, avec des forces impitoyables qui pouvaient me souffler hors de l'univers des vivants tel un brin d'herbe emporté par un vent furieux.

Puis j'entendis un grincement et, me retournant tout d'une pièce au risque de me briser les membres dans une dégringolade brutale, je vis que la porte jaune était grande ouverte, livrant passage à une femme maigre et sèche. Elle me parut incroyablement vieille et laide malgré la droiture de son maintien et la vivacité de ses mouvements. Immédiatement, je sus que c'était cette créature qui m'avait envoûté, subjugué. Au souvenir de ses caresses, je me sentis envahir par une telle vague de dégoût que je restai là, dans un état vertigineux, le corps couvert de sueur, les yeux mi-clos, regardant fixement ce monstre qui, dans une autre vie, avait joué un rôle important lors des jeunes années de mon existence et influé sur le cours de mon destin. Ma vie était une vitre brisée en mille morceaux par les sauvages déchaînements sonores de la musique de Jaraï, et je n'en avais entre les doigts que de minces éclats tranchants comme des stylets vénitiens.

Les yeux de la vieille femme étaient posés sur moi.

— Mon gentil seigneur, croassa-t-elle, ô mon si gentil seigneur. Je savais bien que vous alliez revenir...

Déjà, elle se trouvait au pied des marches, me coupant la retraite, les yeux levés vers moi, son visage ignoblement ridé exprimant un mélange saisissant de haine et de ravissement. Conscient de jouer ma vie ou pour le moins mon équilibre mental, je lui tournai le dos et m'enfuis vers la galerie, espérant trouver à l'étage une porte salvatrice.

— Vous ne m'échapperez pas, siffla-t-elle, comment voulez-vous faire pour m'échapper, mon gentil seigneur ?

Oui, comment faire pour échapper à cette furie, à cette émanation des égouts du crépuscule ? Autant chercher à courir plus vite que le vent, plus vite que son ombre, plus vite que le ricanant cavalier de la mort dont la monture bondit par-dessus les montagnes charbonneuses de l'éternel couchant !

Derrière moi, mes pieds glissant dans la moisissure et l'ouate, tandis que je m'efforçais de surmonter les tremblements nerveux de mon corps affaibli par trop d'excès, j'entendais s'approcher la vieille. Je n'osai pas jeter un regard par-dessus mon épaule, de peur de vérifier tout l'espace qu'elle gagnait sur moi. Plusieurs fois, pendant que je fuyais ainsi sur les planches souvent disjointes et gémissantes de la galerie, j'essayai de pousser une porte ou une fenêtre, mais elles me résistèrent toutes, et je continuai de courir, poursuivi par les quolibets de cette Érinnye moderne.

Puis, comme cela se produit dans les mauvais rêves, je glissai sur quelque chose de spongieux et d'indéfinissable et m'étalai de tout mon long avec un cri qui ressembla davantage à un glapissement. J'essayai de retrouver assez de forces pour me redresser, pour continuer de fuir mais, avec sa fantastique agilité, la vieille fit son apparition dans mon champ visuel, me dominant d'une hauteur presque vertigineuse. Sans doute à cause d'un effet de lumière, d'un inexplicable concours d'illusions d'optique, je crus voir son visage se métamorphoser, rajeunir en un bref instant de plusieurs dizaines d'années, s'éclairer d'un sourire d'une douceur insupportable.

— Pourquoi courez-vous si vite et surtout où courez-vous, mon gentil seigneur, dit la voix croassante, quand je ne veux que votre bien et votre bonheur ! ? Ce n'est pas honnête d'agir ainsi avec moi, votre petite odalisque...

La main de la furie se détendit avec une vivacité toute vipérine, et quelque chose brilla entre ses doigts de sorcière, quelque chose qui ressemblait à un flacon de verre jaune. Tout de suite après un liquide gluant vint s'écraser sur mon visage, et je me mis

à hurler. La caresse moite se transforma en picotements puis en pointes de feu...

Dans un dernier sursaut, juste avant de tomber dans les marécages de la nuit, je lançai mon pied droit en avant. Il vint heurter la furie en plein ventre, la jetant à la renverse sur la balustrade moisie. J'emportai, au pays de la souffrance et de la peur, l'horrible cri de la vieille odalisque. Mes yeux me brûlaient sauvagement, jusqu'au fond des orbites, et une sorte de soleil écarlate tournoyait sans fin dans un effrayant brouillard liquide. Puis, tandis que le cri de rage et d'agonie s'éloignait dans un *no man's land* pétrifié, je basculai, Dieu merci, dans le silence et l'oubli.

Ce fut un miracle si on put sauver mes yeux.

— C'était du vitriol... autrement dit, de l'acide sulfurique concentré, déclara le médecin qui me soignait depuis plusieurs jours. Quelle histoire rocambolesque. On dirait un mauvais feuilleton du siècle dernier !

Hélas, de ce feuilleton-là, j'en avais fait les frais. J'en avais été un des lamentables protagonistes.

Les policiers vinrent me demander des comptes, et je jouai tantôt le rôle de la victime tantôt celui du suspect. Finalement, devant mes réponses « hallucinées » et mes déclarations sibyllines, ils finirent par lâcher prise et rentrèrent leurs griffes tels de vieux matous fatigués.

Avant de rentrer chez moi, je tentai de faire ma propre enquête, mais l'on me signifia sans trop prendre de gants que j'avais à quitter la ville dans ce qu'il est convenu d'appeler les « meilleurs délais ».

Pendant qu'un train aux trois quarts vide m'emportait vers un avenir incertain, je me souvins que la musique était jadis considérée comme un département des mathématiques et que, selon certains philosophes, le monde n'est tenu en équilibre que par d'invisibles et constantes vibrations. Le monde, mais également, peut-être, le déroulement logique du temps... Qu'arrive-t-il lorsqu'on compromet cet équilibre-là ? !

Je me souvenais de cela et des affirmations de celui qui prétendait se nommer Ilmane Jarai, prince oublié d'un monde disparu, exilé dans une autre vie...

« La musique, c'est ce qui vous fait sortir du monde... »

Et en fermant les yeux, je le voyais s'éloigner dans une rue grise. En accordant mon ouïe aux sonorités confuses qui semblaient remonter du fond de mon subconscient, je crus même l'entendre siffler d'une façon légèrement discordante *Jazz me blue*.

Au bout d'un certain temps, je commençai à souffrir de violentes migraines, et je me dis qu'au fond je ne m'en étais pas trop mal tiré. Il ne faut pas trop en demander au destin ou à la chance...

Les katakhanas sortent à midi

« La sexualité est l'un des centres d'intérêt capitaux de la conscience mythique. »

Georges GUSDORF, *Mythe et Métaphysique*.

Nous étions venus de Santorin, sur un bateau chahuté. Il y avait eu du vent et des vagues qui prenaient le mauvais vapeur par bâbord. Certains passagers ne cessaient de vomir, tels des chiens, dans la mer de Crète.

Nous avons cru, Jana et moi, ne jamais arriver à Iraklion, et la mer nous paraissait un océan.

Comme je n'étais pas sujet au mal de mer, grâce soient rendues à Poséidon, j'avais contemplé d'un regard finalement amusé les touristes s'accrocher au bastingage.

Une fois rendus, nous fûmes heureux de trouver une voiture libre pour nous conduire chez notre hôte, un vieux Crétois amateur de vieux vins, de vieux poèmes, de vieilles pierres et de jeunes femmes. Présentement, m'avait-on dit, il ne collectionnait plus les aventures, se bornant à la compagnie d'une petite servante qui l'entourait de sa sollicitude de jour comme de nuit.

La vieille maison du professeur Costa Karamanlis se trouvait à l'écart de la route qui menait d'Iraklion à Aghios Nikolaos.

Du dehors, elle ressemblait à une forteresse croulante, mais je savais qu'à l'intérieur elle était d'un charme délicieux, avec des terrasses d'ombre et une profusion végétale soigneusement entretenue.

Passé le mur d'enceinte de la forteresse, nous fûmes embrassés par un Costa rayonnant, tout débordant d'exubérance. Incorrigeable, il profita de l'occasion pour serrer Jana contre lui.

— La vie revient dans ces vieilles pierres ! s'écria-t-il.

Et il roucoula comme le vieux pigeon qu'il était.

Je ne suis pas un inconditionnel du Sud. Du Sud sec qui vous rôtit sans pitié, vous met la cervelle à frire, vous transforme en arbre mort. Mais j'aime, j'adore, la mer entre les îles, et les îles, parce que la mer les entoure.

Et, dans la maison fraîche de Karamanlis, je ne me sentais pas prisonnier du Sud suffocant.

— Ma demeure est la vôtre, dit Costa. Je n'oublierai jamais votre accueil, Daniel, et je suis heureux que vous ayez enfin trouvé le temps de prendre des vacances sur la terre des anciens...

Costa Karamanlis avait la reconnaissance tapageuse. Je lui fis mille excuses d'avoir tant tardé à répondre à ses innombrables invitations.

— Vous m'avez si bien décrit votre maison que j'ai l'impression d'y avoir séjourné à maintes reprises.

Plus tard, quand nous nous fûmes rafraîchis et que nous nous retrouvâmes dans le jardin pour « boire le verre de la bienvenue » (Karamanlis avait une façon très « ornée » de s'exprimer), j'eus l'impression que notre hôte était un peu gêné, comme s'il avait une révélation à nous faire mais qu'il hésitait à donner un tour moins joyeux à la conversation.

Ce fut la jeune servante qui apporta les boissons, une noire avec des yeux vifs et une grosse poitrine. « De quoi faire les beaux jours d'un vieillard qui a toujours aimé avoir les mains pleines ! » me dis-je. Quant à Karamanlis, il n'avait d'yeux que pour Jana. Jana si blonde, avec ses longues jambes bronzées qui sortaient tout entières du short crème.

Après quelques banalités, Costa se décida :

— Cela tombe mal, dit-il, je dois vous quitter tout à l'heure pour quelques tours d'horloge. Je dois aller à des funérailles.

La façon dont il prononça le mot « funérailles » me troubla. On aurait dit que le terme, soudain, contenait de l'obscénité. Car il l'avait dit du bout des lèvres.

Puis il retrouva son allant :

— La maison sera à vous pendant mon absence, mais je ne doute pas que vous saurez vous occuper...

Jana me jeta un regard entendu, qui signifiait : « Ton vieux crabe, il faut se le faire ! »

Nous allâmes nous coucher tôt, après avoir humé les parfums du soir sur les terrasses. Toute la fatigue du voyage nous tomba d'un coup sur les épaules.

Costa était parti en nous réitérant mille fois ses excuses. Et Jana, entrant dans son jeu, lui jura qu'elle lui pardonnait dix mille fois.

Je m'endormis dès que ma tête eut touché le traversin.

Au milieu de la nuit, Jana me réveilla pour me montrer sans la moindre équivoque possible qu'elle réclamait mes bons et loyaux services. Je glissai machinalement la main entre ses cuisses : son sexe était trempé, brûlant.

Elle gémit, plaça ses jambes tremblantes de part et d'autre de mes hanches, et commença de me chevaucher.

Sa violence me surprit.

Jana me mordit sauvagement à l'épaule, car, dans l'étreinte, elle aimait mettre un peu de cruauté. Ce que — sans être masochiste le moins du monde — j'encourageais par une passivité gémissante.

Mais cette fois, bizarrement, elle avait été trop loin, et je poussai un cri de stupeur : ses dents s'étaient littéralement plantées dans la chair, y laissant une trace sanglante.

Du coup, je fus un instant sans bouger et provoquai, chez ma partenaire, un violent accès de colère.

— N'arrête pas, espèce de salaud ! s'exclama-t-elle, en faisant marcher ses hanches.

Je retrouvai le rythme, grâce à Dieu, et bientôt nous jouâmes ensemble, nos corps tressaillant, gluants de sueur.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? demandai-je quand nous fûmes allongés côte à côte, baignant dans la nuit crétoise comme dans une vaste mer de ténèbres et d'argent.

— De quoi veux-tu parler ? fit Jana, l'air vraiment absent.

Je pris sa main et la posai sur la plaie de mon épaule :

— De ça ! m'écriai-je.

— Je ne sais pas, dit-elle, j'en ai eu envie. Tu saignes... Écoute, tu vas croire que je me fiche de toi... Mais j'avais l'impression que quelque chose, dans la nuit, nous regardait. Et cela m'a... excitée... Je me sentais de plus en plus liquide et brûlante en dedans.

— Quelqu'un nous regardait ? Quelle idée !

— Non pas... quelqu'un... quelque chose...

— C'est l'atmosphère de cette maison, murmurai-je. C'est cela même, rien d'autre.

— Peu importe, dit-elle, je suis désolée. C'est vraiment très vilain, cette blessure. Laisse-moi l'embrasser.

Quand Jana se fut endormie, bras et jambes en croix, sa chair ouverte aux effluves mous de la nuit, je sortis dans le jardin et m'assis sous un amandier.

La lune était plantée dans le ciel, pareille à une pièce de monnaie ancienne, un peu rognée sur les bords.

Je me disais que j'accordais trop d'importance à un événement mineur. Et pourtant, je ne parvenais pas à oublier les excès de Jana. La jeune femme me sembla soudain une intruse dans mon existence, et je me mis à imaginer deux ou trois méthodes efficaces pour m'en débarrasser avant qu'elle ne prît trop d'ascendant sur mes habitudes sexuelles qui, jusqu'alors, avaient été plutôt « classiques ».

Sur le mur d'enceinte, haut de près de trois mètres, un chat prenait ses aises. Je le suivis des yeux, machinalement. L'animal s'étirait, s'arc-boutait sur ses griffes, se tordait en un oméga noir et vibrant. « Un sacré morceau de matou ! », me dis-je. Puis je me demandai : « Mais s'agit-il réellement d'un matou ? » En effet, la forme de l'animal me semblait de plus en plus suspecte : à dire le vrai, l'ombre qui évoluait sur le faite du mur d'enceinte n'avait pas tout à fait la forme d'un chat. Je frissonnai et rentrai dans la maison.

— J'ai observé un étrange phénomène, dis-je à Karamanlis, au petit déjeuner.

— Ah...

— J'ai vu une sorte de chat, mais qui n'était pas réellement un chat, se promener sur votre mur. Se pourrait-il qu'il y ait des animaux sauvages dans cette contrée ?

— Quoi ? Ici, en Crète ?

— Je ne sais pas, il y a assez de millionnaires fous qui possèdent des villas dans la région et qui sont bien capables de tenir des fauves dans leur salon. Vous ne croyez pas, Costa ?

Il sourit, mais il y avait une ombre dans ses yeux :

— Tout est possible, bien que je ne connaisse pas de millionnaire fou, du moins par ici. C'est un coin que les touristes évitent. Parce qu'on n'y trouve pas de grande plage, pas de tavernes typiques, rien de bien formidable...

— En tout cas, intervint Jana, il y a quelque chose dans l'air.

Sa voix était assurée, son ton paisible, et pourtant... je sentais comme une pointe d'angoisse au fond de sa gorge.

— Vous devriez aller à Cnossos aujourd'hui.

Sacré Karamanlis, qui détournait soudain la conversation.

— C'est une idée, dis-je.

Mais Jana et moi n'allâmes pas nous pencher sur les vestiges de la culture minoenne. Nous étions fatigués de la nuit, et nous préférâmes nous chercher une plage perdue entre les rochers, bien à l'abri des regards indiscrets.

Jana ne m'écoutait pas quand je lui parlais des mauvaises ardeurs du soleil.

— Je me fiche de tes mélanomes comme de ma première petite culotte ! s'écria-t-elle, et elle s'étala sous les feux du soleil avec une tranquille impudeur, entièrement nue, les cuisses ouvertes, pour faire pénétrer la chaleur crétoise jusqu'au plus profond de son ventre.

— Fais ce que tu veux, dis-je, et je me réfugiai entre les rochers, bien résolu à ne pas m'exposer outre mesure aux dangereux rayonnements.

Tapi dans l'ombre, tel un crabe, je lui lançai :

— Les dieux solaires se vengeront.

Jana, incrustée dans le sable chaud, ne daigna pas me répondre. Il n'était que dix heures, mais je pris dans ma boîte réfrigérante une bouteille de bière et la décapsulai rageusement :

— Attends un peu que les dieux de la bière se vengent !

Elle massa son ventre plat :

— À ton âge, les excès ne pardonnent pas.

C'était la réponse de la bergère au berger. Plus tard, je m'endormis et fis un rêve étrange.

Nous étions toujours sur la plage, entre les rochers, Jana et moi. Le soleil brûlait au milieu du ciel, tel un feu grégeois. Implacable, comme s'il cherchait à consumer toute vie sur la terre. La jeune femme était allongée dans la même pose, et son sexe blond luisait dans les rayons ardents, provocation à des dieux inconnus, aux appétits étranges.

Dans mon trou rocheux, je n'osais remuer ne fût-ce qu'un doigt. Quelque chose de terrible, d'oppressant, se tenait entre les rideaux flamboyants du soleil au zénith.

J'étais paralysé par des chaînes solaires.

Puis je LE vis, debout sur un des rochers qui surplombaient la mer de Crète. Un homme élancé, aux muscles pétris d'huile, aux cheveux noirs et naturellement bouclés. Ses yeux brillants étaient posés sur Jana.

Et je me disais : il faut que tu la réveilles. Il va se produire un drame si terrible que... Mais je ne faisais rien, rien que laisser courir mes regards de l'inconnu à Jana, puis de Jana à l'inconnu.

Lentement, l'homme nu descendit de son rocher.

— Les îles grecques ne sont pas avares de sortilèges, affirma Costa Karamanlis. Mais nulle n'est aussi prodigieuse, je veux dire génératrice de prodiges, que la Crète.

Il se racla la gorge, but un verre de vin, et ajouta :

— Ici, les êtres les plus fantastiques ont leur repaire. Ils se montrent dans la nuit, certes, dans la lueur de la lune, mais aussi en plein midi, dans la clarté aveuglante du soleil.

Il lança un regard égrillard à Jana, loucha sous sa jupe minuscule et reprit :

— Vous auriez mieux fait de vous rendre à Cnossos... Il y a tant de choses à voir là-bas, des choses d'un passé... historique, sans danger.

Il soupira, conscient d'en avoir trop dit.

— Costa, m'écriai-je, mon cher Costa ! Je suis sûr que vous nous cachez quelque chose.

Il éclata de rire et nous offrit d'ouvrir une autre bouteille de vin.

Dans la bibliothèque, un peu maigre parce que certainement pillée par des visiteurs sans vergogne, je découvris un petit livre traitant des superstitions locales.

Mes connaissances du grec moderne étant toutes relatives, il me fallut un certain temps pour déchiffrer les passages qui me semblèrent intéressants. Je tombai notamment sur un paragraphe relatant les sinistres exploits de morts-vivants appelés « katakhanas » par la tradition. Ils étaient en quelque sorte les cousins des buveurs de sang balkaniques et transylvains.

Je me souvins des mots de Jana, la nuit dernière, après m'avoir mordu si cruellement à l'épaule que celle-ci me cuisait encore par moments : « ... quelque chose, dans la ténèbre, nous regardait. »

Il y avait aussi mon étrange rêve, sur la plage.

Quelques lignes du livre pêché dans la bibliothèque de Karamanlis retinrent encore mon attention :

« Contrairement aux créatures de la nuit, certaines forces maléfiques peuvent se matérialiser dans la lumière solaire, quand l'astre atteint le zénith et que la nature retient son souffle. »

Je refermai le livre et demeurai songeur.

Mon rêve sur la plage n'avait-il été qu'un rêve ?

J'allai rejoindre Jana, mais elle dormait sur la terrasse, sous les ombrages. Je n'eus pas le cœur de la réveiller pour lui raconter des histoires de vampires et d'égipans.

Je la regardai sommeiller, les lèvres entrouvertes, l'air vaguement enfantin, me demandant à quel jeu elle jouait avec moi.

Malgré son minuscule maillot de bain qui ne dissimulait pas grand-chose de ses

appas, elle me semblait maintenant d'une pureté toute originelle, et il ne restait rien, dans son attitude, qui me rappelât les poses extrêmes qu'elle avait affectées aux heures chaudes de la matinée.

Puis — Dieu sait pourquoi ! —, je me mis à trembler, éprouvant une peur brutale, irraisonnée, une angoisse comme on en subit dans son enfance, quand la réalité s'affuble du masque de l'ambiguïté.

Un bruit léger. Je me retournai : Karamanlis était là, dans son costume blanc qui faisait des poches aux genoux.

— Ne la réveillons pas, dit-il. Venez Daniel, j'ai quelque chose à vous montrer.

Il m'emmena dans sa voiture rouillée, qui ferrailait comme un train sur des rails disjoints.

— J'étais à ces funérailles, hier, dit-il lorsque nous eûmes parcouru quelques kilomètres dans le jour finissant. Mon pauvre ami, vous êtes venu en Crète à un bien mauvais moment. Ah, si j'avais pu prévoir qu'une telle chose allait se produire...

Il était soucieux tout à coup et ne ressemblait plus guère au vieil hédoniste qu'il avait toujours été.

— Costa, je vous en prie, essayez d'être plus explicite !

— Pourquoi croyez-vous que nous sommes sur cette route défoncée ? Non, laissez ! Je vous emmène dans une vieille église. Désaffectée depuis longtemps. Pour vous montrer une peinture murale. Une fresque très ancienne.

Puis il refusa de répondre à mes questions. Obstinement, les yeux fixés sur la mauvaise route qui serpentait à travers la rocaïlle.

L'église était plutôt une chapelle. Toute blanche et rouge dans le soleil couchant.

Bien qu'elle ne servît plus au culte orthodoxe, des mains pieuses devaient en prendre soin. En effet, lorsque Costa eu rangé assez maladroitement son véhicule devant le sanctuaire, une silhouette noire s'approcha de nous, dans une envolée de jupes sombres.

— Voici la harpie qui veille sur ces lieux, dit Karamanlis. Il faudra lui donner quelques piécettes.

Fouillant dans la poche de son veston fripé, il montra à la vieille quelques drachmes.

Je fis de même, et la gardienne du sanctuaire nous baisa longuement les mains de ses lèvres parcheminées.

— C'est une relique, dit Costa, personne ne sait quel âge elle peut avoir... Sans doute plus de quatre-vingt-dix ans, peut-être cent. Qui s'occupe de compter les années des vieillards dans cette île ?

Nous entrâmes dans l'église et fîmes silence devant la fresque qui ornait le mur du fond.

Sur un champ de ciel bleu, presque indigo, se détachait le personnage qui m'était apparu en rêve. Il ne pouvait y avoir de confusion, parce que les couleurs et les traits avaient été restaurés avec un soin maniaque. Je demeurai stupéfait, sans pouvoir dire un mot.

— Votre silence, dit Karamanlis, est éloquent. Il n’y a ni passé, ni présent, ni futur dans cette île. Il n’y a que le temps hors du temps, hors du monde. Une théorie veut que la Crète soit ce qui reste de l’Atlantide...

— Partons, dis-je, je crois que vous me devez quelques explications, mon cher Costa...

— Vous avez raison, vous avez mille fois raison...

Sur la route qui nous ramenait à sa demeure, le vieil homme me parut soudain infiniment las.

— Ces funérailles étaient d’un genre un peu particulier. Ici, en Crète, malgré la venue des touristes et la prolifération des hôtels modernes, les vieilles habitudes ont la peau dure. Et quand certaines personnes meurent, la tradition veut que l’on s’assure qu’elles sont parties... pour de bon.

— Et votre... défunt, demandai-je, un peu agacé tout de même, est parti pour de bon ?

— Je l’espère. Le pope lui a donné le viatique. Mais votre rêve, cher ami, ne laisse pas de m’inquiéter. Vous allez me dire que je ne suis qu’un vieux fou de Crétois, mais je vous dirai que les ombres de la nuit sont moins pernicieuses que les forces qui les guident à travers les ténèbres...

— Je ne suis pas superstitieux, Costa, et je me flatte de ne pas céder au mysticisme, pourtant j’ai le sens du surnaturel. Je sais que certaines choses existent au-delà de la science actuelle et, peut-être, de la science de tous les temps.

— Cette femme, dit-il, vous savez, cette vieille, tout à l’heure, c’est une véritable mémoire vivante. Je crois qu’elle sait tout sur le passé secret de l’île. Elle est une sorte de gardienne, de sentinelle. Tout à l’heure, quand nous lui avons glissé la pièce, elle m’a murmuré quelque chose. Vous en souvenez-vous, Daniel ?

— Certainement, mais je n’ai pas compris...

— Elle a dit : « Les katakhanas sortent à midi. » Qu’en pensez-vous ?

— Je pense qu’il est temps de rentrer et de voir ce que devient Jana. J’avoue que je commence à être un peu inquiet.

— C’est le soir. Les ombres de la nuit s’en tiennent à des cabrioles de chat sur les murs. Méfiez-vous plutôt des maléfices solaires...

Jana était sur la terrasse, allongée entre des verres vides et des revues froissées. Elle somnolait dans les derniers rayons du soleil couchant, les seins nus, seulement vêtue d’un minuscule slip de bain. Karamanlis ne chercha pas à dissimuler son admiration. Tout juste s’il ne siffla pas entre ses dents comme un marin dans le port d’Iraklion.

Jana se montra très garce, ce qui lui arrivait de temps à autre, et prit, dans son faux sommeil, une pose réellement indécente. Je me dis que depuis notre arrivée dans l’île du roi Minos, elle semblait avoir le diable au corps, pour ne pas dire le feu quelque part.

Plus tard, la petite servante de Costa vint nous apporter des boissons fraîches, et Jana nous joua la scène du « oh ! je me réveille à peine ! » Costa, je le savais, n'était pas dupe, mais, en vieux comédien, il entra dans le jeu avec une belle conviction.

Des parfums étranges, émoullients, venaient de la mer de Crète. Ils étaient lourds comme le suc du benjoin, à la limite du nauséux, — si bien que j'avais l'impression qu'une main invisible m'avait plaqué sur le visage un mouchoir trempé dans un bain aromatique.

Lentement, la boisson aidant, je glissai dans un demi-sommeil. Et, tandis que je somnolais ainsi, il me sembla qu'une bête étrange se frayait un chemin à travers les massifs de fleurs odorantes. Le chat que j'avais vu baguenauder sur le mur montra son museau entre les tiges bizarrement ployées. Costa et Jana regardaient tous deux en silence la furtive apparition, et, dans la pénombre, la petite servante crétoise, une main mélodramatiquement posée sur son sein gauche, fixait elle aussi cette chose aux allures félines, qui n'était pas réellement un chat.

Les ombres sont moins dangereuses que les forces qui les guident à travers les ténèbres. Ces forces-là ne sommeillent jamais.

Jana tendit les bras, et la chose furtive se jeta contre sa poitrine nue. La jeune Crétoise poussa un cri rauque, d'une poignante sensualité ; Costa écarquilla les yeux et se mit à grogner. Mon cœur rompit ses amarres, et je luttais contre une nausée qui était due au mélange écœurant de vin résiné et de parfums doucereux. Alors que Jana serrait contre elle la forme féline surgie d'entre les massifs obscurs, je tombai dans un épais sommeil, telle une pierre dans un lac de mercure.

*Désormais, c'est la Main
de la Mort qui nous fait
grâce de Vie et le sommeil
n'existe pas.*

Je me souvins, un peu après mon réveil, de ces vers d'Odysseus Elytis. La main de la mort s'était-elle avancée vers nous, alors que nous nous tenions sur la terrasse, sous la lumière lointaine et froide de la lune ? Et que s'était-il passé pendant que je gisais dans un sommeil semblable au sommeil de la mort ?

Je me tournai vers Jana, qui donnait encore, nue en travers du lit dévasté, ne me laissant qu'une zone étroite où je me cramponnais dans un équilibre précaire.

« Désormais, c'est la Main de la Mort /qui nous fait grâce de Vie /et le sommeil n'existe pas. » Alors, si le sommeil n'existait pas, dans quelles régions énigmatiques m'étais-je aventuré la nuit passée ?

Il y avait quelque chose de suspect dans la pose impudique de Jana. Mais qui n'avait rien de sexuel. Bizarrement. D'ailleurs, je ne me souvenais pas d'avoir fait l'amour avec elle. En m'inspectant du haut en bas, je ne découvris sur mon corps nul indice de coït.

Cela ne laissa pas de m'angoisser. Je me penchai sur le ventre de Jana et le humai longuement : à n'en pas douter, ma jeune et belle amie, cette phryné, avait copulé avec fureur durant mon « absence ».

Avec qui, diable ? Avec Costa ? Ou avec cette chose féline qui s'était jetée dans ses bras ? Je me sentis floué. Floué, oui, et excité à la fois.

Pourtant, je savais que le « quelque chose de suspect » que j'avais appréhendé à l'instant n'était pas directement lié au fait qu'elle m'eût trompé. En fait, cette fille ne

m'appartenait pas, et elle pouvait faire de son corps ce que bon lui semblait.

Non, certes, il y avait autre chose, qui m'irritait, qui m'empêchait de me comporter de manière sensée. Cela se passait « au-delà du plan sexuel ». Toutes évidences qui ne m'empêchaient pas, pour autant, de me trouver « dans d'excellentes dispositions ».

Je me mis à genoux sur le lit, surplombant à présent le corps écartelé de Jana. Le sang battait dans mes artères, mes tempes me faisaient mal, et mon sexe pulsait brutalement.

À l'instant même où j'aperçus la marque au-dessus du sein gauche de Jana, j'entendis une voix rauque qui semblait provenir d'une caverne sous-marine : « Laisse tomber, chéri ! »

Les yeux de mon amie étaient grands ouverts, et son regard sur moi me fit l'effet d'une coulée de venin.

— Jana, Jana ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Mais je savais que cette question demeurerait sans réponse.

Costa Karamanlis m'avait laissé un mot sur la table du petit déjeuner :

*« Pardonnez-moi, mon cher Daniel, mais je
dois me rendre de toute urgence à Iraklion. À ce
soir. Bien à vous.*

C.K. »

À la jeune servante, qui attendait mes ordres, je demandai :

— M. Karamanlis a-t-il précisé à quelle heure il rentrerait ?

Elle secoua la tête, longuement, faisant voler sa chevelure.

— Non, rien, il n'a rien dit...

Ses regards appuyés me remplirent d'une sourde irritation.

— Mademoiselle Jana ne déjeune pas ?

Il y avait bien des sous-entendus derrière cette simple question.

— Elle va descendre... Je ne prendrai que du café et des fruits.

— Comme vous voudrez, monsieur Daniel...

Cette façon qu'elle avait de s'adresser aux hôtes de Karamanlis me mettait carrément les nerfs en pelote. Elle se pencha, me mit sa poitrine sous le nez et s'enquit :

— Vraiment rien d'autre ?

Mais que cherchait-elle à me faire faire, cette petite garce ?

L'arrivée de Jana, les cheveux en bataille, T-shirt moulant et short délavé, chassa Spira vers la cuisine.

— Tu essayais de te la faire ? demanda-t-elle.

La mer roulait paresseusement de courtes vagues sur le rivage désert : ma jeune amie, toujours aussi peu vêtue, toujours aussi assoiffée de soleil, dormait sur le sable. Moi, comme l'autre fois, je me tenais dans l'ombre, autant que faire se pouvait.

J'en voulais à cette femme qui me faisait tourner en bourrique et s'amusait à allumer de vieux beaux. Mais je lui tenais surtout rigueur de m'avoir entraîné de nouveau vers cette plage cachée dans les rochers où j'avais été « visité » par un rêve dont j'aurais préféré oublier les implications équivoques.

J'étais bien décidé à fuir la Crète dans les plus brefs délais. Tout dans l'entourage de Costa me paraissait maintenant pernicieux et malsain. Comme touché par le souffle d'une puissance maléfique. Lentement, cette puissance-là prenait possession de Jana, débordait sur moi, et me plongeait dans un état dépressif, une sorte d'aboulie douloureuse.

Elle était couchée sur le ventre, me cachant la marque que j'avais découverte au-dessus de son sein gauche.

J'avais la gorge nouée en pensant à ce qui s'était passé entre nous, quelques heures auparavant.

Il y eut, entre le ciel et la mer, un silence éprouvant, palpable. (Souvent il m'est arrivé de lire, au fil d'une page, cette expression : « un silence palpable », et je l'ai toujours trouvée convenue, — surtout accompagnée de l'adverbe « presque » !) Mais le silence qui s'abattit sur moi, comme un oiseau à tire-d'aile, ce midi-là, était littéralement *presque palpable* !

Et, en même temps que ce silence, se manifesta à nouveau la créature ! Elle semblait voler au-dessus de la plage incandescente, ou plutôt glisser à quelques centimètres du sable brûlant. Et la chose, d'une épouvantable beauté, atteignit Jana en quelques secondes : sa vélocité me sembla extraordinaire, peut-être démoniaque.

Jana, comme si elle avait respiré l'approche de l'inconnu, humé dans l'air immobile le parfum de sa chair illuminée, se retourna sur le dos et je revis, une nouvelle fois, la marque rouge qui enlaidissait sa poitrine.

Le corps vigoureux de l'apparition (je ne saurais user d'un autre mot !) se tint immobile, rien qu'un instant, au-dessus du corps en croix de Jana, et ce fut tout à la fois horrible, fascinant et très excitant de voir cette réplique solaire de la nuit se mettre à planer à la parallèle de la (fausse ?) dormeuse.

Comme si ces deux êtres, issus de deux mondes intrinsèquement différents, se livraient — par jeu et par dérision — aux prolégomènes d'un numéro de magie foraine.

J'étais certain d'une chose : l'apparition ne projetait pas d'ombre.

Jana soupira.

Je perdis connaissance, comme la veille.

Je quittai la maison de Karamanlis sans prendre la peine de faire mes adieux à mon vieil ami.

Tandis que je jetais mes effets dans ma valise, la petite Spira n'arrêta pas de me surveiller, se tenant devant la porte de ma chambre, les yeux remplis d'une pointe de feu cruel.

— Si je puis vous être utile, ne cessait-elle de répéter. Et je me retenais difficilement d'aller la gifler.

Je pris, quelques couples d'heures plus tard, le premier avion pour Paris.

Jamais je n'ai revu Karamanlis. Jamais je n'ai retrouvé Jana.

Plus tard, bien plus tard, je tentai de téléphoner, d'écrire à Costa. Son téléphone était coupé. Les lettres me revinrent. Quant à la police d'Iraklion, elle refusa tout net de me fournir le moindre renseignement.

Je me rabattis sur un détective privé crétois. Il me soutira pas mal d'argent mais me laissa sur ma faim : Karamanlis ne vivait plus dans sa maison. Quant à la « fille blonde », personne ne savait quoi que ce fût à son sujet.

Un soir, à Paris, je crus voir la silhouette de Jana sur une place perdue, plantée de quelques arbres poussiéreux. Je pressai le pas pour tenter de rejoindre cette apparition, mais elle disparut dans une entrée d'immeuble obscure, et, en dépit de tous mes efforts, je ne pus retrouver sa trace.

Je me dis alors que j'avais certainement échappé à un sort terrible. Qu'il valait mieux faire preuve de sagesse et en rester là.

Ce que je fis.

Le triomphe de la morale

« Moral, adj. Qui se conforme à une règle locale et changeante du bien [...]. »

Ambrose BIERCE, *Le Dictionnaire du Diable*.

« Ces nymphes, je les veux perpétuer. »

Stéphane MALLARMÉ, *Prélude à l'après-midi d'un faune*.

— Il ne manquerait plus que cela, dit Akirov, que tu te mettes à écrire des histoires *morales*...

Je me trémoussai d'un air gêné dans mon fauteuil.

— J'ai toujours écrit des histoires morales. Obscènes certes, mais jamais immorales. *In fine*, la vertu — pour bizarre qu'elle paraisse dans mes écrits — finissait toujours par avoir raison du vice. Quant à l'érotisme, il n'est ni moral, ni immoral : il est indispensable.

Akirov brandit sous mon nez un exemplaire chiffonné d'une revue littéraire à laquelle je contribuais assez régulièrement.

— Et ça ?

Ça, c'était une nouvelle de cinquante mille signes intitulée *Les Bonheurs de Sappho*. Une petite histoire de tribades, que j'avais trouvée assez excitante à écrire et plutôt vicieuse dans ses exhibitions.

— Je n'ai jamais lu une histoire aussi innocente. On dirait un conte de fées, avec deux nymphes assez libertines, mais tellement gentilles qu'on ne peut que les encourager dans leurs ébats.

J'étais vexé, mais je fis de mon mieux pour garder bonne contenance.

Contenance... contenance...

Cela sonnait comme abstinence, un mot haï entre tous...

Mais Akirov ne me laissa pas respirer. Il déclama avec un cynisme biercien son mépris pour cette prose qui ne rendait pas justice à mon talent.

Nous étions un petit groupe d'amis et de complice, où Fédor Antonovitch Akirov jouait incontestablement celui du gourou cynique : il accumulait les bons mots et les aphorismes, et méprisait avant tout la religion et la morale. J'avais été accepté dans le groupe, parce que mes écrits étaient chargés d'irrespect, de sexe et d'une relative cruauté. Mais il m'arrivait également d'être fortement critiqué par Fédor quand je m'aventurais dans des régions qu'il jugeait bien-pensantes. De toute façon, je n'étais pas un auteur à succès, même si j'avais mon noyau de fidèles lecteurs et de

correspondant(e)s élogieux (élogieuses).

Personnellement, je ne partageais pas les convictions d'Akirov, car je tenais tout auteur de talent pour un moraliste, ce qui est tout le contraire d'un moralisateur. Par ailleurs, je considérais comme dénuées de sens les distinctions entre vice et vertu, érotisme et pornographie.

J'avais obtenu des critiques positives pour les *Bonheurs de Sappho*, et même une lettre émue (voire émouvante) d'un couple de lesbiennes qui joignirent à leur courrier quelques photographies les montrant en pleine action. J'étais ravi de ce succès, et la remarque de Fédor m'était restée sur l'estomac.

— Je te parie, dis-je sous le coup de la colère et de l'inspiration, que je vais t'écrire un conte intitulé *Le Triomphe de la morale*, et que tu l'adoreras.

— Ne sois pas si sûr de toi, s'exclama Akirov, mais tu peux toujours essayer.

Le soir même, je me mis à cogiter. *Cogito ergo scribo. Scribo ergo sum*. Je jetai quelques notes sur un carnet, mais je voyais sans cesse devant moi les yeux moqueurs de Fédor. Ils me transperçaient jusqu'à ce qui me tient lieu d'âme. Un instant, je fus tenté d'écrire à mon couple de tribades pour leur demander une interview et, si possible, l'autorisation de faire le voyeur, mais je résistai à cette tentation. D'ailleurs, c'eût été trop facile...

Je pris une feuille de papier et inscrivis au stylo ce titre :

LE TRIOMPHE DE LA MORALE
par Daniel Brandt

Puis je m'arrêtai : mon inspiration était aussi sèche que ma gorge. Je pris une bouteille de vin entamée et me versai un verre de monte pulciano. Mais il me fit autant d'effet qu'une rasade d'eau minérale.

Furieux contre moi-même, et accessoirement contre Akirov, je me mis à mon ordinateur, qui contenait déjà un certain nombre d'amorces de nouvelles, mais toutes ces tentatives avaient tourné court.

Je récrivis le titre et plaçai sous ce dernier une citation d'Ambrose Bierce, car il s'agissait de l'auteur favori de l'excellent Akirov. Ce qui ne m'avança guère. Cette petite flatterie ne valait pas tripette.

Je résolus de donner à mon histoire un tour fantastique, ou pour le moins insolite. Je plantai donc mon décor. Un appartement de bon standing dans une résidence de luxe entourée d'un parc, le tout situé dans une ville regorgeant de fric et de corruption.

Lentement, très lentement, les choses se mirent en place : *scribo ergo sum*.

Et voici ce que j'écrivis ce soir-là.

Selectsex 112

Mona se réveilla au beau milieu d'un rêve agité où elle se trouvait au lit avec deux hommes à la fois. Tous deux étaient fort bien tournés et pourvus d'arguments virils des plus convaincants. Elle était prête à subir leurs assauts concertés, par-devant et par-derrière, mais ils ne semblaient pas vouloir se décider à passer à l'action. Pourtant tous deux bandaient comme des cerfs, ce qui était pour Mona un spectacle des plus

réconfortants.

N’y tenant plus, elle se saisit des deux vits et commença de les manipuler doucement, pour se rappeler au bon souvenir de leurs propriétaires légitimes. Mais *O seclum insipiens et infacetum*³, ses espoirs furent déçus quand les deux pénis se dégonflèrent comme des baudruches brûlantes.

Et elle se réveilla. Le sexe trempé, la vulve ouverte par le désir.

Le rêve avait été à ce point réaliste qu’elle sentait encore entre ses doigts la consistance des deux queues si fermes et si trompeuses. Le cœur battant, elle s’enfonça le médius dans l’entrejambe, mais ne fit que deux ou trois mouvements désabusés.

Dans le tiroir de sa table de nuit, elle farfouilla nerveusement, en quête de son vibromasseur de luxe Selectsex 112 (longueur : 18 cm, diamètre : 3,9 cm). Se demandant si elle avait songé à changer les piles de son olisbos, elle soupira d’aise et de soulagement lorsque le doux ronronnement de la machine à se faire plaisir se fit entendre. Pour s’obliger à patienter un peu, elle commença par se passer l’extrémité du godemiché sur le bout des seins, puis au creux du nombril, ce qui eut pour effet immédiat d’augmenter les sécrétions de son sexe. Elle se mit alors à gémir et à trembler, les cuisses dures et vibrantes.

« *Veni vibrator !* » dit Mona, comme si elle commençait une prière. Et peut-être en était-ce une, adressée aux divinités de la nuit pourvoyeuses / voleuses de rêves et de voluptés.

Et joignant le geste à l’invocation, elle enfonça doucement le vibromasseur dans sa vulve engluée. Elle fit d’abord entrer le bout et le laissa frémir à son rythme contre le clitoris, tandis que les battements de son cœur s’accordaient au mouvement de l’olisbos. Les batteries devaient être toutes neuves, car il fonctionnait à la perfection.

Lentement, à demi défaillante maintenant, elle poussa le godemiché vrombissant tout au fond de son vagin. Pendant qu’elle se masturbait avec un goût consommé des nuances et des mouvements, elle songea aux deux apparitions de son rêve. Ces visions firent bouillir son sang, et elle regretta de ne pas disposer d’un second olisbos pour le fourrer entre ses fesses. Mais, comme dit le sage, on ne peut pas tout avoir.

— Mmmmmmmmm ! faisait Mona.

L’orgasme approchait à grands pas. Elle était près de décharger.

Mais elle réussit à prolonger l’attente. Réalisant des prouesses de doigté, de patience jouissive. Elle voulait que ce fût une explosion... Un éclatement électrique de sa chair, de ses entrailles. Maintenant, les fantômes de la nuit lui parlaient, lui susurrant d’incroyables et ardentes obscénités.

— MMMMMMMMMMM ! faisait Mona.

Puis :

— Ô oui, mon Dieu, oui !

Puis de nouveau :

— MMMMSeigneurMMMôouiMMMM !

³ « Ô siècle grossier et sans goût ! » (Catulle)

Une bien jolie chanson, qui se superposait aux vrombissements affairés du vibromasseur.

Les voix de la nuit se faisaient de plus en plus pressantes. Plus pernicieuses aussi. Elles fascinaient Mona.

Elle se promet de se procurer très vite un second godemiché. Ce serait certainement divin, bien qu'elle n'eût pas l'habitude de se faire sodomiser par ses amants.

Maintenant, les voix mystérieuses étaient en elle, pénétraient par tous ses pores, par tous ses orifices, tenaillaient ses sens. Elle se demanda s'il fallait croire aux fantômes, aux spectres de ses fantasmes sexuels les plus débridés. Peut-être... Puis elle eut l'impression que des mains invisibles avaient pris le relais des siennes, manipulant avec un art raffiné le pénis électrique.

Bientôt, elle n'y tient plus et se laissa choir dans un orgasme interminable et sonore. Elle continua de se travailler, jusqu'à ce que ses forces lui fissent défaut et qu'elle retombât, palpitante entre les draps trempés, le vibromasseur toujours enfoncé dans le sexe.

Puis elle coupa le contact de son jouet. Le silence qui suivit ressemblait à celui qui avait certainement accompagné la première aube du monde.

Le sommeil la cueillit, mais ne lui fit pas l'aumône du moindre rêve.

Et le matin la trouva lasse et repue, engluée dans les souvenirs de la nuit.

Elle éprouva soudain un peu de honte de s'être ainsi abandonnée. Même si l'emploi du vibromasseur était devenu pour elle une douce habitude, elle avait l'impression que cette fois les choses étaient allées plus loin que de coutume, et que la violence avait dominé ses rapports intimes avec les démons de la nuit. Elle se sentait encore possédée par les voix obscènes qui lui avaient chuchoté à l'oreille des propos aussi insolites qu'affolants.

Mona rangea l'olisbos à sa place habituelle.

Pourtant, ses pensées revenaient toujours vers les événements de la nuit. Comme si le rêve avait pris corps et qu'elle s'était avancée en territoire interdit.

Elle alla se réfugier dans la cabine de douche et se lava soigneusement, insistant sur son entrejambe — avec une telle hargne qu'on avait l'impression qu'elle cherchait à se purifier.

Syrinx

Ayant écrit ces lignes, je me demandai ce qu'elles contenaient d'immoral, voire de fantastique. Et je me répétais qu'Akirov ferait des gorges chaudes de ma prose dès qu'il lirait ce fragment. Mais, en dépit de mes efforts, je n'allai pas plus loin ce jour-là, l'inspiration aussi sèche qu'un vagin non lubrifié.

Je connaissais bien Mona, qui était restée pour moi une maîtresse occasionnelle, et dont je savais les petites habitudes solitaires. Je décidai donc de l'inclure dans mon histoire célébrant le triomphe de la morale sur le vice. Avec, bien sûr, quelques galipettes intellectuelles, permettant au paradoxe de sortir vainqueur de la gageure.

Je l'appelai, m'attendant à tomber sur un répondeur, mais ce fut bien sa voix un peu rauque et toujours aussi sensuelle que j'entendis... Je lui racontai mes tribulations

d'écrivain, et elle me raconta ses fantasmes. Avec force détails. Elle me dit, par exemple, qu'elle avait des rêves insupportables qui la rendaient complètement folle de son corps quand elle émergeait de son sommeil fantasmagorique. Nous prîmes rendez-vous et j'allai chez elle dès le début de l'après-midi.

Elle m'attendait dans une tenue des plus sommaires : une robe courte, sous laquelle visiblement elle ne portait rien. Pour bien faire, elle mit un disque de Debussy, avec ce petit chef-d'œuvre d'à peine trois minutes intitulé *Syrinx*, merveilleusement interprété par Jean-Louis Beaumadier⁴. *Syrinx*, c'était le nom de la flûte de Pan. Autant je déteste *Pelléas et Mélisande*, mélange pour moi typiquement français d'ennui, de pathos répétitif et de platitude mélodique, autant j'adore certaines pièces courtes et instrumentales de notre Claude national. En tout cas, *Syrinx* éveillait en moi des souvenirs antiques, et je voyais le dieu de la nature guetter les nymphes, son incroyable virilité dressée comme une arme inépuisable, jamais enrayée. Pour moi, certes, *le Grand Pan n'était pas mort*. De tous les dieux antiques, c'était lui qui avait survécu le plus longtemps à l'avènement des temps nouveaux, et, dans certains lieux magiques, empreints de la sauvagerie naturelle la plus tenace, il survivait, un peu pâli, un peu vieilli, mais toujours d'attaque. Je lui avais consacré de nombreuses pages, et même des poèmes dont certains n'étaient pas sans rappeler l'écriture décadente de Pierre Louÿs.

La petite musique de Debussy me mit en joie.

Je me sentais sur la même longueur d'ondes que Mona.

Et Mona était belle, brune, très sombre de peau, comme une fille des îles grecques. Je la soupçonnai d'être plus païenne que moi encore. Mais il est vrai que le mot « païen » est dérivé du latin *paganus*, paysan, qui vit près de la nature, à la campagne. Tout autour de nous, allait et venait le souffle de Pan.

— J'ai rêvé de toi, dis-je, en mentant. Je voulais faire passer le petit récit lubrique que je lui avais consacré, à elle et à son vibromasseur, pour une émanation de mon inconscient / subconscient.

— Raconte, dit-elle, avec une sorte d'avidité.

Je ne me fis pas prier. Pendant que je lui racontais mon histoire, je voyais ses yeux s'écarquiller et ses lèvres trembler. Sous le mince tissu de sa petite robe blanche, les pointes de ses seins s'érigeaient telles des épines vives, tendant de plus en plus la diaphane pellicule de soie. Elle ressemblait à une prêtresse antique, et je la vis en esprit agenouillée dans le bois sacré, devant les pierres tutélaires, comme dans le célèbre tableau d'Arnold Böcklin⁵ que j'avais si souvent admiré au musée de Bâle. Sauf que l'œuvre du maître romantique n'était pas empreinte de la même charge érotique que la petite scène de panique sensuelle à laquelle j'étais en train d'assister.

— Ce n'est pas possible, dit Mona. Ce que tu me racontes là, c'est à peu de choses près ce que j'ai vécu. Quelle étrange coïncidence !

— Raconte, n'ometts aucun détail.

⁴ Claude Debussy : Danses pour harpe et orchestre, *Syrinx*, Sonates... (Calliope, CAL 9837).

⁵ Arnold Böcklin, peintre suisse (1827-1901) : *Heiliger Hain* (« Bois sacré »), version de 1882, Öffentliche Kunstsammlung Basel, Kunstmuseum.

Je n'ai jamais cru aux coïncidences, mais à la communion des pensées et de certains rêves obsessionnels. Comme si les songes pouvaient se transmettre dans l'espace et dans le temps. Je savais que bien des personnes étaient capables de se mettre dans certaines dispositions qui leur procuraient les rêves souhaités. J'avais moi-même participé sous contrôle médical à différentes expériences sur le sommeil et le rêve, mais sans grand succès. La question se posait : le rêve de Mona avait-il guidé mes sens et mon imagination, ou bien était-ce exactement l'inverse ?

Dans certains milieux, que j'évitais comme la peste, on aurait décrit Mona comme un *bon médium*. Et je n'ignorais pas qu'elle avait fréquenté un cercle d'occultistes amateurs qui se dénommait les « Suiveurs de Robert James Lees »⁶. Elle en était sortie avec une dépression nerveuse et plusieurs mois de clinique psychiatrique. Au terme de cette expérience douteuse, elle s'était adonnée de plus en plus frénétiquement au sexe, comme pour opposer le plus souvent possible Éros à Thanatos, et aux débordements morbides des « Suiveurs de R. J. Lees »... D'après ses propres dires, elle s'en trouva plutôt bien, alternant les conquêtes masculines et féminines, et pratiquant « scientifiquement » la masturbation avec son vibromasseur Selectsex 112. Je savais toutes ces choses sur elle, et, bien sûr, elles ne me choquaient nullement, car j'aimais l'entendre citer cette jolie phrase de M^{me} Patrick Campbell : « Peu importe ce que vous faites dans votre chambre à coucher, pourvu que vous ne le pratiquiez pas en pleine rue pour effrayer les chevaux. » Comme il n'y avait plus de chevaux dans la rue, comme du temps de M^{me} Campbell, les complexes de Mona s'étaient totalement évaporés.

— Je suppose que tu as terriblement envie de me sauter à présent, me dit-elle.

— Et comment ! rétorquai-je.

Elle releva sa robe et dévoila son sexe.

— J'espère que je ne vais pas te décevoir après tes exploits avec ton divin vibromasseur, m'excusai-je.

— Ne te creuse pas inutilement la cervelle.

J'étais dans les meilleures dispositions et je glissai la tête sous son bout de robe pour lui dévorer le ventre. Elle réagit très vite, car elle était prête depuis longtemps. Des odeurs délicieusement fourbes montèrent dans mes narines, et j'enfonçai ma langue et le nez dans le fourreau si joliment lubrifié. Elle se tortilla en gémissant, débordant littéralement de liqueurs odoriférantes.

— Maintenant, viens, prends-moi.

Ce que je fis, car mon membre était douloureux. Il s'enfonça facilement, et de tout son long dans la vulve de Mona. Mon amie se mit aussitôt à m'encercler de ses jambes et à mener la danse. Elle se trouvait dans un état d'excitation sexuelle indicible. Je parvenais difficilement à tenir le rythme, rivalisant non sans peine avec

⁶ Robert James Lees (1849-1931) : voyant, occultiste et mystique anglais. Ses visions un rien équivoques sur la vie après la mort sont plutôt oniriques et fantaisistes. Il a même joué (mais sans succès) un rôle d'informateur psychique auprès de Scotland Yard lors des recherches autour des assassinats commis par Jack l'Éventreur en 1888. Parmi ses écrits, l'on citera le très célèbre (dans les pays anglo-saxons) *Through the Mists*. Il en existe une traduction allemande, mais j'ignore si les divagations de R. J. Lees ont été publiées en langue française. Pour les curieux et les chercheurs d'insolite.

les multiples variations offertes par le Selectsex 112 (18 cm sur 3,9 cm). Je m'activai comme un beau diable, donnant le meilleur de moi-même, et luttant, la sueur aux tempes, à la tentation de tout lâcher en elle.

Elle se mit à jouir et à blasphémer, à invoquer toutes sortes de divinités surnoisées et oubliées. « *Mona pagana es !* » Je la besognai encore un peu, tant que je pus, l'amenant une nouvelle fois à l'orgasme, puis je me laissai aller moi-même avec un cri un peu animal et des plaintes interminables.

Elle me permit de la quitter et roula sur le côté. Elle respirait pesamment, comme si un grand poids reposait sur elle. Celui d'une force mythique ou d'une divinité invisible, peut-être, qui s'était incarnée en moi pendant que je la besognais avec zèle et technique.

— Mmmmm ! dit-elle.

— Mmmmm ! dis-je.

Et notre dialogue, momentanément, en resta là.

Un bois écrasé par le soleil, dans une région montueuse de la Grèce. Aujourd'hui et jadis. Qui peut savoir ? Il n'y avait personne dans les environs, mais on aurait pu déceler la présence de quelque chose de menaçant dans ce décor silencieux seulement troublé par la musique lancinante des insectes. Pas le moindre souffle de vent. Mais en se montrant attentif, on pouvait apercevoir, dans un bosquet, une jeune femme endormie. Sans doute une petite gardienne de chèvres ou de moutons. Plutôt échevelée et un peu sale, à force de dormir dans la poussière, mais pas mal tournée pour autant. Sa jupe grossière était relevée sur des jambes qui ne l'étaient point, quant à elles.

Puis il y eut dans l'air surchauffé une haute note de flûte, qui préluda à une bien étrange mélodie, ou une mélodie, un air répétitif, entêtant.

La jeune fille se réveilla et se mit sur son séant. Ses yeux étaient grands ouverts à présent, élargis par l'angoisse. Elle se leva et alla voir où étaient passées ses bêtes : elles s'étaient regroupées bien sagement à l'ombre des arbres et paraissaient tout à fait calmes. Mais elle, la fille brune, sentait son cœur lui battre jusque dans la gorge. Ici, les mythes avaient la vie dure, et la peur des créatures anciennes nichait encore dans les viscères des vivants.

Puis elle le vit, penché sur sa flûte, le dieu-bouc, aux yeux cruels, aux jambes velues. Et surtout, elle vit le sexe démesuré, qui semblait traîner jusque dans l'herbe rare. Elle se retint de hurler : fuir, il fallait fuir, chercher la protection des villageois. S'il la poursuivait, s'il la rattrapait, il la prendrait, et elle serait déchirée, et elle mourrait vidée de son sang.

Aucune fille, a fortiori une vierge, ne survivait aux hommages du dieu-bouc.

Et elle avait beau se dire qu'elle rêvait, elle continuait d'entendre la musique du syrinx et de voir la forme brune et cornue dans le sous-bois. Maintenant, il l'avait aperçue, car elle constata que son immense sexe se dressait, s'élevait comme un pal monstrueux. Alors, sans demander son reste, elle prit la fuite, se tordant les pieds dans la caillasse et la broussaille. Elle priait, invoquait pêle-mêle les divinités antiques et les saints de l'orthodoxie. Peut-être QUELQU'UN lui viendrait-il en aide. Le dieu-bouc, avec toute sa virilité dehors, pouvait-il vraiment courir aussi vite qu'un homme vigoureux, moins empêtré dans ses attributs sexuels ? Elle espérait que non,

qu'il s'accrocherait aux épines, qu'il se blesserait, que son sang de bête et de démon jaillirait en fontaines cramoisies de son pénis. Elle jeta un coup d'œil rapide par-dessus son épaule : il était toujours après elle, et elle eut l'impression affolante qu'il avait gagné du terrain. Elle tira de ses jeunes jambes tout ce qu'elle pouvait en tirer. Elle ne voulait pas sentir cette chose effrayante et rugueuse l'écarteler jusqu'à ce que mort s'ensuive. Plutôt se jeter du haut de la falaise là-bas, celle qui dominait la mer bleue de ses deux cents pieds de pierre brûlée par le soleil et battue par le vent de sel.

— C'est vrai qu'il avait une queue aussi grosse que ça ? me demanda Mona.

— C'est dit dans certaines légendes. Ailleurs non. Mais ce que nous lisons là est un texte de fiction, dû à la plume d'un admirateur (très mineur, certes) de Pierre Louÿs, un auteur qui t'est familier.

— Finalement, me demanda-t-elle, elle se fait mettre par le monstre ou non ?

— Non, car elle préfère sauter du haut de la falaise plutôt que de se faire enfiler par le dieu-bouc.

— La virginité est décidément une maladie mortelle, déclara Mona, cyniquement.

— Le dieu Pan était un dieu double : il incarnait aussi bien la nature et la fécondité qu'une certaine forme de violence. Mais la nature n'est-elle pas à la fois féconde et violente ? En tout cas, de toutes les divinités païennes, c'est celle qui a survécu le plus longtemps, et il a fallu le christianisme et ses excès pour transformer Pan en Satan. Le satyre en diable. Même un grand texte comme celui d'Arthur Machen, *Le Grand Dieu Pan*, mélange tout ⁷.

— Je me demande ce que j'aurais fait à la place de la bergère grecque, déclara Mona, les yeux perdus dans le vague.

Dans la clairière d'août

Les grandes chaleurs en forêt ont toujours exercé sur moi une sorte de fascination. Surtout sur le coup de midi, à l'heure panique, quand parfois tombe un silence semblable à celui qui suivit l'ouverture du septième sceau par l'Agneau des Écritures.

En ce jour d'août, en pleine canicule, je me trouvais avec Mona dans une clairière, loin de la ville, dans le silence à la fois lourd et paisible de cette fin de matinée radieuse.

Nous nous étions réfugiés dans ce lieu isolé afin de nous livrer, en toute quiétude, à quelques fantaisies amoureuses. Nos retrouvailles après les coïncidences troublantes de nos rêves et de nos états d'esprit avaient réveillé en nous notre ancienne passion physique. Pour le reste, je n'étais pas spécialement amoureux de Mona, ni elle de moi. Ce qui rendait les choses simples et confortables. Nous étions parfaitement accordés sur le plan sensuel, ce qui à mes yeux (et sans doute aussi aux siens), passait avant le reste.

⁷ Il écrit, en effet, dès la fin du premier chapitre du *Grand Dieu Pan* : « Oui, dit le docteur toujours froid, c'est grand dommage. Elle est idiote irrémédiablement. Mais c'était inévitable, et, après tout, elle a vu le Grand Pan. » (traduction de Paul-Jean Toulet.)

Je tenais alors une sorte de journal, où je racontais mes rêves et mes relations sexuelles avec mes amies de rencontre et mes maîtresses plus régulières. Mais je faisais cela de façon presque pragmatique, sans forfanterie. D'une façon générale, j'aimais les femmes et les trouvais naturellement supérieures aux hommes dans la plupart des domaines.

J'avais mené une vie facile, seulement entrecoupée de deux graves dépressions nerveuses, dont je m'expliquais d'ailleurs assez mal l'origine et la raison d'être. Les médecins qui s'occupèrent de moi me firent parfois du bien, parfois du mal. Mais je ne guéris jamais de cette forme de mélancolie aboulique qui, parfois, s'emparait de moi et me tenaillait sans merci.

Mona avait été pour moi une véritable planche de salut. Mais, comme je savais qu'aucune femme ne voulait passer pour telle, je me gardai bien de faire des remarques dans ce sens. Je me bornai à la complimenter sur son allure, sa beauté et sa fougue amoureuse. De son côté, elle me dit que j'étais un amant attentionné et qu'elle avait bien l'intention de « faire un bout de chemin avec moi et ma queue » (c'était ses propres termes). Bref, notre pacte tenait bon.

Elle se tourna vers moi et me dit :

— Je voudrais que tu me travailles par-derrière avec mon vibromasseur. Je n'ai pas envie de le faire moi-même. Si tu me dis non, je ne t'en voudrai pas.

Je me mis à rire, mais sans moquerie, joyeusement.

— Je suis à ton service, *memsahib*. Mais je ne tiens pas à te défoncer le cul avec ton Selectsex 112.

— Ne crains rien. Tu n'as qu'à suivre mes instructions. Et tout ira bien.

La chaleur était étouffante, et nous gisions entièrement nus au milieu de la clairière, un lieu où personne ne venait jamais.

Je vis Mona farfouiller dans son sac fourre-tout et en extraire son joli godemiché à piles longue durée, qui brilla dans le soleil d'août, tel un symbole antique. Elle me remit également une pommade, avec laquelle j'enduisis sa rosette. Je constatai que toute sa chair tremblait d'excitation, et je sentis mon sexe se dresser dans l'ardente lumière solaire.

Je mis toute mon adresse à mettre l'olisbos dans la bonne position et ne l'introduisis qu'avec les plus extrêmes précautions. Au début, elle gémit et se plaignit que cette intrusion la fît souffrir, mais quand je fis mine de retirer le phallus vibrant de sa chair, Mona me lança quolibets et rebuffades. La douleur avait, semblait-il, reflué, et mon amie prenait maintenant du plaisir à ce viol au vrombissement d'insecte sous le soleil de la pleine saison estivale.

— Va jusqu'au fond ! m'ordonna-t-elle.

J'étais au bord de la crise nerveuse, tant l'étrange plaisir que je donnais à Mona me faisait bander. Le soleil me frappait durement l'occiput et le dos, si bien que je fus progressivement pris de nausée.

Quand le phallus fut entré jusqu'au bout, Mona poussa des cris perçants et arracha de pleines poignées d'herbe, s'accrochant à la terre, comme si, à l'instar d'Antée, celle-ci lui procurait un surcroît de force et d'extase. Je continuais de la travailler, la verge tendue à craquer, le cœur battant. J'étais jaloux du plaisir que je donnais à Mona. Avec un morceau de matière synthétique sorti d'un quelconque sex-shop.

Je n'y tins plus et j'éjaculai longuement sur le dos de Mona. Puis, d'un seul coup, je perdis connaissance. Ma dernière perception consciente fut le sentiment que QUELQU'UN ou QUELQUE CHOSE nous observait depuis l'orée du bois.

Hantise

Quand l'imaginaire rencontre-t-il la réalité ?

Quand le rêve commence-t-il à prendre corps ?

Quelle est, au fond, la signification du terme « création littéraire » ? Ces questions, je ne suis certes pas le premier à me les poser.

En fait, ce fut Mona qui m'interrogea sur ces problèmes, elle qui n'avait jamais montré d'imagination excessive, sauf, bien sûr, dans le domaine de la vie sexuelle et du plaisir des sens.

En tout cas, elle se mit à faire des rêves d'un réalisme qu'elle définissait par divers mots : oppressants, bestiaux, terriblement excitants, bandants, féroces... Que sais-je encore ?

Elle me sollicitait de plus en plus souvent, et cela de manière assez épuisante. Je ne suis pas un colosse du sexe ni un champion du priapisme dirigé. Je ne pourrais pas, certainement, devenir un protagoniste valable de films « hard ». Mais je me tirai d'affaire avec un zèle qui donna des ailes à l'inspiration érotique de Mona.

Puis, un jour que j'allai la voir « pour parler », manger et boire, elle me parut soucieuse, comme si elle craquait sous un grand poids, traînant des boulets aux pieds.

— Tu as encore forcé sur le vibromasseur ? demandai-je mi-amusé, mi-fâché.

— Idiot. Du tout. Je n'y ai plus touché depuis la dernière fois que nous avons fait l'amour ensemble. C'est autre chose... C'est depuis nos ébats dans la clairière, sous la canicule...

Je sursautai, me souvenant de l'impression que j'avais eue après avoir déchargé sur le dos de Mona, sans qu'elle eût même posé la main sur moi. Cette impression d'être observé par *quelqu'un* ou *quelque chose* depuis l'orée du bois.

— Oui, raconte.

Elle me dit qu'elle avait ressenti la même chose que moi : un putain de voyeur qui nous avait guettés pendant que je la satisfaisais à l'aide de Selectsex 112, le « grand consolateur ».

— Tu ne peux rien faire contre ce genre... d'accidents.

— Il y a autre chose, mon cher : depuis quelques jours, ON me suit.

— Qui cela ?

— Si je le savais. C'est une présence, mais bien réelle. Une fois, j'ai cru la repérer dans la foule. Un grand homme, vêtu d'un vaste imperméable et coiffé d'un chapeau de pluie, alors qu'il faisait 34 °C.

— Cela me rappelle les histoires de vieux messieurs dégoûtants montrant leurs attributs virils flétris à la sortie des écoles.

— Écoute-moi, je n'ai pas le cœur à la plaisanterie. Je me sens mal dans ma peau

et continuellement épiée.

— Tu n’as qu’à prendre tes cliques et tes claques et venir loger chez moi pendant quelques jours, le temps que les choses rentrent dans l’ordre et que les fantômes retournent dans les limbes ténébreux.

— Pas question. Je n’ai jamais vécu chez un homme. C’est le commencement de la fin. Je sais que ta proposition part d’un bon sentiment, mais je me méfie trop des bons sentiments, mon cher, pour me jeter dans la gueule du loup.

Je me le tins pour dit.

Elle me tira la gueule pendant une bonne heure, m’accusant de l’avoir entraîné dans une aventure écœurante. Ce qui était tout de même le comble du culot. QUI, EN EFFET, AVAIT ENTRAÎNÉ QUI ?

Mais sans doute n’avait-elle pas tort : elle n’était pas faite pour partager l’appartement d’un homme, ses petits déjeuners, ses repas, ses soucis, son linge sale et ses morigénations. Je dis :

— O.K. C’est comme tu voudras. Mais fais bien attention à toi. Les psychopathes, ça existe aussi chez nous.

— Je ne pense pas que, dans MON cas, il puisse être question de psychopathes violeurs et assassins, mais d’autre chose : une chose que mon subconscient a fait venir du plus profond de la mémoire et du rêve.

— C’est impossible. Il est vrai que j’écris des récits fantastiques, mais je sais où commence le territoire du possible et où apparaît le domaine de l’inconcevable. C’est un jeu...

— Tu as toujours prétendu le contraire.

— C’est vrai, mais aujourd’hui dans NOTRE situation, je préfère revoir ma copie de A à Z.

— Tu connais la citation allemande : « Les esprits que nous suscitons ne nous lâchent plus » ?

— Le fait de se faire sodomiser avec un appareil poétiquement nommé Selectsex 112 n’est pas une façon de susciter des esprits.

— Qu’en sais-tu ? Je n’ai jamais ressenti ce que j’ai ressenti dans cette clairière : c’était comme si un autre monde s’ouvrait devant moi. C’était plus que de la douleur, c’était davantage que de la jouissance. C’était un... voyage. Comme si une puissance invisible m’enlevait à mon propre corps et transportait mon esprit chaviré dans un autre univers, un autre temps, une réalité différente.

Je me souvins d’avoir perdu connaissance, répandant ma semence, comme si je recrachais mon âme. Et, en moi, il y avait effectivement un grand vide, une sorte de zone de neutralité, un *no man’s land* de la pensée. Je dérivais dans les eaux tièdes d’un fleuve aux méandres complexes, aux rives noyées de brume.

Puis je sentis à nouveau l’excitation me gagner en me souvenant des râles et des gémissements de Mona. Mon cœur battait avec violence, tout comme le sang battait dans mon sexe.

Mona s’aperçut immédiatement de mon « émotion » et se pencha au-dessus de moi, les seins ballant avec grâce, et me prit entre ses lèvres. Je soupirai d’aise, me laissant gagner par une jouissance paresseuse. Tantôt elle me grignotait d’une façon

délicieusement énervante, tantôt elle me suçait avec force. Je fus bientôt dans un tel état d'excitation que je poussai des cris aigus, presque animaux. Je luttai pour me retenir aussi longtemps que possible et, comme elle était couchée sur le côté, je tendis la main pour caresser sa vulve détrempée. Je me mis à la masturber avec autant de douceur que d'énergie. Puis, n'y tenant plus, je déchargeai abondamment dans la bouche de Mona.

— N'arrête pas, dit-elle, j'y suis presque.

— Oui, oui, dis-je, tout ce que tu voudras... Et sa chaude liqueur me coulant entre les doigts, je l'amenai à l'orgasme.

Dehors, il y eut un coup de tonnerre. Et la pluie se mit soudain à tomber avec force.

Dans une ruelle sale et malodorante, une ombre évoluait avec lenteur et souplesse entre les déchets d'humanité qui hantaient ce quartier si misérable et mal famé qu'il semblait une banlieue de l'Enfer.

L'ombre avançait d'une démarche légèrement sautillante, et quelqu'un parmi les ivrognes et les drogués qui gisaient sur le trottoir l'interpella en termes injurieux, lui ordonnant de dégager fissa et d'aller se faire voir ailleurs, car il n'avait rien à foutre dans le coin. L'ombre s'arrêta net et se pencha au-dessus du clochard qui l'avait prise à partie. Une large main se tendit vers le visage sale et scrofuleux, et des griffes acérées comme des poignards vinrent déchirer les joues mangées de barbe. L'ivrogne poussa un hurlement et commença de s'agiter comme un supplicié étendu sur l'estrapade. « Putain de salaud, s'pèce d'enculé ! » Mais les mots vinrent bientôt se noyer dans un gargouillis écœurant. La main griffue s'agita encore quelque peu, suscitant des cris et des plaintes, puis le silence retomba. Personne parmi les loques humaines qui gisaient dans la venelle malodorante n'avait fait un geste pour intervenir. La mort et la souffrance faisaient ici partie du quotidien. L'ombre disparut dans une ruelle adjacente. Toute la scène n'avait pas duré deux minutes. Sur le trottoir crasseux de la ruelle / mouvoir, l'alcool d'une bouteille brisée et le sang d'une gorge déchiquetée se mêlaient dans l'indifférence générale.

Ces barbares ne méritaient que le mépris, voire l'effacement...

La fenêtre ouverte

Les journées qui suivirent furent mornes et sans désir. Toute mon énergie sexuelle s'était enfuie, me laissant aboulique et somnolent. Je vieillissais, et les séances avec Mona m'avaient ôté mes dernières ressources. Je notai cependant ce qui nous était arrivés, mêlant la réalité et les pans de rêves qui avaient pénétré dans celle-ci comme autant de lames de verre. Je me sentais gagné par une confondante morosité, qui n'allait pas tarder à déboucher dans le cloaque de la dépression. Après le coït, tous les animaux sont tristes, c'est bien connu. Et moi, après cette débauche avec Mona, je me sentais le plus abattu des animaux.

J'avais des réveils peu glorieux, après des rêves pénibles, et mes érections matinales étaient des plus décevantes. Je me sentais hanté par une présence angoissante, qui ne m'apportait que frustration et colère.

Je m'imaginai parfois Mona avec son godemiché en train de se faire jouir jusqu'à l'épuisement, mais ces images restaient floues dans mon esprit, et elles ne m'apportaient aucun réconfort.

Je n'avais pas le courage d'appeler Mona.

Je craignais l'échec.

Et je redoutais les conséquences catastrophiques de cet échec éventuel.

Puis, un soir, le téléphone me tira d'une somnolence douloureuse :

— C'est moi, dit Mona d'une voix altérée par l'angoisse, j'ai peur. J'ai revu la... Chose. Il faut que tu viennes... Tout de suite.

— Tout... tout de suite ? Bien, bien.

— Ne me laisse pas tomber. Pas main-te-nant !

— Non, non, je te l'ai dit : j'arrive.

Heureusement, j'avais résisté à la tentation de m'enivrer et je me sentais tout à fait en mesure de conduire.

Je rectifiai le désordre de mes vêtements et, cinq minutes plus tard, j'étais en route vers l'appartement de Mona. Plus je me rapprochais de l'immeuble où elle logeait, plus j'étais en proie à la peur. Une peur irraisonnée, abstraite, d'une cruauté morbide.

Devant le domicile de Mona, il y avait un attroupement, et je sus immédiatement que j'étais arrivé trop tard. J'écartai la foule des badauds et vis une forme sous une couverture. Du sang avait coulé sur le trottoir.

Je devinais ce qu'on allait me dire.

C'était Mona. Elle s'était défenestrée. Elle ne portait que ses sous-vêtements, sous une légère robe de chambre.

— Un suicide, dit quelqu'un.

— Une junkie, affirma une voix aigre.

Mais moi, je me souvenais de ses paroles : « La virginité est décidément une maladie mortelle... »

Mona n'était pas vierge, mais elle avait eu le même réflexe que la bergère de l'histoire un peu mièvre que je lui avais lue.

Je m'enfuis. Je n'avais pas envie d'apporter mon témoignage dans cette affaire.

Comme il fallait s'y attendre, Akirov goûta fort peu cette histoire. Il détestait les faits-divers.

— Va te faire foutre, dis-je. Ce n'est pas une histoire, c'est la vérité pure et simple.

— Ce que tu peux être con, mon pauvre, soupira Akirov. Tu as perdu ton pari...

Je ne cherchai plus à discuter. Je m'acquittai de mon gage. Conscient d'être ridicule.

— Il t'arrive de lire les journaux, Fédor ?

— Jamais. Je connais trop de journalistes.

Je n'ai jamais revu Akirov. Je ne tiens pas à le revoir dorénavant.

Et je continue de faire de mauvais rêves. De très mauvais rêves.

Ichor, le sang des dieux

1. Zétha

Lorsque Persée, fils de Zeus et de Danaé, tua Méduse, la plus dangereuse des trois Gorgones, le sang de la Redoutable donna naissance à Pégase, le cheval ailé, et au géant Chrysaor. Il ne prit pas seulement la tête de la femme aux cheveux vipérins mais aussi une gourde pleine de sang, maudit. C'était un liquide gras et poisseux, qui brûlait comme du feu et dissolvait la chair comme de l'acide. Il chevaucha Pégase et ignora le géant Chrysaor, qui pourtant brandissait une épée légendaire. Il était lui-même un demi-dieu, mais il fut assez naïf pour croire que le sang de Méduse était semblable à l'Ichor, le sang des dieux, celui qui coule dans les veines des Immortels nourris de nectar et d'ambrosie. Or, des trois sœurs fatales (Euryale, Sthéno, Méduse), la dernière nommée était la seule mortelle.

« Ichor » est un mot qui a beaucoup évolué : aujourd'hui — en fait depuis Hippocrate ! —, il n'équivaut plus à sa première définition, ni à celle de Platon (humeur aqueuse du sang), mais renvoie à la sanie, aux écoulements de pus qui infectent les blessures du corps humain. Les dieux antiques sont lointains et oubliés, mais parfois ils se manifestent à nous, de façon incongrue : Pan, Dionysos, Priape.

Il sortit dans la rue noyée de soleil ; l'île tout entière était un brasier. Mais il aimait cette île dans tous ses états, comme il aimait cette mer fantastique et cette petite ville semblable au drapeau hellène : d'un bleu lumineux et d'une blancheur étincelante.

Il passait tous ses printemps dans l'archipel : Ios, Paros, Naxos, Mykonos, etc. Cette fois, il se trouvait sur une île moins connue, plus petite mais également surmontée de roches et de maisons blanches aux volets et aux portes peintes en bleu. Il venait de déjeuner dans une des trois tavernes de la minuscule bourgade et se sentait un peu grisé par le vin local, épais comme du sang. Cependant, son esprit demeurait ouvert, éveillé, même si ses jambes eurent tendance à lui fausser compagnie quand il grimpa les escaliers de la Ville Haute. Tout au sommet de la colline rocheuse, il y avait une chapelle dédiée à saint Siméon. Un pope crasseux (et certainement très saint) était assis sur un banc de pierre et lisait un ouvrage pieux. Ils se saluèrent, mais son grec était trop laborieux pour qu'il pût soutenir une conversation avec le vieux prêtre.

Il regrettait son manque de pratique de la langue hellène, car le pope était sûrement très érudit, aussi il se résigna à passer son chemin et à pénétrer dans le sanctuaire. C'était la première fois — depuis qu'il était à Zétha — qu'il grimpait jusqu'au sommet de l'île.

La chapelle était d'une simplicité toute monacale : des murs blancs, une grande croix orthodoxe en or et quelques icônes surchargées de métal blanc et de dorures. Il

les jugea fort belles et se demanda si le prêtre était là pour s'assurer qu'on ne les dérobat point. Car aucun objet de valeur n'était plus à l'abri des pirates de l'art, même dans ce coin reculé des Cyclades.

Il découvrit également un grand calice doré autour duquel tourbillonnaient de grosses mouches jaunes ou bleues, métalliques comme des larmes en fusion.

Achim se dit que le récipient devait contenir du vin doux et il s'approcha, intrigué par le spectacle de ces insectes enfiévrés.

Il fut tenté de soulever le couvercle du calice, mais la toux discrète du pope lui évita cette forme innocente (?) de sacrilège.

Le prêtre lui adressa la parole dans un anglais approximatif :

— Mon fils, dit-il, puis-je vous renseigner ?

— Je vous remercie... Je suis simplement curieux. Je suis un touriste, certes, mais également un amateur d'art religieux chrétien.

— Voilà qui est tout à votre honneur, mon fils. Cette chapelle est construite sur l'emplacement d'un petit temple très ancien, consacré à Zeus. Aujourd'hui, comme vous le savez certainement, il est placé sous l'invocation de saint Siméon et de la Résurrection de Notre Seigneur.

Achim n'osa pas demander ce que contenait le calice.

— Je m'appelle Achim Kolinsky. Je viens de Dresde... Je fais des recherches... Je suis un homme de science, pas un voleur d'icônes...

— Je suis le père Vassilis, mon garçon. Je suis né dans l'île de Mykonos, il y a de cela bien des décennies. Je mourrai bientôt. C'est inscrit dans les astres... et dans les visées de Dieu.

Dans d'autres circonstances, Achim n'aurait pas tellement apprécié d'être nommé mon garçon, mais ce vieux pope, saintement crasseux, dont les yeux étincelaient d'un enthousiasme indestructible, lui en imposait et il se sentait effectivement comme un jeune garçon à côté de lui.

— Pourquoi parler de mourir, vous me paraissez plein de vie...

— Je n'ai pas peur de mourir. Je suis vieux, et j'ai vécu tout mon temps...

Il détestait que l'on parlât de la mort avec indifférence, car il La craignait, ayant vu mourir sa jeune femme d'un affreux cancer du sein, alors qu'elle était encore pleine de vie et de passion quelques mois plus tôt. Dépistage, ablation du sein droit, rémission, rechute et mort. A beau mourir qui a vécu longtemps... Mais Caro était morte à 32 ans, dévorée par le Crabe, comme tant d'autres.

Il décida de mettre les pieds dans le plat :

— J'ai été attiré par cet objet cultuel, dit-il en désignant le calice surmonté de son couvercle orné de la croix orthodoxe.

Il sembla à Achim que le pope avait eu un haut-le-corps, comme s'il avait été agressé dans sa foi par un zéléteur du Démon. Ici, dans cet archipel, la superstition jouxtait la religiosité, comme deux pièces d'une même maison blanche et bleue.

Le prêtre grec marmonna quelque chose d'inintelligible, et Achim lui demanda :

— Ce calice contient-il du vin consacré ?

— Il contient autre chose, qui n'est pas forcément une chose sacrée...

Achim n'aimait pas davantage qu'on lui parlât par énigme. Il vit les yeux du vieil homme rivés sur les siens, dans une joute muette.

« *Je n'aime pas cette chapelle et je n'aime pas ton regard, Père Vassilis. Dis-moi ce que tu sais et ne me fais pas tourner en bourrique...* »

— Je vais m'en aller, dit-il.

— Au revoir, dit le pape.

Avec une grande lenteur et un peu d'ostentation, Achim déposa deux billets de 5 euros sur l'autel.

— Dieu vous bénisse, mon fils, dit le vieux prêtre.

Il sourit, mais ses yeux restèrent sombres, un peu hostiles.

En redescendant vers le port, Achim se promit d'éclaircir le mystère de la chapelle. Avec un peu d'argent, on pourrait certainement acquérir la confiance d'un pape de cet âge, et, profitant d'un moment d'inattention, percer le mystère du Graal de Siméon.

Il rentra à l'hôtel, le seul de l'île, blanc et bleu, tout comme les autres maisons, mais à deux étages. Dans sa chambre, il prit une feuille de papier à dessin et un crayon *ad hoc*. Il fit un croquis de mémoire du calice doré. Vierge de toute décoration, sinon un aspic stylisé au-dessus d'une brève inscription qu'il n'avait pas eu le temps de déchiffrer.

Achim fit une sieste lente et chavirée de rêves incongrus : il était sur une autre île, un simple bloc volcanique sous le soleil d'étain. Il marchait le long de la plage, dans un sable gris, où ses pieds s'enfonçaient profondément, comme s'il avait pesé le double de son poids. Le ciel se mettait à tonner, et Achim apercevait, dans la grisaille orageuse, la silhouette d'une femme engoncée dans une tunique pourpre. Le vent l'entraînait vers elle et il tentait de résister à ce souffle puissant. Peine perdue, il cinglait vers la forme pourpre, telle une voile sur la mer. Puis la femme tournait son visage vers lui. Une chevelure vipérine, des yeux d'opale incendiée. Leurs regards se rencontrèrent, et il sut que c'en était fait de lui.

Il se réveilla lentement, les membres lourds, pétrifiés.

Dix minutes plus tard, il avait gagné le petit port de X****, contemplant un caïque qui longeait le môle en direction du large. Quelques touristes s'appuyaient contre le bastingage, les yeux perdus dans les vagues. Achim eut envie de monter lui aussi à bord d'un bateau et de gagner le Pirée, de se perdre dans la foule d'Athènes.

Trop de passé somnolait dans cette île, pesant sur les maisons peintes en blanc et bleu, écrasant la chapelle de saint Siméon sous son manteau de plomb.

Achim se souvint de son rêve. Un rêve fou et réaliste : un de ces cauchemars dans lesquels vous continuez de tremper comme dans une lessive malodorante.

Il vit le caïque au large et regretta de ne pas avoir profité de l'occasion pour quitter l'île. Il se sentait lourd et las, nauséux.

Une main le toucha à l'épaule et, se retournant vivement, il se retrouva nez à nez avec le pape.

— La mer... la mer... la mer..., balbutiait le vieux prêtre.

— Oui, dit Achim, peu soucieux de relancer la conversation.

— Tout le mal est venu de là, dit le père Vassilis.

Achim se dit que le vieux radotait, comme tous les vieux, une trop longue solitude lui avait rongé l'esprit.

— Vous avez sans doute raison, mais soyez plus explicite...

— Les anciens dieux ne sont pas tous morts. Quelques-uns continuent de vivre dans des lieux secrets, parmi les îles. Les meilleurs sont partis, comme est parti Zeus, le maître de l'Olympe, et l'Olympe est une montagne désertée. Mais les « mauvais dieux », Pan, Priape, Dionysos, les sœurs de Méduse, sont encore là. Pan, le dieu de la fertilité et du viol, Priape le dieu du sexe, Dionysos, le dieu de la vigne et des mystères de la chorée, et les deux femelles, Sthéno et Euryale, qui sont peut-être les pires... L'une symbolisant le désordre social, l'autre l'aberration sexuelle... Dangereuses au-delà des siècles, haineuses comme toutes les femelles quand elles n'enfantent pas. Et ces femelles-là n'enfantent jamais. Peut-être convient-il d'en remercier le Ciel...

Achim reconnaissait le discours de la religion, la sanctification de la maternité, bien que cette dernière, dans la religion orthodoxe grecque, fût moins prégnante que dans la confession catholique. N'empêche. La religion catholique, tout en maudissant les païens, en avait subtilisé toutes les fêtes et les célébrations, les transformant à son usage, usage que les Païens lui avaient rendu en intégrant la Vierge et les saints à leur panthéon vaudou ou macumba. Mais les terres du Vaudou et de la Macumba se trouvaient loin, très loin derrière l'horizon... Ici, c'était encore la terre des anciens dieux, et certaines îles trempaient toujours dans une atmosphère indescriptible de superstition, de religiosité, de folie douce. Le religieux qui lui tenait d'étranges discours devait faire partie de ces fanatiques à la petite semaine, plus soucieux d'assurer leur portion de pouvoir que de faire passer le message divin. Il regarda d'un autre œil le père Vassilis.

Maintenant, il aurait tout donné pour se trouver à bord du caïque qui s'éloignait rapidement vers la ligne d'horizon. Ici, il n'y avait plus rien à faire, et il allait perdre son temps à remuer les ombres de la petite ville.

Quand il reprit le chemin de son hôtel, le pope lui emboîta le pas, tout naturellement. Et ils se retrouvèrent assis, l'un en face de l'autre, sur la terrasse. Achim commanda du vin, des olives, des tomates, du fromage de brebis et du pain. Le père Vassilis mangea gloutonnement, mettant les deux mains dans le plat et bavant un peu d'huile, telle une machine qui aurait eu des fuites. Il but plusieurs verres de vin, et ses prunelles s'allumèrent : il se relança dans un récit plein de péripéties, coupant le souffle à Achim et obligeant ce dernier à ravalier sa salive. Pas moyen de placer un mot !

— Revenez ce soir à la chapelle, je vous montrerai quelque chose qui vous surprendra. Mais il faudra garder ça pour vous, n'est-ce pas ?

— Évidemment, dit Achim, qui n'avait aucune idée des intentions du vieil homme. D'ailleurs, il s'en moquait : il savait déjà qu'il n'irait pas là-haut dans la chapelle Saint-Siméon, même s'il se souvenait avec curiosité du calice autour duquel tournaient les mouches.

2. Euryale

Mais, le soir tombé, il se rendit au sommet de la colline entre les maisons blanches aux portes et aux volets bleus. Le pope l'attendait, assis sur le banc de pierre qui se trouvait à gauche de l'entrée de la chapelle.

— J'ai bien cru que vous ne viendriez plus, cria-t-il à l'adresse d'Achim.

Ils entrèrent dans la chapelle éclairée par des dizaines de petites lumières, flaques orangées dans la pénombre du lieu saint, qui faisaient danser les visages inexpressifs des icônes.

Le calice était toujours à sa place, mais aucune mouche au corselet de métal ne tournait plus autour.

Le père Vassilis tendit la main vers le calice, ses doigts tremblants pareils à des morceaux de verre.

— Il y a là-dedans une liqueur magique... venue du fond des temps. Elle est ici, dans cette chapelle, depuis des lustres. Elle était déjà là quand j'ai pris en charge cette communauté.

Achim sentit une boule d'angoisse gonfler dans sa gorge et commença de tousser furieusement, les yeux larmoyant dans le flot de lumière orange.

Le père Vassilis souleva la coupe, comme pour la communion, avant de la lui tendre. Il en avait soulevé le couvercle, et Achim vit de légères fumerolles s'élever dans l'ombre orangée de la chapelle. Instinctivement, il eut un mouvement de recul, mais la coupe était toujours tendue vers lui. Il la prit entre ses deux mains fébriles. Elle contenait un liquide rouge comme du sang, avec des reflets moirés, étrangement hypnotiques. Ces reflets dansaient, formaient des chiffres et des lignes, comme lorsque la lune se réverbère dans l'onde marine.

Il sentit sa tête tourner et demanda :

— Qu'est-ce que cela ?

— C'est le sang tombé de la gorge ouverte de Méduse... Lorsque Persée eut tranché la tête de la Gorgone mortelle. Mais ses deux sœurs sont toujours là, dans l'ombre : Sthéno la folle et Euryale la folle de son corps... Malheur à toi, mon garçon, car tu as tenu entre tes mains le sang du Calice maudit !

« Mais c'est toi qui me l'as mis dans les mains, Pope ! »

Euryale ?

Son rêve lui revint. C'était certainement elle qu'il avait aperçue dans les chaussetrapes de son rêve : Euryale la nymphomane, celle qui figeait les hommes dans leur désir de sexe et d'immortalité... EURYALE...

Il tomba à genoux, et le père Vassilis se mit à marmonner en grec.
Achim reposa le calice sur l'autel et s'enfuit.

3. Traversée

Il dormit profondément, ayant bu un litre d'un vin plus épais que le sang. Il rêva de la femme entrevue dans le rêve précédent : elle se tenait auprès de son lit, la tunique ouverte sur sa chair délicieuse. Elle resplendissait. Ses yeux, sous ses pesantes paupières aux cils démesurés, étaient pareils à de l'émail ; dénués de pupille, leur éclat n'en était que plus insoutenable. Avec une sorte de désespoir excédé, Achim plongea son regard dans ces yeux de métal émaillé. Immédiatement, ses membres s'engourdirent, et il sentit que son esprit quittait son corps pour aller se coller au plafond, tel un scarabée tombé sur le dos. Il demeura là, les yeux fixés sur l'apparition qu'il savait être Euryale, la plus belle des trois sœurs maudites. Elle se penchait sur son corps pétrifié et s'embrochait sur le sexe dressé : un menhir miniature, rouge comme de l'hématite. Furieusement, en rejetant sa chevelure noire en arrière, elle chevaucha ce double inanimé en poussant de hauts cris et en proférant des obscénités.

Puis elle leva les yeux vers l'esprit d'Achim, toujours collé au plafond de la chambre, et s'écria :

— Qu'ai-je fait pour ne pouvoir posséder que des amants morts ? Dites-le moi, ô dieux immortels, quel manquement a été le mien ?

Puis elle arracha son sexe rasé au mandrin de pierre et disparut comme un nuage dans la mer.

Il se réveilla, baignant dans sa semence.

Plein de colère et de ressentiment...

Il entendit le tonnerre et entrevit les éclairs. La tempête entourait Zétha, la tenant serrée entre ses bras de poulpe glacé, surgi des profondeurs océanes.

Le reste de la nuit fut un supplice. Chaque fois qu'il s'assoupissait, il volait au-dessus de la mer démontée, planant près des récifs qui défendaient l'accès de l'île. Il tombait dans les flots et avalait de l'eau amère.

Il s'éveilla, définitivement, rompu par une nuit pâle et grise, et vit que la lumière au-dessus de Zétha était pâle et grise, tout comme la nuit qu'il venait de passer entre des draps trempés de sueur. Il se leva et se rendit sur le port, sans même avoir pris de petit déjeuner (il se sentait trop mal pour cela). Un caïque attendait une improbable clientèle, et il monta à bord, sans trop savoir ce qu'il faisait. Il voulait qu'on le promenât entre les îles pour lui faire oublier les événements étranges de ces dernières heures. Le « capitaine » Aristides lui demanda une poignée d'euros, et Achim le paya au-delà de ses prétentions. Au moment où le bateau allait larguer ses amarres, une jeune femme se présenta, qui demanda si elle pouvait se joindre à eux.

— Sans aucun problème, dit Achim, subjugué par le charme de la nouvelle venue.

Le « capitaine » du caïque se moquait de tout : il avait été bien payé et il caboterait tranquillement, à la demande. Il extorqua encore un peu d'argent à la passagère,

histoire de ne pas perdre la main, et se retira dans son habitacle, le sourire aux lèvres.

Une heure et demie plus tard, ils mouillèrent dans une toute petite île, garnie seulement d'une poignée de maisons.

— J'ai deux ou trois courses à faire, dit le « capitaine ». Nous repartons dans une heure. Ne vous éloignez pas trop, madame, monsieur...

Achim sentit naître, entre elle et lui, quelque chose qui ressemblait à de la complicité. Elle se prénomma Thalia, et il se dit qu'elle portait le nom d'une des neuf filles du Parnasse, ce qui lui seyait fort bien.

— Je vais piquer une tête dans l'eau, dit-elle, sans regarder Achim. Il fait trop chaud pour griller sur le pont.

En un tournemain, elle se débarrassa de sa robe légère et de ses sandales : elle ne portait plus qu'un maillot de bain minuscule, qui ne cachait presque rien de sa poitrine et moulait complaisamment son mont de Vénus. Il en resta bouche bée, comme un adolescent. Il se demanda s'il y avait de la provocation dans cette attitude ou si Thalia avait tout simplement envie, comme elle venait de le proclamer, de « piquer une tête dans l'eau ».

Maintenant, elle nageait sur le dos, faisant rejaillir une eau écumeuse autour d'elle :

— Venez me rejoindre, s'écria-t-elle.

Il n'avait pas de maillot, mais il ne pouvait passer pour un pleutre (ou un imbécile...). Il se dévêtit entièrement et plongea dans la mer Égée. L'eau se referma sur lui, caressante, et il se laissa porter doucement vers Thalia. C'était exactement ce qu'il lui fallait : une aventure sans lendemain, avec une belle passante, entre Zétha et Mykonos. Pourvu que le « capitaine » Aristides ne se pressât pas trop pour faire ses « quelques courses ».

Il sentit le corps de la jeune femme le heurter avec douceur et se retourna, refermant ses bras autour d'elle. Ce fut un moment intense, sous l'implacable soleil grec, et Achim sentit la main de Thalia se saisir de son pénis érigé, tandis qu'il caressait ses seins et son sexe avec des doigts impatients.

« Une aventure rapide, uniquement sexuelle, c'est exactement ce qu'il me fallait... »

Il voulut l'embrasser, mais elle détourna la tête, comme si ce mouvement avait contenu trop d'intimité. Il n'insista pas, laissant la jeune femme le caresser, se cambrant et battant l'eau à deux mains pour ne pas s'enfoncer dans la mer d'azur. Thalia se maintenait d'une main à sa nuque, l'autre continuant d'aller et de venir entre les cuisses d'Achim. Bientôt, il n'y tint plus et partit sous les doigts de la jeune femme.

« Une simple aventure rapide et purement sexuelle... »

Ils remontèrent à bord du caïque, et elle le contempla sans la moindre retenue. Comme le « capitaine » ne faisait pas mine de rentrer et que personne ne se montrait entre les maisons de l'île, elle ôta son slip et dit à Achim, ses lèvres arrondies en une sorte de baiser lointain :

— Lèche-moi !

Il s'approcha, la verge ballante, et s'agenouilla entre les jambes de Thalia. Sa

bouche épousa le contour des lèvres, et sa langue pénétra aussi loin que possible dans la douce odeur de varech et de sel. Il ferma les yeux, tandis que les cuisses de Thalia se fermaient sur ses oreilles, produisant un bruissement puis un grondement terrible sous l'effet du sang qui se ruait de plus en plus fort dans sa tête.

Il sentait son cœur battre la chamade, alors que la pression des jambes de la jeune femme était de plus en plus vigoureuse. Il se demanda, soudain complètement affolé, si les muscles de ces cuisses vibrantes étaient assez solides pour lui faire exploser le crâne, mais ces pensées redoutables furent jetées au vent de la mer quand Thalia se mit à gémir et à haleter, exprimant bruyamment son plaisir. Il était de nouveau dur, et son sexe tendu, douloureux. Une liqueur au goût surprenant, un peu acide, vaguement ardente, coula dans la bouche d'Achim. Il eut envie de cracher, mais il se domina.

« Rien qu'une aventure... et purement sexuelle... » se répétait-il, tandis que la liqueur de Thalia se répandait dans sa gorge.

Puis il entendit du bruit et reprit une attitude plus digne : le « capitaine » Aristides était de retour, avec deux sachets en plastique épais comme des bedaines. Il avait fait ses emplettes, Dieu sait où, dans cette île minuscule... Peut-être s'agissait-il de drogue. Quelques-uns de ces îlots servaient d'escale aux trafiquants de Thessalonique ou d'Athènes. Il le savait, mais préférait l'ignorer.

Thalia avait remis sa robe courte, sans enfiler de culotte, et il pensa à son sexe rasé — comme celui des prêtresses antiques. Mais Thalia était davantage une putain qu'une prêtresse. Elle devait se raser le mont de Vénus pour ne pas « ramasser de petites bêtes ».

Aristides remit le moteur en marche, et ils reprirent la mer, qui semblait encore plus bleue que tout à l'heure. Le caïque devait filer ses douze nœuds sans problème, mais cela leur faisait encore quelques heures avant de débarquer à Mykonos (Mykonos où était né le pope Vassilis...).

Et après ?

Iraient-ils dans un hôtel pour terminer ce qu'ils avaient commencé ou bien l'enverrait-elle promener, purement et simplement (« Va te faire foutre ! »). Il ne se faisait aucune illusion : il était simplement étonné qu'elle ne lui ait pas demandé d'argent. Cette fille avait tout de la prostituée occasionnelle. Sauf sa beauté, qui était celle d'une plante sauvage poussant dans une jungle semée d'hibiscus et d'orchidées, au-delà des océans et des sept mers.

En un mot comme en cent, Achim n'y comprenait rien...

Ils firent la conversation comme si de rien n'était, mais il n'apprit pas grand-chose sur elle. D'ailleurs, ce qu'elle lui avait révélé avait toutes les chances d'être inventé, de A à Z.

À l'escale suivante, plusieurs voyageurs montèrent à bord du *Dauphin bleu* et prirent leurs aises sur le pont, les gros ventres des hommes débordant de leurs shorts hideux.

Le capitaine Aristides, trouvant que son public était maintenant suffisant, fit un petit discours géographico-mythologique et conseilla une taverne particulièrement accueillante sur l'île de Naxos, une île par ailleurs pleine de charme. Il alla même jusqu'à chantonner, et en allemand s'il vous plaît, un air de Bacchus extrait de l'opéra de Richard Strauss, *Ariane à Naxos*.

Achim couvait Thalia du regard, pensant à son pubis rasé, aux lèvres froncées sur

lesquelles il avait posé sa bouche. À sa main caressant sa verge, à...

Le restant de la traversée fut un supplice pour Achim : la jeune femme ne lui accordait plus aucun intérêt, et trois jeunes enfants poussaient des cris d'orfraie en se poursuivant sur le pont et en bousculant les autres voyageurs. Leurs parents, stupides, les laissaient faire, les contemplant d'un œil attendri...

4. Thalia à Naxos

Thalia descendit du bateau à Naxos, et il décida de faire de même, bien décidé à coucher avec cette insolite naïade. Il était prêt à la payer, si elle était, comme il le pensait, une putain de luxe. Il la voulait de toutes ses forces, comme s'il était drogué par ses cheveux noirs, ses yeux d'étain luisants, sa bouche ouverte comme une blessure, sa poitrine gonflée, son sexe glabre.

Thalia à Naxos.

Il se souvint de la représentation de l'exquis opéra de Richard Strauss, tout d'esprit, d'humour, de légèreté...

Mais à présent sa chair était triste et rompue, sa tête remplie de brume, et il pensa au pope Vassilis, à la liqueur qu'il gardait telle une relique dans sa foutue chapelle d'enfer.

Il suivit la jeune femme à travers les ruelles du port.

Elle marchait vite, comme si elle avait envie de le semer. Il faillit la perdre par deux fois dans la foule des touristes (« connards de touristes ! »), mais la rattrapa les deux fois.

Thalia entra dans une petite maison blanche avec l'inévitable façade de volets bleus. Il entra derrière elle et grimpa les marches branlantes d'un vieil escalier aux puissants remugles de viande pourrie et d'urine.

Il se sentait mal à l'aise, craignant de voir surgir quelqu'un qui lui demanderait ce qu'il cherchait. Et il ne savait que répondre... Il cherchait l'aventure, lui qui ne s'était jamais tenu pour un aventurier, une simple aventure sexuelle, histoire de dégorger ses circuits intimes, de purger son esprit, rien de plus.

Il entendit des pas, au-dessus de lui, et alla dans cette direction. Thalia devait loger ici, ou bien y rencontrer des gens de sa connaissance, bien qu'il l'imaginât mal dans cet environnement sordide.

Une trappe se présenta. Il entreprit de la soulever, se couvrant de poussière et de quelques toiles d'araignée. Il ahana, poussa de toutes ses forces, la trappe se rabattit pesamment, à grand bruit, dans les ténèbres d'une sorte de grenier (ou de mansarde ?) où il avança sur les genoux, avant de se redresser à grand-peine. Il ne voyait rien, car les ténèbres étaient épaisses, aucune lucarne ne donnait sur l'extérieur.

Puis il y eut une lueur, comme si on avait fait craquer une allumette dans le noir, et Achim vit, contre un mur, un grand canapé où s'étaient installées deux silhouettes inconnues. Une bougie fut allumée, et il distingua mieux ce qui se terrait dans l'obscurité : deux femmes, dont l'une était Thalia.

Thalia ! Dans cette turne ?

Puis une autre bougie éclaira la nuit du grenier, et il constata que la seconde femme ressemblait fort à celle qu'il avait gamahuchée à bord du caique d'Aristides. On aurait dit deux sœurs jumelles. Dans la lumière des bougies, les yeux des deux femmes luisaient comme des parcelles de métal blanc, avec des pupilles à peine esquissées. Il sentit son cœur battre la chamade et, instinctivement, détourna les yeux. Il savait qu'il devait fuir. Mais la fascination était trop grande, et il pensa d'erechef au pope, à son calice de sang de dragon et à ses parloles oiseuses.

Il vit Thalia écarter les cuisses, et quelque chose s'écoula de son sexe dans une large coupe opalescente, la remplissant d'un liquide sombre. Sa sœur ricanait et se tâtait les seins comme si elle avait voulu se dégrafer devant le nouveau venu.

Achim — au lieu de tourner casaque — continua d'avancer vers le canapé des sœurs jumelles. Il savait à présent QUI elles étaient et POURQUOI elles se cachaient dans les ténèbres de cette demeure...

Il sentait les larmes couler le long de ses joues.

Des larmes lourdes et lentes. Teintées de sang. Salées.

— Viens plus près, dit Thalia, et terminons ce que nous avons commencé sur le bateau. Ma sœur nous assistera. Elle est docte et experte. Viens, mon chéri...

Elle le draguait à la façon des professionnelles du port. Une prostituée aux gestes et au comportement obscènes, avilissants. Il se retourna pour échapper à ce double regard blanc. Mais il découvrit, en face de lui, un grand miroir, un peu terni, qui lui renvoyait le message d'étain de ce double regard. Il tomba de nouveau sur les genoux, pleurant tel un enfant perdu dans une vaste demeure obscure, puis, lentement, il se releva, fit face aux deux sœurs et s'avança vers elles, d'une démarche hésitante.

Thalia était couchée sur le large divan, les jambes ouvertes, la coupe d'opale à portée de main. Sa sœur était à genoux, près d'elle, toute dépoitraillée, dans l'attente de ce qui allait se passer. Il ôta rapidement ses vêtements et se mit en position, dardant sa verge sur la vulve écarquillée. Il transpirait d'abondance.

— Viens, dit-elle, viens...

Il sentit la main de l'autre femme sur son scrotum et s'enfonça dans la chaleur vivante, pulsatile, de Thalia. La chair de la jeune femme se referma sur lui, tandis que les mains de sa sœur le pétrissaient avec force.

Obscurément, il sait qu'il a eu tort, qu'il fait fausse route.

Qu'il aurait dû en rester là, ne pas suivre Thalia dans le labyrinthe des ruelles...

Mais, maintenant, sa chair brûle dans celle de la jeune femme, les yeux d'étain sont de nouveau fixés sur lui, dévorants, et les doigts de la sœur dépoitraillée, dont les seins se pressent contre son dos, ses reins, sont partout. Du coin de l'œil, il voit une main se saisir de la coupe translucide où le liquide insolite a l'air de bouillonner. Son sexe le déchire, ardent. La main de la sœur verse le contenu de la coupe sur son dos arqué : il hurle, mais il sait que son destin est scellé.

Sur Zétha, le soir est tombé.

Le pope est dans sa chapelle, et des cierges scintillent, pareils à des étoiles minuscules.

Le père Vassilis sait que le jeune fou allemand n'a pas échappé à son destin. Il

prend la coupe entre ses doigts hésitants et la bénit une nouvelle fois. Des mouches aux corselets de métal s'endorment dans les recoins de la chapelle.

En bas, la mer frappe les rochers, le môle...

Parmi les ombres

« Je porte mon verre à mes lèvres,
Je te regarde, et je soupire. »
William Butler YEATS, *Drinking Song*.

*(Début du carnet de L***, sans dates)*

Je suis cet homme assis parmi les ombres, tentant de ravauder les images de la nuit, de donner quelque substance au rêve. Je ne sors presque plus de ma maison, me laissant à la fois vivre et mourir. J'ai encore quelques réserves d'argent, mais, dans quelques mois, je serai pareil à un chômeur en fin de droits, une épave de la société de consommation. On ne fait pas d'argent avec les rêves, à moins d'être un spécialiste de la question psychopathologique, psychiatre ou psychologue...

Je pourrais chercher du travail, mais, quant à en trouver à mon âge (53 ans !), c'est tout à fait autre chose.

D'ailleurs, serais-je encore capable de m'astreindre à un travail quotidien, suivi, efficient ? La vie est devenue chère, même si elle ne vaut plus grand-chose. Je pourrais tenter de survivre grâce à des traductions de l'anglais, de l'allemand, de l'espagnol. Mais des traducteurs de ces trois langues, il en existe tant et plus. Alors je me repose la question : cela vaut-il la peine de chercher du travail ?

Je vis chichement. Les seules vraies dépenses que je m'autorise portent sur la boisson. Je bois des litres de vin. Rien que du vin. Je mange peu, comme la plupart des alcooliques, mais je me force à m'alimenter. Je ne veux ni vivre ni mourir.

Je suis tributaire de l'ombre.

Des ombres de l'Ombre.

Je ne me lamente pas : je rêve.

Je suis à moi seul une usine à rêve(s).

Ma petite amie (pas si petite, car elle avait 35 ans et mesurait 1,70 mètre sans talons) m'a laissé tomber, évidemment. Elle s'est mise en ménage avec un homme de son âge et m'envoie de temps en temps une courte lettre pour me demander de mes nouvelles. Je ne réponds jamais. Elle n'avait qu'à rester avec moi. Elle serait au courant de tout.

Je vais toujours au même bistrot, à deux rues de chez moi. Car ils ont un vin en carafe qui n'est pas farci de chimie. Il bourre, certes, mais il ne laisse pas de traces.

Le bistro se nomme au *Rendez-vous des sportifs*, mais le seul sport qu'on y pratique c'est le lever de coude. Je suis bon à ce sport. Et le patron, Ottfried, m'appelle par mon petit nom.

Je me demande comment tout ça va finir.

Quand Ils viendront me mettre à la rue.

Quand Ils vendront mon appartement.

Quand Ils feront main basse sur tout ce que j'aimais.

Puis je commande une autre carafe de vin, et je me dis que j'ai bien le temps d'y penser.

Parfois je rêve de mon ex. Mais ce sont des rêves vagues et inachevés, sans rien d'érotique.

Au-dessous de la ceinture, je suis comme mort.

Cela me laisse froid.

J'ai pris une décision cependant : j'ai proposé mes services à plusieurs maisons d'édition et à diverses entreprises. Je préférerais traduire de la littérature, mais si j'obtiens quelques textes publicitaires à me mettre sous la dent, cela sera tout aussi bien. Emmerdant, mais bien payé.

Le temps passe, et le courrier reste absent de ma boîte.

Je m'y attendais bien sûr. Mais ainsi que je le disais tout à l'heure, à 53 ans, je ne suis pas très chaud pour l'effort soutenu. Et les excès d'alcool ne font rien pour fustiger ma volonté défaillante.

Je bois des carafes de rouge et regarde dans la glace mon sexe inutile.

J'essaie de penser à des souvenirs excitants, mais ma mémoire sexuelle est ramollo elle aussi, la garce.

Je suis contraint de payer mon ardoise chez le patron du *Rendez-vous* : 200 euros ! Je lui apporte la somme le plus vite possible, ce qui fait un large trou dans mes économies.

Mais je ne veux pas me brouiller avec le bistrotier de mon cœur.

Qui me paie souvent un coup et qui écoute patiemment mes confidences.

J'attends.

Ce jour, un putain de jour frais, pluvieux, maussade comme une émission de télé sportive, il y a une lettre dans ma boîte. Elle vient d'une firme nommée Publi-Cités (que c'est original, mon Dieu !) et renferme un seul feuillet avec ces quelques mots :

*« Veuillez prendre contact dans les meilleurs
délais avec notre service Ressources humaines.
Demandez M^{lle} Jo Florent. »*

Suivaient une signature, une adresse, un numéro de téléphone et de fax, référence internet, tout le barda électronique. Je n'avais rien de tout cela, hormis un fax.

Je me décidai pour le téléphone.

Jo Florent avait une voix électronique-vaginale. Comme je m'y attendais.

Nous convînmes d'un entretien pour le surlendemain.

Je passai deux jours à contrôler ma consommation d'alcool. Le jour de l'entrevue, je pris une douche et me brossai longuement les dents. Pas question de puer la vinasse ou le négligé. Je mis mon seul costume présentable et nouai une cravate rayée (très british) sur ma chemise bleue. J'avais l'impression d'être tout neuf, mais je ne me faisais pas d'illusions.

« Cette Jo de mes deux doit raconter les mêmes craques à tous ses correspondants. Elle est programmée et payée pour ça. »

Je me mis en route avec un grondement dans l'intestin. Et une douleur sourde en prime. Mais cela ne dura pas.

Tests

M^{lle} Jo Florent me reçut dans un bureau de métal brillant et de verre. Elle occupait un fauteuil ergonomique en cuir noir. Sa micro-jupe était un atout purement professionnel. (« Saleté d'allumeuse ! ») Elle me fit voir la teinte de son slip entre ses cuisses gainées de soie et me demanda si j'avais des références :

— Peu de chose, dis-je, mais j'ai traduit quelques nouvelles de l'espagnol et deux romans de l'allemand. Tous ces textes ont été publiés par des revues ou des éditeurs ayant pignon sur rue. Mais la traduction littéraire, c'est fini pour moi. Ça ne paie plus.

— Il ne s'agit pas de romans, mais de textes publicitaires. Sur un support médiatique neuf. Si vous passez les tests, nous vous paierons 500 euros le spot.

Des tests... merde... je n'ai jamais pu supporter les tests. Mais 500 euros, c'était bon à prendre.

— Avez-vous fait des études de langues ?

— En Allemagne et en France. Mais je crains fort de ne pas avoir de diplômes universitaires à vous montrer...

— Nous vérifierons. Allons passer les tests.

— Maintenant ?

— Oui, main-te-nant.

Je ne me sentais pas prêt. Jo Florent me contemplait entre ses paupières mi-closes, semblable à un félin aux yeux violets. La teinte de sa culotte, constatai-je, était assortie à celle de ses yeux. La salope... Je me levai et lui emboîtai le pas.

Foutue connerie de tests.

Je me battis courageusement contre une série d'écrans et je fus enfin proclamé vainqueur. Jo me raccompagna et me tendit un contrat, que je signai. Puis elle me remit un chèque de 670 euros. Je ne demandai pas mon reste et vidai les lieux.

— Nous vous ferons signe, dit l'allumeuse aux yeux violets et à la culotte assortie.

Je reçus un courrier me décrivant un dispositif révolutionnaire nommé Onirovox, appareil néomédiatique pour lequel j'allais devoir écrire des textes en quatre langues : français, allemand, anglais, espagnol. J'aurais préféré faire de la version, mais, après tout, je parlais couramment (ou presque) toutes ces langues.

Onirovox était une invention toute récente. Japonaise, je crois. Elle déchiffrait les

rêves des gens et les transformait en comptes-rendus précis et détaillés. Récités par une voix à la raucité des plus sensuelles.

Mon boulot était la publicité tétralingue de cette invention, que Publi-Cités voulait promouvoir à travers le pays. L'affaire tournait bien, pour Onirovox comme pour Publi-Cités.

Je dépensai une bonne part des 670 euros dans le bistro d'Ottfried. Il me demanda si j'avais assassiné une vieille salope pleine de fric, mais je lui expliquai que j'avais trouvé un job à la hauteur.

— Ott, j'ai dégoté un job qui paie.

Je passai une journée entière à noter des haillons de rêves, tout dépenaillés qu'ils fussent, dans un gros carnet bleu. J'y fis une large place aux appâts de Jo Florent. Mon carnet se remplit assez rapidement de fantasmes violets.

J'étais finalement très en forme.

Je baissai ma consommation en vin, ce qui fit soupirer Ott. Je bus moins mais exigeai des cépages plus nobles.

Ott cessa de soupirer : il rentrait dans ses sous.

« La qualité, pas la quantité » devint notre devise.

Je transcrivis le contenu du carnet sur mon ordinateur et copiai le texte sur une disquette que j'envoyai, non sans culot, à M^{lle} Jo Florent.

Peut-être allais-je perdre mon boulot. Ayant tué la poule aux œufs d'or... et au slip violet.

Mais, au lieu de cela, je reçus une nouvelle commande, un chèque de 800 euros, et, joliment pliée dans la lettre molletonnée, une culotte violette délicieusement parfumée.

M^{lle} Jo Florent n'était pas si *robotisée* qu'il n'y paraissait.

Je travaillai avec ardeur. De pauvre cocu, j'étais devenu un collaborateur stipendié de la maison Publi-Cités.

Mon ancienne petite amie aurait embrassé mes genoux et le reste si elle avait pu voir cela. Le triomphe du quinquagénaire minable. Le phénix rené de ses cendres. Mais elle était loin et se souciait de moi comme d'une guigne.

L'envoi de M^{lle} Florent était posé sur mon bureau, la petite culotte violette bien en évidence. Je me sentais le cœur léger et la tête pleine d'idées folles.

J'appelai Jo et la remerciai de son courrier.

Elle parla par énigmes et je compris qu'elle n'était pas seule dans son bureau. Le patron de la boîte, M. Michelis Zénon était peut-être auprès d'elle.

— Le violet est ma couleur favorite, dis-je, merci pour tout.

Et je raccrochai.

Je me rendis à l'épicerie fine de ma rue et je m'achetai une bouteille de rioja de bonne race et 300 grammes de jambon espagnol. J'avais envie de fêter mon retour parmi les « nantis ».

Je bus le vin et mangeai le jambon.

Puis je lus quelques pages d'un roman sans queue ni tête avant d'aller me coucher,

en emportant entre les draps le slip violet de M^{lle} Jo.

Je fis des rêves exaltants et pathétiques.

Violents et humides.

Je me réveillai avec une petite gueule de bois.

Le téléphone sonna, et M. Zénon en personne me demanda de passer le voir dans le courant de la matinée.

Je paressai un quart d'heure sous la douche avant de m'asperger d'eau de toilette.

Puis je remis le costume, la chemise bleue, la cravate rayée.

Conversation avec M. Michelis Zénon

Le « chef » m'attendait dans son superbe bureau. Il était vêtu comme un prince et m'offrit un café et du cognac. J'acceptai le café mais refusai poliment le cognac, alcool auquel j'ai toujours été allergique.

M. Z. : Cher monsieur L***, nous sommes très satisfaits de vos premiers travaux pour Publi-Cités et Onirovox. Nous aimerions maintenant vous proposer une expérience...

Moi : Une expérience. De quel genre ?

M. Z. : Vous avez raison de ne pas « acheter chat en poche ». Il s'agit d'une expérience plutôt scientifique.

Moi : Devrai-je servir de... cobaye, monsieur Zénon ?

M. Z. : Appelez cela comme vous l'entendrez, Monsieur L***, mais je puis vous garantir que vous ne courrez aucun danger.

Moi : Je vous fais confiance, Monsieur Zénon. Quand doit avoir lieu cette... expérience ?

M. Z. : Dans une petite heure, si vous y consentez, car la société Médianova Inc., qui commercialise Onirovox, nous presse de faire diligence. M^{lle} Jo Florent vous conduira à leurs bureaux. Où se trouve également leur laboratoire d'essais. Dois-je vous rappeler que cela vous rapportera la jolie somme de 1 500 euros. Cash !

Moi : 1 500 euros cash ! C'est un argument. Je suis votre homme, monsieur Zénon.

M. Z. : Encore une tasse de café ?

Moi : Non merci, je suis déjà bien assez nerveux comme ça.

M. Z. : Il n'y a pas de quoi, cher monsieur. Vraiment...

Il se leva, et je compris que l'entretien était terminé.

Je retrouvai Jo dans son antichambre de luxe. Elle portait une jupe différente mais tout aussi courte que l'autre fois. Sa culotte, qu'elle me dévoilait sans vergogne, était blanche et transparente.

— Je suis à vous dans une minute, dit-elle de sa voix inimitablement sensuelle.

— Elle donna un bref coup de téléphone, nota quelques mots sur une feuille de

papier jaune et m'accorda ensuite toute son attention. Vous êtes-vous mis d'accord, le « chef » et vous ?

— Oui, sur tout. Je suis à votre entière disposition.

Elle me lança une œillade et déclara :

— Nous allons donc nous mettre en route.

Labyrinthus Somnii

Nous prîmes place dans un cabriolet rutilant, dont la capote était soigneusement refermée en raison du temps incertain. Jo conduisait sagement, sa jupe complètement relevée sur les cuisses, la culotte blanche et translucide mettant en valeur le bombement de son sexe. Elle me sortait le grand jeu, mais je la soupçonnais toujours d'être une aguicheuse. Elle portait des bas blancs qui s'arrêtaient à vingt centimètres au-dessus des genoux. Ils tenaient très bien en place et soulignaient le galbe de ses jambes brunes. Elle dit :

— Ce n'est pas très loin.

— Combien de temps cela va-t-il durer ?

— Ne soyez pas impatient, cher monsieur. Le jeu en vaut la chandelle, croyez-moi...

— 1 500 euros a dit M. Zénon.... Cash !

— Cash, en effet. Nous ne marchandons pas comme des boutiquiers levantins.

Elle me lança un regard de côté et me demanda à brûle-pourpoint :

— Avez-vous fait de beaux rêves après avoir reniflé ma culotte violette ?

Je répondis, du tac au tac :

— Des rêves... très émouvants, en effet.

— J'en suis persuadée.

Puis le silence retomba entre nous, pendant que je fixais mon regard sur son mont de Vénus. Je n'osai pas y mettre la main. Je redoutais toujours des réactions imprévisibles. J'avais besoin de la complicité de M^{lle} Jo Florent.

Nous arrivâmes bientôt devant un bâtiment fonctionnel, sans particularités notables sauf cette inscription en grandes lettres dorées :

MÉDIANOVA Inc.

— C'est là, dit-elle avec un grand esprit d'à-propos.

Nous entrâmes dans un hall aussi vaste que celui d'une gare et nous dirigeâmes vers un comptoir orné d'une pancarte « ACCUEIL ». Une femme aimable mais quelconque (rien à voir avec Jo Florent) nous fit accompagner jusqu'au deuxième étage, où nous attendait un sbire de Médianova armé d'un sourire quelque peu carnassier. Une sorte de modèle courant, patenté, du jeune cadre dynamique. Sale race...

— Encore des tests, me dis-je. Il faut ce qu'il faut, car l'argent n'est jamais gratuit. Tant s'en faut.

On me fit entrer dans une pièce ovale sur laquelle donnaient plusieurs portes vitrées, numérotées de 1 à 5.

— Nous allons vous faire explorer un labyrinthe virtuel. Je pense que cela ne devrait pas vous inquiéter outre mesure, dit Jo.

— Si j'en sors vivant, plaisantai-je.

Jo et l'homme qui ne s'était pas encore présenté se mirent à rire, mais sans gaieté. Je me dis qu'ils se fichaient bien de moi, pauvre cobaye éthylique.

Ils me firent entrer par la porte n° 4 dans un local éclairé par une lumière opalescente. Je fus affublé d'un masque et abandonné à moi-même. Un parfum étrange envahit l'espace dans lequel je me trouvais, et je perdis la notion de la réalité.

Une voix désincarnée (ni celle de Jo, ni celle du jeune cadre anonyme) me donna des instructions, que je suivis docilement, car je pensais au fric, rien qu'au fric, et un peu au sexe de M^{lle} Yeux-Violets.

J'errai entre des paysages chatoyants et des rues funèbres, passant de l'ombre à la lumière, de la lumière à l'ombre.

Je parlai.

Personne ne m'avait dit de parler.

Mais je parlai.

Je déversai dans le désert des flots de paroles.

Dans toutes les langues que je connaissais.

Puis je sentis une présence à mes côtés et quelqu'un me fit une injection.

Une sensation d'étouffement précéda une étrange euphorie. Je titubai à travers des univers inidentifiables.

Tout en parlant, parlant, parlant sans fin.

Je me réveillai sur un canapé de cuir blanc dans la pièce ovale.

Jo se penchait au-dessus de moi, me demandant si j'avais soif.

— J'ai envie d'un verre de vin, balbutiai-je. Rouge...

Elle disparut de mon champ de vision mais réapparut presque aussitôt, un verre à la main.

— À ta santé, dit-elle.

Couché comme je l'étais, je pouvais voir sous sa jupe. Sa toison était si nettement dessinée sous la culotte blanche que je la supposais trempée. Ce spectacle et le vin me redonnèrent du cœur au ventre. *Vita somnium breve...*

— C'est fini, dit Jo, nous repartons.

Puis il y eut, quelque part dans la pièce ovale, la voix du jeune cadre dynamique :

— Tout est pour le mieux...

J'étais ravi de me l'entendre dire. Mais une vague angoisse se traînait dans ma poitrine. De plus en plus, je sentais que quelque chose sonnait faux dans les propos si optimistes de mes nouvelles fréquentations.

Je dus m'appuyer un peu sur M^{lle} Jo Florent pendant que nous descendions vers le rez-de-chaussée dans l'ascenseur aussi silencieux qu'une tombe. Je sentis ses seins

contre mon bras et en fus très ému. J'étais ravi de porter un imperméable, car il dissimulait mon érection.

Bonnes fortunes

Je fis de mauvais rêves, mais des rêves passionnants, si je puis dire, dont je me souvins parfaitement au réveil et que je notai immédiatement de peur de les oublier dans les minutes suivantes. Je raccommodai une multitude de bribes de néant, me confectionnant une sorte de long poème surréaliste et hermétique. Je me relisais ces épisodes décousus avec une certaine satisfaction. Les ombres qui me retenaient prisonnier s'étaient un peu éclaircies. Comme un ciel d'orage quand le vent a chassé les nuées chargées de foudre.

L'argent était rentré. Tout l'argent promis par Zénon.

« Putain de Zénon, avec ton nom de philosophe grec et ta tchatche de parvenu. Merci pour tes bontés. Et merci pour M^{lle} Jo qui me montre si complaisamment ses culottes. Je me souviendrai de toi dans mes prières... »

Les maux de tête commencèrent peu après mon passage chez Médianova. Ils se doublerent de nausées que j'attribuai d'abord à mes excès de mercurey, de saint-véran et de chiroubles. Même le bon vin peut donner la gueule de bois.

Mais quand je passai à l'eau minérale et au jus d'orange (sans sucre ajouté !), mes céphalées n'en disparurent pas pour autant, ni mes envies de vomir tripes et boyaux. Je consultai un médecin, qui me parla de gastro-entérite et d'autres états grippaux. « Il y a un mauvais virus en circulation, me dit-il. Je vais vous prescrire un traitement efficace. »

Je suivis ses instructions à la lettre, et les nausées se calmèrent, mais pas les maux de tête.

Je rêvais également de Jo.

Mais, dans ces rêves, elle m'envoyait sur les roses et me laissait tout haletant et déconfit au hasard du labyrinthe de la nuit.

Je téléphonai au cadre dynamique qui m'avait lâché dans le dédale virtuel d'Onirovox. Lui parlai de mes maux de tête. Il m'écouta distraitement et me répondit en phrases courtes, indifférentes :

— C'est impossible. Vos malaises et vos douleurs ne peuvent pas provenir de nos expériences.

— Vous en êtes si certain ?

— Sûr ET certain. Mais nous allons vous envoyer un chèque de consolation, une sorte de *pretium doloris*, si vous voyez ce que je veux dire.

Le voilà qui parlait comme un manuel de droit. J'avais envie de lui dire mon fait, mais le fric était le fric, et le fric était devenu sacré. Je fis *low profile* et lui dis au revoir, poliment. Et merci pour la prime d'encouragement.

Il tint parole. Le surlendemain, mon compte fut crédité de 1 000 euros supplémentaires.

Je mis un disque de Frank Sinatra. Frankie boy, « The Voice », chantait *The best is*

yet to come...

— Espérons-le, dis-je à voix haute.

Avec mes 1 000 euros de prime de risque, j'allai m'acheter une veste en tweed et un pantalon décent. Avec, en complément, deux ou trois chemises et autant de cravates de bon goût. Pour finir en beauté, j'acquis également une paire de chaussures anglaises. Je ne pouvais pas commencer une nouvelle vie sans une garde-robe revue et corrigée à la hausse.

Ces emplettes ne m'ôtèrent pas mes élancements crâniens, et je commençai à m'inquiéter. *Pretium doloris* ou non...

Je m'abîmai dans la contemplation du slip violet de M^{lle} Jo. Mais j'avais besoin de quelque chose de plus concret. Je m'avouais certes des tendances au fétichisme, mais elles avaient leurs limites.

Je ne voulus pas me faire une montagne de mes rêves décourageants et appelai M^{lle} Florent.

— Bonjour Jo, c'est moi, L***.

— Bonjour, vous, dit-elle de sa voix ineffable. Comment allez-vous depuis l'autre fois ?

— Couci-couça, j'ai un mal de crâne tenace.

— J'en suis désolée. J'ai un excellent médicament. Dois-je passer chez vous après le travail ?

— Ce serait merveilleux.

Je dus faire un effort pour prononcer le terme « merveilleux », car rien ne me semblait merveilleux, à part le fait d'avoir assez de fric pour voir venir, mais je me sentais mal dans ma peau, même en fourrant le nez dans le slip violet de M^{lle} Jo Florent. J'étais frustré, oui, il fallait bien que je me l'avoue : j'étais frustré. Je m'étais engagé dans une aventure à laquelle je ne comprenais goutte, et j'avais l'impression d'être devenu le jouet de forces pernicieuses, d'une étrange mafia dont les buts m'échappaient, comme m'échappait le sens de ma vie de bâton de chaise.

J'ouvris une bouteille de juliéna, mais trouvai au vin un arrière-goût détestable. Pourtant, la qualité du beaujolais en question n'y était pour rien.

Je mis de l'ordre dans mes notes.

Elles me parurent dénuées de toute signification.

Je finis par m'endormir sur le divan, près de la bouteille entamée et d'un livre de nouvelles irlandaises d'une tristesse absolue.

Quand on sonna à la porte, j'étais sonné moi aussi, mais retrouvai très vite mes esprits quand il s'avéra que c'était Mlle Florent qui, fidèle à sa promesse, passait me voir après le travail.

Elle était — comme les fois précédente — court vêtue et de fort bonne humeur. Elle portait un tailleur en soie qui, malgré son élégance italienne, me sembla parfaitement indécent.

— J'ai une soif dévorante, dit Jo.

Je lui servis une boisson fraîche et sans alcool.

— En règle générale, je ne bois que du champagne, et encore à doses

homéopathiques, affirma-t-elle.

— Vous êtes une femme terriblement vertueuse, la complimentai-je.

— La vertu, quelle horreur, dit-elle en s'ébrouant.

— Malheureusement, je n'ai pas de champagne.

— Aucune importance, dit-elle.

Et elle se laissa tomber sur le divan. Là, elle écarta les cuisses avec une aisance délicieuse. Cette fois, ses sous-vêtements étaient noirs et réduits au strict minimum.

Je me versai un autre verre de vin. Je me sentais fripé. Mais elle n'en avait cure. Elle me sourit et but une gorgée de jus de fruit.

— Comment vous portez-vous après ces tests et ces expériences ?

— Cela pourrait aller mieux, répondis-je. Comme je vous le disais, j'ai eu des nausées et des maux de tête.

— À propos, dit-elle, voici votre remède.

Elle fouilla dans son sac et me tendit un tube de comprimés. Je ne connaissais pas le médicament dont elle faisait tant de cas, mais j'obéis à Jo quand elle me dit :

— Prenez en deux tout de suite. Ça agit très vite...

Je me rassis en face de M^{lle} Jo, afin de continuer à profiter du spectacle. Elle se laissa reluquer tout à loisir. Nos yeux se rencontrèrent tandis qu'elle commençait de se caresser l'intérieur des cuisses, frôlant la convexité de sa motte du bout des doigts.

Je n'en pouvais plus.

— Je me sens sale, dis-je. Permettez-moi, chère amie, de passer quelques instants sous la douche.

Elle sourit, avec une flamme ironique au fond de son regard violet. Elle eut un petit geste presque dédaigneux de la main et je courus m'asperger d'eau. Je m'aperçus, avec soulagement, que mon mal de tête était en passe de disparaître. Cette Jo était décidément une fille pleine de ressources.

Je me savonnai scrupuleusement...

Puis la porte du cabinet de douche glissa et Jo vint me rejoindre sous le jet d'eau tiède.

« Dieu merci, *ce n'est pas seulement une allumeuse* », me dis-je.

Elle se colla à moi, si étroitement qu'elle me coupa le souffle, car, pour élégants qu'ils fussent, les bras de M^{lle} Jo étaient joliment vigoureux.

Incertitudes

Je flottais sur mon petit nuage, dans un ciel immuablement bleu. J'avais baisé avec Jo. Et tout s'était très bien passé. Oui, je planais dans un azur cinématographique, cajolant mes souvenirs, buvant mon vin à minuscules gorgées.

Mais le bonheur en ce monde ne saurait être ni durable ni parfait. Bientôt, des questions pressantes vinrent m'assaillir. Le comportement de cette femme était peu convaincant. Elle devait jouer un rôle dans la comédie pour laquelle j'avais été engagé. Elle me tenait par les couilles, et je demeurais à la merci des expériences de

Médianova-Onirovox. J'étais tombé dans le panneau, et j'avais *sauté sur l'occasion* à pieds joints.

Bien sûr, financièrement, je ne perdais pas au change.

Quel était exactement *mon* rôle dans le contrat succinct passé avec M. Michelis Zénon, le PDG hellène ? Pourquoi s'exprimer en plusieurs langues lorsqu'il s'agit de faire le cobaye savant, le *guinea pig* de ces messieurs qui jonglaient avec le subconscient et les aptitudes subliminales de l'humanité ? *Les demi-dieux de notre temps ne sont-ils pas tous des marionnettistes pervers ?*

Maintenant, il y avait également le slip noir de Jo dans un des tiroirs de mon bureau. Je me demandai si j'allais commencer une collection de dessous féminins. Avec des étiquettes manuscrites portant de brèves appréciations sensuelles sur la muse exhibitionniste de Publi-Cités. Si je continuais ainsi, je serais bientôt un aliéné cossu, prisonnier de ses propres contradictions.

Malgré ces angoisses, je retournai chez Médianova-Onirovox me perdre dans leurs labyrinthes parasensoriels. Et je parlai, je parlai, je parlai, récitant mon texte, le *pensant de toutes mes forces et de toute ma volonté* en français, en allemand, en anglais, en espagnol...

L'argent rentrait régulièrement sans que j'eusse à faire la moindre demande à mes employeurs.

Et M^{lle} Jo revenait de temps à autre pour baiser et me laisser une petite culotte, un string ou un tanga odorants.

Les affaires marchaient plutôt bien. Je pris des habitudes de luxe, mangeai dans des restaurants étoilés, allai aux concerts de musique contemporaine, et changeai de linge tous les jours. Mon appartement ressemblait maintenant à un véritable appartement, et je m'offrais des bouteilles à 100 euros quand la fantaisie m'en prenait.

Une nuit pourtant, je fus pris au piège d'un rêve sournois et maléfique :

Je me trouvais dans une clinique luxueuse, allongé dans un lit blanc comme la neige.

J'avais froid et j'avais peur.

Puis la porte s'ouvrait, et le jeune cadre dynamique de Médianova-Onirovox faisait son apparition. Il portait une blouse de médecin et était suivi de M^{lle} Jo, elle-même déguisée en infirmière.

*— Comment allons-nous aujourd'hui ? demanda le faux praticien. Aviez-vous oublié, cher monsieur L***, que c'était l'heure de votre PL (ponction lombaire).*

— Je ne suis pas malade...

— Ce n'est pas à vous d'en décider.

Une PL, quelle horreur !

On me mit en position assise, le dos nu et ployé, offert à mes tourmenteurs, et le faux médecin m'enfonça une aiguille entre les vertèbres. Quand il eut trouvé le canal médullaire, il se mit à me ponctionner.

Mon infirmière me tenait entre ses bras, pour m'encourager et/ou pour m'empêcher de contrecarrer les plans de son complice.

— Il en faut encore, D' Carret, il en faut plus...

La tête me tournait et je me sentais à demi paralysé.

— Vous allez me tuer, m'écriai-je.

— Pas de délire paranoïde, gronda le prétendu D' Carret. Je ne m'appelle ni Mengele ni Frankenstein...

Je sentais contre mon visage les seins moelleux de M^{lle} Jo, mais j'avais trop peur de me faire vampiriser le cerveau pour que ce contact m'émût le moins du monde. Je sentis que j'allais mourir : l'encéphale sec comme un fruit recroquevillé et ridé. Je me vidais de ma substance.

— Il en faut encore ! ordonna cette salope aux yeux violets, encore et encore !

Je me réveillai, mort d'angoisse, l'échine douloureuse comme si on y avait réellement planté une aiguille. J'avais toujours eu une imagination débordante.

Allais-je dénoncer mon contrat ? Au risque de me retrouver avec un procès sur le dos. Et je n'avais pas d'illusions à me faire : les avocats de Publi-Cités ne feraient qu'une bouchée de moi, et je me retrouverais abandonné entre des piles de linge sale et des bouteilles de piquette vides. Sans les yeux violets et sans les dessous affriolants de Jo. Redevenir pauvre ? Pas question... C'était au-dessus de mes forces.

J'écrivis une lettre polie (presque obséquieuse) à M. Zénon, pour lui faire part de mes inquiétudes. Il me téléphona pour me jurer que mes craintes étaient totalement infondées. Il me promit une documentation complète sur les buts et le fonctionnement de sa boîte et m'annonça que je recevrais sous peu un chèque de 2 000 euros.

J'étais à court d'arguments.

Mais l'angoisse continuait de ramper dans le dédale de mes pensées de plus en plus confuses.

Quelques heures plus tard, un courrier de la maison Publi-Cités vint m'apporter la documentation promise.

Quant à Jo, elle passa en fin de soirée, histoire de me remonter le moral. Cette fois, sa jupe mesurait quelques centimètres de plus, mais elle ne portait rien dessous, sinon son beau triangle soyeux. Comme de coutume, elle m'offrit une vision panoramique et panoptique de sa vulve, dont elle écarta délicatement les lèvres, avant d'y introduire avec une lenteur calculée toute la longueur de son médius. Elle soupira et gémit, tandis qu'elle se caressait devant moi, me rendant fou de désir. Je ne pouvais l'imaginer en blouse blanche, poussant le D' Carret à me vider de mon liquide céphalo-rachidien, pour je ne sais quelle expérience extra sensorielle et périlleuse.

Elle se tordait sur mon divan, telle une viorne, avec des ahans des plus suggestifs. Je me jetai sur elle. Quelques instants plus tard, j'étais planté jusqu'à la garde dans sa chère fournaise.

Le coït chassa mes incertitudes, comme le vent disperse la brume sur les champs.

Solus in tenebris

Mais, après le coït, les choses, en général, ne vont pas mieux. Ou, pour le dire autrement, les incertitudes reviennent au galop. Pourtant Jo avait mis le paquet, puisqu'elle passa toute la nuit avec moi et me fit connaître toute la palette de ses dons

érotiques : couleurs violentes, noyées dans des sonorités aux multiples nuances et à l'intensité fluctuante. On aurait dit une de ces gynoides des romans, personnage galatéen fabriqué pour leur seul plaisir de l'homme. Mais le plaisir, elle le prenait autant qu'elle le donnait : avec ardeur et avidité.

Quand elle fut partie, toujours en forme, toujours séduisante, je m'assis sur le lit ravagé et me mis à pleurer, de lourdes larmes puérides qui roulaient sans cesse sur mes joues, trempant mes lèvres de sel.

Je ne pouvais chasser les rêves de l'hôpital et de la séance de vampirisation cérébrale qui s'y était déroulée, au sein du monde onirique.

J'errais entre ces deux mondes, et la réalité se faisait de moins en moins concevable, se diluant dans une sorte de brouet d'événements dérisoires ou épouvantables. *Cliniques* pour tout dire.

Je me disais, je me répétais : *monde onirique / paysage clinique*, comme s'il s'était agi d'un fragment de versification mémorable. Le début de *L'Enfer* dans la *Divine Comédie*.

Je m'arrêtai enfin de pleurer. Morfondu et tremblant, avec le sentiment d'avoir maigri de plusieurs kilos en quelques heures. J'étais vide : un insecte dévoré par des larves insatiables. Ma peau ressemblait à du papier d'emballage brunâtre, prêt à se déchirer au moindre mouvement trop vif de mes membres. C'était déroutant et terrible. J'avais peur de me trouver soudain aux portes de la mort. Et, pendant que je ressassais mes peurs, mon cerveau me dictait des ordres contradictoires. Je n'étais plus maître de moi-même : ma destinée appartenait à Zénon, à Jo et au pseudo-docteur Carret.

Je m'étais loué, puis vendu.

Mon corps et mon esprit étaient la propriété de Médianova Inc. et de Publi-Cités. Par contrat en bonne et due forme. Un pacte avec le Diable n'aurait pas pesé plus lourd sur mon cœur. Ces marchands de vent avaient pris une option sur mon âme, et je n'avais plus qu'à marcher droit, à baiser Yeux-Violets et à fermer ma gueule.

Une voix nasillarde résonnait dans ma tête, telle un acouphène : « Baise-la et ferme ta gueule... baise-la et ferme ta gueule... baise-la... »

Je me serais fourré la tête sous un coussin pour ne plus entendre cette voix stupide.

Je me versai à boire. Un excellent cru. Un instant durant, ce fut la trêve de Dieu : le bon vin coula en moi tel un calmant souverain. Mon cœur se gonfla de joie : « Tout va s'arranger, me dis-je, je vais comprendre ce qui est en train de m'arriver, et je m'en sortirai comme je m'en suis toujours sorti. »

Mais l'effet bénéfique du vin s'effaça bientôt devant la dure réalité : le téléphone sonna. C'était Jo qui, de sa voix sensuelle, m'invitait (me convoquait ?) à un nouveau rendez-vous avec les gens de chez Médianova. Le cauchemar reprenait du poil de la bête. S'accrochait comme une tique dans ma peau. Je dis : « Quand ? » Elle dit : « Demain à 10 h 30. Je viendrai te chercher, mon chéri. »

Cela me laissait au moins quelques heures de répit et une nuit blanche, car pas question de trouver le sommeil dans ces conditions. Dans l'angoisse de la nuit à venir, je fouillai ma pharmacie personnelle à la recherche d'un restant de somnifère. C'eût été trop beau : je ne trouvai rien.

Je tentai de fixer mes pensées sur les appâts de M^{lle} Jo, mais ils se transformaient

en parois blanches, où des miroirs déformants me transmettaient une vision nauséuse de la réalité quotidienne. Mes nerfs se mirent littéralement en pelote et j'étais si crispé que tous mes muscles me semblèrent aussi durs que du bois. Rien à faire. Je bus encore, mais sans autre résultat qu'une violente nausée.

Rêve

À 10 h 28, elle a sonné. J'étais prêt, c'est-à-dire que j'étais mort d'angoisse, après une nuit abominable. Je me suis installé à côté d'elle, qui était toujours aussi court vêtue, les cuisses bien en évidence dans des dessous minimalistes.

Je m'efforçai de m'intéresser à ce spectacle chatoyant, mais la peur était plus forte que l'attraction sexuelle. Elle me tenait au ventre.

Nous fûmes accueillis par celui qui, dans mon cauchemar, se nommait Carret. Il souriait comme un loup, et l'odeur de son eau de toilette était omniprésente : elle m'enveloppait telle une vaporisation sédative. Je titubais en m'avançant dans le couloir à l'éclairage opalescent. Jo me donnait le bras, comme une gentille infirmière.

Nous nous retrouvâmes dans la salle ovale.

Une salle ovale comme à la Maison Blanche. Il ne manquait que les cigares...

Je ris intérieurement, mais sans la moindre gaieté.

Nous entrâmes dans une pièce remplie de matériels électroniques et de gadgets virtuels. Il y avait quelque chose de clinique dans la disposition des lieux, et l'on se serait presque cru dans une salle d'analyses.

— Nous sommes très satisfaits de vous, monsieur L***, dit « Carret », et nous avons pour vous des projets très intéressants. (Il fit le geste vulgaire de palper des billets entre le pouce et l'index, et poursuivit.) Je sais également que vous entretenez des relations privilégiées et enrichissantes avec notre amie Jo. Un bon point encore, car M^{lle} Florent bénéficie de toute notre confiance. Aussi bien chez Publi-Cités que chez Médianova... elle est inséparable de nos programmes de pointe.

« Carret » me guida vers un fauteuil qui ressemblait à celui d'un dentiste et me donna quelques bons conseils que j'écoutai d'une oreille distraite. Jo vint se pencher au-dessus de moi, me mettant ses seins rebondis sous le nez. Ils tenaient mal dans son décolleté plus que généreux, et je me dis que tout cela faisait partie du scénario à zéro faute que l'on avait préparé à mon intention, et dans lequel je tenais un rôle, aussi important que lamentable.

Tout à coup, je me détendis, comme si une épée avait tranché le nœud gordien de mes angoisses. Je me sentis *merveilleusement bien*, remis à neuf, l'esprit libre, bien décidé à profiter de tous les avantages en numéraire et en nature que ces messieurs-dames m'octroyaient avec une telle prodigalité.

Je bus le verre que Jo me tendait. En toute confiance. Aussi insouciant que le veau que l'on mène à l'abattoir. Et je m'endormis rapidement, tandis que la sirène aux yeux violets manipulait mon sexe dans un mouvement lent et régulier.

Je rêvai :

Dans la pièce ovale plusieurs jeunes personnes jargonnaient dans toutes les langues que je pratiquais avec bonheur. À croire qu'ils / elles étaient devenu(e)s mes

sosies spirituels, ayant acquis mes connaissances par une sorte de... transfert. J'étais stupéfait, mais je me répétais : « Je le savais... Je le savais bien... »

J'entrais dans la pièce, et le silence se faisait.

Puis l'un de mes clones se levait et déclarait :

— Nous sommes heureux de vous voir enfin. Nous nous demandions si vous existiez réellement.

— Vous voyez bien que je suis vivant, dis-je d'une voix faiblissante.

Puis je me réveillais tandis que mes sosies chantaient un hymne en mon honneur.

Images, images...

Installé confortablement dans mon salon, je lisais un épais roman. J'étais pris par le style et la construction de l'ouvrage, et l'histoire faisait naître une multitude d'images. En fait, d'avoir découvert quelques similitudes avec mon aventure actuelle déclenchait une avalanche de prolongements, que je faisais miens sans vergogne. *J'étais dans CE livre. Comme si l'auteur m'avait connu et avait anticipé mon étrange aventure. C'était impossible, évidemment, mais la profusion des images qui me venaient tels des phosphènes miroitants m'encourageait dans mes plus folles suppositions... Le réel était en déroute ; il fuyait, gibier tremblant, menacé par l'archer des rêves.*

Images.

Cyclone d'images.

Déluge d'images.

Oui, je me noyais dans un déluge d'images. Zébré par des éclairs de souffrance : ma tête était douloureuse.

Et, bientôt, une silhouette traversait le rideau de pluie lumineuse et entra dans mon champ visuel. C'était Jo. Je ne l'attendais pas, mais ne fus pas autrement surpris de la voir.

— Comment vas-tu ? me demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, dis-je. J'ai très mal à la tête.

— Il faut que tu te reposes. Que tu te tiennes tranquille.

— Je ferai ce que tu dis, Jo, je te fais confiance.

Je mentais bien sûr. Je lui faisais autant confiance qu'une souris à un serpent.

Elle me fit boire des litres d'eau, sous je ne sais quel prétexte.

— J'ai mal au dos... aussi...

— Ce n'est rien, te dis-je. Tout ce qu'il te faut, c'est du repos. D'ailleurs, ta mission touche à sa fin. Notre contrat aussi. Tu vas ramasser un beau tas de billets, puis nos chemins se sépareront. Mais pour l'instant, je suis encore avec toi, pour quelques bonnes séances de jambes en l'air. D'accord ?

Peu à peu, la douleur s'estompa.

J'obéis aux injonctions de Jo et demeurai couché sur mon divan, sommeillant et

rêvant. Tanguant et roulant entre l'angoisse et l'espoir. Jo me faisait la lecture, mais je m'endormais sans arrêt. Quand je revenais à moi, elle me faisait boire de l'eau minérale et me caressait doucement.

Plus tard, elle me déshabilla et me lava de la tête aux pieds, mais sans insister sur mes parties sexuelles. Enfin, elle m'inonda d'eau de toilette. Je me sentis propre et reposé. Je sentais bon. Lentement la vie se réinstallait en moi.

Je me rendormis, mais, cette fois, je ne fis que des rêves érotiques, conventionnels, où mes fantasmes ordinaires tenaient le premier rôle. Rien de bien palpitant.

Le maelström d'images s'était aplati, comme un vulgaire tourbillon dans une rivière sans importance.

J'avais encore un vague mal de crâne quand j'émergeai définitivement de mon long sommeil, et je fus heureux de constater que la sirène aux yeux violets me maternait toujours.

Elle m'apporta une bonne assiettée d'œufs brouillés avec des tranches de bacon bien à point. Du café aussi, en grande quantité, et des toasts grillés.

— Tu me surprendras toujours, lui dis-je.

Et j'étais sincère.

— Il faut tout manger, dit-elle sévèrement. Toutes ces expériences t'ont mis sur les genoux.

(J'avais envie de demander : quelles foutues expériences ?)

Pourtant, je lui obéis sans récriminer. J'avais une faim de loup.

J'étais éberlué : cette femme extravagante semblait soudain avoir plus qu'un sexe : une âme. Et une âme attentive à la douleur d'autrui. Pourtant, quelque chose me disait que tout cela n'était que calcul et poudre aux yeux.

Sous mes couvertures, j'avais une érection des plus « convenables ».

L'odeur de Jo était partout. Cette femme giclait des phéromones autour d'elle comme un vaporisateur, et moi, je me noyais dans ma dopamine, rescapé d'une croisière incertaine dont j'ignorais toujours les dangers réels ou supposés.

Les événements s'enchaînèrent tout à fait logiquement. Bientôt, Jo fut entièrement nue et vint se glisser sous les draps. Elle empoigna mon érection et déclara :

— Tu es très excité. J'en suis la première ravie, mais va doucement : pense à ta tête.

— Baiser est excellent pour ce que j'ai, affirmai-je en lui caressant l'entrejambe.

Jo était toute chaude et liquoreuse.

— Baiser est un remède souverain contre tout. C'est le *thériaque*.

Et je joignis le geste à la parole.

Ce furent des moments délicieux. Ils me vidèrent la tête et me pacifièrent l'âme. Quand je me répandis en elle, le vide qui me remplit l'esprit ne pouvait être que celui du nirvana.

Je me rendormis.

Lorsque je me réveillai, trois heures plus tard, Jo était partie en me laissant quelques mots affectueusement banals épinglés sur une jolie petite culotte verte.

Je bus un verre de vin, qui me fit immédiatement tourner la tête.

Je me le tins pour dit.

Je lus quelques pages, puis je commençai à m'ennuyer.

Un peu plus tard, un courrier de Publi-Cités m'apporta un chèque d'un montant des plus copieux. Je me levai pour aller fêter l'événement. Je tenais à peine sur mes jambes, mais j'avais mon compte de toutes ces heures de repos forcé, et je quittai mon appartement pour aller faire un tour dans le parc.

Après, comme les choses rentraient dans l'ordre, je me rendis chez Ott. Faire un peu de conversation. Changer le monde au fond d'un verre.

Mais, tandis que je parlais de n'importe quoi, les images de mon rêve revinrent : celles qui montraient mes sosies parlant en quatre langues et avec ma voix. Récitant des poèmes publicitaires et se contorsionnant tels des hologrammes. Ils étaient nés de ma substance. Et je pensai que l'expérience avait très bien réussi. Personne n'avait plus besoin de moi à présent. J'avais joué mon rôle, rempli mon contrat, comme Jo avait rempli le sien.

Je bus à en perdre la raison.

Un taxi appelé par Ott me ramena chez moi.

Je fis des calculs savants, constatai que j'étais assez riche pour vivre quelque temps sans souci matériel et me demandai si Jo allait continuer encore un peu à m'apporter son sexe sur un plateau.

Je dormis très mal, tombant de cauchemar en cauchemar, entraîné sur le toboggan des nuits fiévreuses.

Le lendemain, traînant une gueule de bois tout en échardes sanglantes, je réceptionnai un paquet contenant un DVD flambant neuf.

Il s'agissait d'un véritable festival : moi et mes clones dans des poses et des situations des plus étranges célébrant Onirovox et créant, dans une avalanche polychrome, une fantastique aventure virtuelle, un univers ultradimensionnel forcené où tout semblait aléatoire mais dont chaque détail avait été réglé comme un chronomètre suisse.

Quand ce fut terminé, le visage de Jo Florent apparut sur l'écran :

— Bonjour chéri. Comme tu viens de t'en rendre compte, la réussite est complète. J'espère que tu es satisfait de notre collaboration autant que NOUS le sommes, autant que JE le suis.

Il n'y avait rien à dire, ni à redire. Notre *collaboration* avait été remarquable. Sauf que je me sentais plus mal encore qu'avant mon « travail » avec les gens de Publi-Cités et de Médianova Inc. J'étais aussi vide qu'une peau de serpent après la mue.

Je souhaitais seulement que Jo revînt une fois encore, avec sa silhouette sensuelle et son sexe accueillant. Qu'elle se glissât dans mon lit, afin de partager une ultime étreinte.

Mais le message qu'elle m'avait adressé par le truchement du DVD me semblait clair : la comédie était terminée.

Je n'avais pas réellement compris ce qui m'était arrivé, mais je savais que j'étais la victime de menées équivoques qui me laissaient au seuil du néant. Je téléphonai à Jo. Elle m'envoya gentiment sur les roses. J'étais de l'histoire ancienne, déjà. Pourtant je

parvins à lui arracher la promesse d'une dernière rencontre.

Tiendra-t-elle parole ?

C'est la réponse que je me pose, c'est la question qui me ronge.

J'ai accroché au mur ma collection de petites culottes et je les contemple d'un air que je sais bovin.

Je suis plus que jamais, à moi tout seul, une usine à rêves.

Et ceux qui m'ont volé ma substance en font un usage crapuleux.

J'attends, ravaudant mes rêves, que l'on sonne à ma porte et que l'on vienne me convaincre que je n'ai pas subi *tout ça*. Que la vie n'est pas seulement un cauchemar inlassablement ressassé.

Le temps passe, lentement, et ma tête me semble de nouveau prête à éclater.

Je pense toujours à cette enchanteresse, qui m'a entraîné vers des rivages interdits. Je regrette le temps où j'étais livré sans défense à M^{lle} Jo et au D^r Carret. Dire que mon supplice me manque est d'autant plus effrayant que mes souffrances deviennent chaque jour plus intolérables... J'écris cela avec de plus en plus de difficultés...

*(Fin du carnet de L***)*

Jo Florent et le D^r Carret revinrent dans la matinée du lendemain. Ils trouvèrent L*** dans son lit, le visage d'une pâleur exsangue, les yeux fiévreux. Carret contempla un instant les petites culottes de Jo si gracieusement disposées sur le mur, mais ne fit aucun commentaire. Il savait que la jeune femme avait excellemment joué le rôle qui lui avait été confié. Il était content d'elle.

— Que pensez-vous ? demanda-t-elle. Pourra-t-il encore nous être d'une quelconque utilité ?

— Bien sûr, répondit l'homme. Il ne faut pas laisser se perdre un bien précieux.

Il frappa dans ses mains, comme s'il allait applaudir ses propres allégations.

Deux hommes musclés habillés en infirmiers firent leur entrée. Ils s'emparèrent de L*** et le portèrent sans aucun effort hors de l'appartement.

Tous les quatre avaient l'air très sûrs d'eux, comme s'ils accomplissaient une tâche tout à fait ordinaire.

Avant de sortir de la pièce, Jo récupéra ses sous-vêtements, et Carret fit main basse sur le cahier de L***. Il ne fallait pas laisser de trace.

Dans l'appartement déserté flottait une odeur de sueur malade.

Sur une table basse, une bouteille d'un cru millésimé commençait de tourner à l'aigre.

Les voyageurs

Pour Fabrice Bourland, cette histoire qu'il connaît depuis longtemps, afin de le faire voyager dans le labyrinthe de la nuit.

« Le poignard qui file appartient encore à qui l'a lancé
et déjà à qui va le recevoir. »

Louis SCUTENAIRE.

« De quoi as-tu peur, imbécile ? »

Dino BUZZATI.

Ce cauchemar-là débuta exactement comme un rêve. Je m'explique : chacun d'entre nous, et pour peu qu'il soit doué d'un minimum de fantaisie ou d'imagination, s'est déjà endormi dans un train en marche, bercé par la chanson monotone et fascinante des rails. Et à un moment donné, le rêve s'est emparé de lui. Le réduisant à sa merci. Lui soufflant des épisodes fantastiques, fantasmatiques, lui montrant des images et des séquences, le roulant dans une grande toile d'araignée tissée de rumeurs et de sanglots, de prémonitions et de souvenirs, d'étincelles érotiques, de fulguration ; mélancoliques parfois / souvent liées à la magie de l'enfance. Si le rêve, alors, s'est prolongé, il se peut que vous (puisque c'est également de vous que je parle !) vous soyez arrêté dans un paysage désolé, voire funambulesque (comme dans un tableau des surréalistes : Delvaux, ou Magritte, ou quelqu'un de cette tendance...), ou dans une gare déserte, sournoise, un cul-de-sac ténébreux qu'illuminaient soudain des roses d'absinthe et des fusées de soufre.

Je vois que vous me comprenez, que vous vous engagez derrière moi dans le corridor des miroirs, dans la grande kermesse des impressions.

C'était, je puis m'en souvenir très exactement, le 7 décembre 1966 ! Plus de 10 ans déjà, oh mon Dieu ! Hanté par les fantômes de la mémoire, je sortais péniblement d'une série d'années cruelles pendant lesquelles j'avais été le jouet de la boisson et de l'angoisse. Pour des raisons qu'il serait trop long, et d'ailleurs fastidieux, d'exposer ici, j'avais perdu tout goût pour l'existence, et même les femmes, qui avaient joué un rôle si important dans ma vie, semblaient me fuir avec la même obstination que la chance.

À bout de souffle, à bout de patience, hésitant à la frontière du désespoir et du découragement, je résolus, afin de me changer les idées, d'accepter l'invitation d'un des rares amis qui m'étaient restés et qui résidait depuis quelques mois dans une petite ville allemande.

Horst Edelring avait eu vent de mes déboires (j'ignore toujours comment mais j'avoue que je ne me suis jamais vraiment préoccupé de le savoir...) et m'avait écrit

une longue lettre, émouvante et d'une grande humanité. Seule la passion homosexuelle qu'il avait éprouvée pour moi lors de nos études communes à S*** m'avait empêché de le rejoindre. Mais bientôt le mal s'empara complètement de moi, me transformant littéralement en oiseau de nuit et, faisant enfin fi de mes derniers scrupules, je me résignai à acquitter le prix d'un billet de chemin de fer pour Känstadt, une agglomération de 16 789 habitants que les bombes de la Seconde Guerre mondiale avaient miraculeusement épargnée, faisant grâce aux vieilles maisons à colombages et façades moyenâgeuses.

Horst, après son stage en Alsace, avait disparu, ne m'écrivant que de très rares billets, dans lesquels il laissait sourdre, parfois, un restant de cette belle amitié, de cette affection profonde, qui nous avait unis. Maintenant il enseignait le français et l'allemand dans un Gymnasium et m'avouait, dans son excellente lettre, qu'il avait pris du poids.

Je montai dans le train avec un peu de remords et beaucoup d'appréhension. À quoi cela pouvait-il me servir, me disais-je, de réchauffer le passé comme une soupe affadie ? Parce que, tandis que mon affection pour Horst Edelring était demeurée toute platonique, mon ami ne s'était jamais caché du désir qu'il avait de voir évoluer nos rapports vers moins d'indifférence physique. Très sincèrement, avec le recul de toutes ces années, je pense que j'étais épris de lui mais que mon penchant était toujours demeuré une manifestation très intellectuelle de ma psyché et que la perspective d'une « consommation sexuelle » de cet étrange amour me faisait alors peur et horreur à la fois.

Une cinquantaine de kilomètres après la frontière, le ciel matinal devint gris de plomb, et nous roulâmes bientôt dans un tunnel de coton poussiéreux. Je m'acagnardai dans mon compartiment de première classe et fermai les yeux, cherchant à préciser avec le fusain de la mémoire les traits de mon ami Edelring. Me préparai à jouir du bienfaisant engourdissement d'un voyage confortable et sans histoires.

Malgré l'état assez lamentable de mon estomac (que les abus de tabac et d'alcool avaient copieusement délabré), je décidai de déjeuner dans la voiture-restaurant qui ne se trouvait qu'à deux traversées de wagon de mon compartiment. Fort heureusement, le train était à moitié vide et je bénissais cette circonstance, car j'ai toujours souffert d'une forme de claustrophobie qui me rend intolérables les longs trajets dans des voitures bondées.

...J'ai dû m'endormir presque tout de suite. Mais sans doute n'ai-je pas sommeillé longtemps. Ce fut une voix étrangement grinçante qui me réveilla, et cette voix disait :

— Toutes mes excuses, monsieur, cette place est-elle libre ?

Mes yeux s'ouvrirent brusquement et je découvris, penché sur moi, un visage très anguleux percé de deux encoches d'émail laissant filtrer une double lueur verte.

— Je suis désolé, vraiment... désolé. Je ne m'étais pas rendu compte que vous dormiez, dit l'inconnu.

Il se racla la gorge.

— Permettez-moi cependant de vous poser la question : cette place, en face de vous, est-elle libre ?

Le nouveau venu, qui était d'ailleurs vêtu avec infiniment de recherche, manteau

de pure laine, à col d'astrakan, ouvert sur un costume de tweed gris à chevrons, avait un accent allemand peu prononcé mais facilement discernable pour un germaniste.

— Je vous en prie, dis-je. Je crois qu'il ne viendra personne dans l'immédiat.

Puis je me rendis compte que sa question n'avait pas de sens et qu'elle constituait plutôt une façon d'engager la conversation. Des places libres, en effet, il ne devait pas en manquer dans ce train à moitié vide qui roulait à belle allure sous les premières décharges neigeuses de l'hiver. Tandis qu'il se mettait à l'aise, je me souvins d'avoir rêvé pendant mon assoupissement (ou mon sommeil ?) mais je ne savais plus de quoi. Seuls demeuraient dans mon esprit encore nébuleux quelques vers de Valéry Larbaud, inévitables compagnons de voyage : « Prête-moi ton grand bruit, ta grande allure si douce, /Ton glissement nocturne à travers l'Europe illuminée, /Ô train de luxe ! et l'angoissante musique /Qui bruit le long de tes couloirs de cuir doré... »

La musique de ces vers chantait si profondément dans mon esprit apaisé que j'en voulus à cet homme qui, sous un prétexte somme toute assez fallacieux, avait interrompu sans vergogne le cours de ma rêverie. Je n'avais pas le moins du monde l'intention d'engager une conversation avec lui ni d'échanger, en termes plus ou moins mondains, des considérations philosophicopolitiques sur le devenir d'un monde qui me laissait, à cette époque-là, totalement indifférent. Pourtant j'en fus pour mes bonnes résolutions, car il y avait quelque chose dans cet homme qui empêchait quiconque de lui résister plus de quelques minutes. Une sorte de fascination que je m'expliquais mal mais qui opérait de manière très efficace.

Plus tard, quand nous nous assîmes l'un en face de l'autre à une des petites tables de la voiture-restaurant, j'avais largement déballé mes souvenirs et livré plus d'un secret dont je me croyais incapable de trahir la substance devant un inconnu finalement assez peu sympathique.

Mon compagnon s'était quant à lui très peu dévoilé mais je savais qu'il se nommait Werner Kosnow, qu'il était sujet autrichien (et non sud-allemand, comme je l'avais cru tout d'abord !) et qu'il revenait de Paris et de S*** où il avait traité diverses affaires. Il voulait interrompre son voyage à Munich où il comptait de nombreux amis et connaissances.

Kosnow se disait directeur d'une importante galerie d'art de Salzbourg. Mais peut-être exagérait-il, dans le but de ne pas laisser languir la conversation. Parfois je ne pouvais me défendre de l'impression qu'il me racontait n'importe quoi, ayant appris par ma bouche que j'étais moi-même assez introduit dans certains cercles artistiques et cherchant, pour des raisons que je m'expliquais difficilement, à connaître plus précisément mes goûts et mes aspirations profondes. Il possédait une habileté assez diabolique et, l'alcool aidant, réussit à me faire parler plus que je ne l'aurais voulu.

Après le déjeuner qui fut, comme presque toujours, dans les wagons-restaurants, cher et quelconque, nous regagnâmes notre compartiment.

Je ne sais plus comment nous en arrivâmes à parler d'hypnotisme, de parapsychologie, de phénomènes surnaturels, il n'en reste pas moins que nous nous accrochâmes bientôt, assez violemment (en ce qui me concerne !), sur le chapitre de la créance qu'il fallait (ou non !) accorder à l'ingérence possible des puissances des ténèbres dans notre existence quotidienne.

— Je ne puis croire RÉELLEMENT à ces CHOSES, m'indignai-je, ce ne sont que des CHICANES d'une certaine POÉSIE ! Sans doute... je veux bien l'admettre... il doit y avoir quelque chose comme une... SURNATURE... mais de là à envisager tout

un PANDÉMONIUM !

En fait notre conversation s'enlisa dans les marécages vénéneux d'une très vaine et banale querelle. Je m'en voulus bientôt de m'être laissé entraîner dans des sentiers dangereux et parsemé de pièges philosophiques.

— Bien ! Vous refusez donc d'admettre, s'exclama Kosnow en dardant sur moi la flamme verte de son regard, que dans des Sphères qui sont extérieures à ce monde, mais qui déterminent puissamment son destin, des créatures indicibles se livrent des combats inexplicables dont l'enjeu est presque à tous les coups notre propre salut ?

— Monsieur Kosnow ! je vous prie... n'essayez pas de me convaincre. Je suis imperméable à vos arguments.

Je me calmai : quelque chose que j'avais bu ou mangé m'était resté sur l'estomac et je dus combattre une nausée tenace. Je n'avais plus guère envie de parler ; je considérais d'ailleurs que nous avions fini de faire le tour du sujet.

— Je voudrais vous montrer quelque chose, dit mon interlocuteur.

C'est, sans doute, à ce moment-là que j'ai glissé à la dérive d'un sommeil hypnotique, vers des espaces hantés.

Je me trouvais dans une salle entièrement nue percée de vastes fenêtres donnant sur une plaine désertique. J'étais assis dans un fauteuil profond et confortable, les yeux fixés sur le paysage désolé que me révélait la grande vitre qu'embuait un soupçon de brouillard. Deux mains vinrent se poser de part et d'autre de ma nuque, diffusant dans tout mon corps une sorte de courant chaleureux et bénéfique. La voix de Kosnow s'éleva, étrangement douce et rassurante.

— Vous êtes à moi, maintenant, disait-elle. Pour le Meilleur et pour le Pire. Vous ferez ce que je dirai. Vous irez où je voudrai que vous alliez.

Une des mains de Kosnow quitta mon épaule, agita lentement devant mes yeux un petit rectangle de carton souple.

— Prenez cette photographie, et regardez-la très, très attentivement.

Machinalement je la saisis entre le pouce et l'index. C'était un portrait de femme. D'un académisme assez froid. La créature qui me faisait face était d'une beauté surprenante, indéfinissable, et elle me souriait avec une cruauté diabolique qui m'emplit immédiatement d'une répulsion instinctive. Dans un visage d'une pureté telle qu'on l'imagine aux femmes hiératiques d'époques prodigieusement anciennes ou alors situées à la frange incertaine du temps, des yeux d'animal me couvaient d'un regard de braise et de gel. Le cou d'une grâce infinie me sembla extrêmement mobile et capable de mouvements ophidiens et complexes, et les épaules discrètement dénudées par les pesanteurs croulantes d'une robe de brocart digne d'une impératrice mythique dominaient avec élégance la courbure satinée d'une poitrine que l'on devinait irréprochable. En dépit de l'académisme de la photographie et de la banalité de la pose, une sensualité presque tangible se dégageait de cet étrange portrait.

La main de Kosnow disparut dans le noir, escamotant du même coup le visage de la belle inconnue aux yeux de bête sauvage.

— Cette créature, déclara Kosnow, est une fille du Mal. Je vais vous mettre sur sa piste, vous montrer la route qui mène vers elle. Maintenant ses traits démoniaques sont gravés dans votre mémoire avec un poinçon de feu. Quand vous la rencontrerez, lutez pour votre vie... avec CECI !

La main de Kosnow refit son apparition, baignée d'un peu de clarté lunaire : il y avait maintenant entre ses doigts pâles un poignard à manche d'ébène dont la lame jeta un éclair bleuâtre quand elle quitta son étui de cuir rouge.

« Je vis en pleine fantasmagorie, me dis-je. Mais que ce rêve est troublant et réaliste ! »

— Vous ne rêvez pas ! s'écria Kosnow. Vous êtes en état de suggestion hypnotique. Prenez cette arme, car elle vous permettra peut-être de lutter contre les sortilèges de cette femme. Frappez-la droit au cœur !

Les mains de Kosnow jouèrent un instant encore avec le terrible poignard et son étui sanglant, puis les contours de ces objets commencèrent à se diluer dans une brume qui allait s'épaississant et semblait être l'émanation même du paysage désolé sur lequel s'ouvraient les hautes fenêtres.

— Vous êtes dément, criai-je à l'adresse de Kosnow. Vous délirez...

Ce fut le contrôleur qui me réveilla.

— Les voyageurs changent de train, dit-il.

J'eus l'impression tout à fait étrange que le fonctionnaire essayait d'éviter mon regard.

— Je ne comprends pas, m'écriai-je, je devais rester dans cette voiture jusqu'à Munich ! À propos !

Je venais de m'apercevoir de la disparition de Kosnow. Cela ne fit qu'ajouter à ma mauvaise humeur. Non, le contrôleur n'avait remarqué personne répondant au signalement de mon extraordinaire compagnon de voyage.

— J'exige de parler au chef de train, m'exclamai-je lorsque le petit homme au regard fuyant se remit à me pousser doucement, mais avec une certaine fermeté, vers le couloir. C'était peine perdue ; j'avais affaire à un personnage particulièrement buté.

— Je regrette, monsieur, mais le chef de train vous dira exactement la même chose que moi, remarqua-t-il en soupirant, puisque c'est de lui que je tiens mes ordres.

Puis tout en me tirant par le coude pour me faire sortir du compartiment, il se lança, non sans volubilité, dans une série d'explications confuses et peu crédibles.

J'étais hors de moi, et le fait d'avoir été réveillé sans trop de ménagements, dans de telles circonstances, m'avait remis la nausée au bord des lèvres.

— Vous oubliez quelque chose !

Au moment même où le train entra dans une gare où s'engouffraient des tourbillons de neige, le contrôleur me tendit un paquet oblong enveloppé dans du papier d'emballage très ordinaire.

— Ce n'est pas à moi, me récriai-je, laissez-moi tranquille, à la fin...

Mais il insista :

— À qui voulez-vous que ça soit ?

Et d'autorité, il me mit le paquet dans la main. J'eus alors, pour la première fois, l'impression d'être pris au piège, de me trouver au centre d'une cruelle conspiration. D'avoir, sans le désirer, mis le pied dans une zone de pénombre où la réalité quotidienne devait marquer le pas devant les axiomes et les théorèmes d'une mathématique différente. Sans même l'ouvrir, je savais ce que contenait ce paquet. Je

l'enfouis dans la poche de mon pardessus, soudain pris de frissons, ne songeant même plus à me défendre des assauts de l'Inconnu.

Le train s'immobilisa dans un tintamarre sinistre, et je me retrouvai sur le quai d'une gare déserte, la tête lourde et le cœur battant, la poche de mon manteau déformée par un paquet brunâtre contenant un poignard à manche d'ébène dont la longue lame luisante se dissimulait dans un étui de cuir rouge.

Lorsque je constatai que j'avais été le seul voyageur à quitter le train, j'entrai dans une violente colère. Mais aussi étrange que cela puisse paraître, je ne fis rien pour réintégrer mon douillet compartiment de première classe. Je demurai là, tremblant de rage et de fièvre, sur le quai déserté, jusqu'au moment où les derniers wagons eurent disparu dans la grisaille glacée.

— Quelle folie ! me répétai-je, quelle folie !

Kosnow m'avait tendu un traquenard grossier dans lequel j'étais tombé comme un innocent. Écœuré, je me dirigeai vers la gare, ployant sous le fardeau de mes deux valises qui me semblaient à présent peser des tonnes.

Je traversai une sorte de barrière ouatée, faite de neige et de brouillard, qui aurait tout aussi bien pu être le *no man's land* séparant le monde des vivants de l'univers des Démons.

Il n'y avait pas une ombre de voyageur dans la salle d'attente, mais, dans le hall, un fonctionnaire bâillant daigna répondre du bout des lèvres à mes questions angoissées :

— Je regrette, monsieur, on a dû vous mal renseigner. Le train que vous venez de quitter ne s'est arrêté à Kr*** qu'à titre exceptionnel. Mais il n'a jamais été question qu'il interrompe son voyage pour des raisons « techniques » (en prononçant les trois derniers mots, il ne put s'empêcher de sourire d'un air vaguement ironique qui me mit les nerfs à fleur de peau et me donna une furieuse envie de l'étrangler séance tenante !)... En effet, il atteindra Munich avec seulement quelques petites minutes de retard.

Kosnow avait dû soudoyer le chef de train et le contrôleur, et maintenant, je me trouvais dans de beaux draps, abandonné dans cette gare maudite, ouverte au blizzard et aux enchantements.

— Monsieur, il n'y a plus de train pour Munich avant demain matin, cinq heures. Quant à votre correspondance pour Känstadt... vraiment, je ne vois pas comment vous pourriez vous débrouiller.

Il secoua lentement la tête, l'air de dire : « Mon pauvre monsieur, vous devez avoir pris une mauvaise grippe... »

— Vous êtes alsacien, n'est-ce pas ?

— Oui...

— Cela se remarque à votre façon de prononcer... Ne prenez pas ça pour une... pour une « vexation ».

Il employa bien ce terme, dans un français rocailleux. Mais je n'avais pas envie de converser avec un fonctionnaire, même passionné de dialectes alémaniques ou franciques.

— Si vous voulez mon avis, monsieur, je vous conseillerais quant à moi de

descendre dans un hôtel confortable, de vous y faire servir tout à l'heure un solide dîner...

— Je n'ai guère le choix, à moins de prendre un taxi pour Munich !

— Vous n'y pensez pas, vous dépenseriez des dizaines et des dizaines de marks ! Quand j'ai des amis, je les fais loger au *Bayrischen Hof*. Et si je puis me permettre...

— Merci, dis-je un peu sèchement. Je tâcherai de tenir compte de vos conseils...

Je me souvins soudain que mon train de correspondance Munich-Känstadt ne me déposerait pas ponctuellement sur le quai d'une gare amie, mais que le cher Horst serait fidèlement au rendez-vous et qu'il se rongerait les sangs en ne me voyant pas paraître à l'heure indiquée sur la carte postale que je lui avais fait parvenir.

Je me réfugiai donc dans une cabine téléphonique et composai le numéro d'Edelring. Il y avait une friture détestable sur la ligne et ce fut à peine si j'entendis le déclic lorsque mon correspondant décrocha le combiné.

— ... Edelring... Horst ! Ici...

— Allô... allô... ALLÔ ! Bitte ! *Wer ist am Apparat ?*

Je compris que nous nous trouvions Horst et moi au début d'un dialogue de sourds et j'en eus le cœur gros, tel un enfant pris par le mal du pays.

Je crois que j'aurais donné tout ce qui me restait de fierté pour que mon ami Horst vienne me délivrer de cet enfer cotonneux dans lequel je m'enfonçais, pauvre damné pathétique et un tantinet ridicule.

— *HORST ! ICH BIN ES ! DANIEL... MEIN GOTT !*

— *ALLÔ ! ALLÔ ! SPRECHEN SIE DOCH !*

Les larmes aux yeux, je raccrochai. Me promettant de faire une nouvelle tentative au *Bayrischen Hof*.

Le chauffeur de taxi n'essaya pas d'engager la conversation. Nous roulâmes en silence à travers des rues grises bordées parfois de beaux immeubles baroques. Les gens me semblèrent « transparents », des créatures de verre qui fuyaient dans la tourmente neigeuse, mascarets, pantins, tristes sortilèges suscités par je ne savais quelle Entité pervertie. Il se pouvait bien que Kr*** fût une belle ville, voire une ville agréable, mais je la trouvai, quant à moi, immédiatement hostile et froide. Je me rappelai, Dieu sait pourquoi, la première phrase du livre de Rainer-Maria Rilke, *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge* : « C'est donc ici que les gens viennent pour vivre, j'aurais plutôt tendance à croire que c'est un lieu où mourir. »

Nous nous arrê tâmes devant un bâtiment assez impressionnant qui devait avoir assez fière allure, mais que je trouvai immédiatement sinistre.

— Hôtel *Bayrischer Hof*, *mein Herr*.

La neige avait un peu relâché sa vigilance, et ce fut sans avoir à me pencher pour lutter contre ses morsures haineuses que je pus m'avancer vers la haute façade de l'hôtel. De grandes lettres gothiques dorées détachaient du mur blanc ces deux mots : B.A.Y.R.I.S.C.H.E.R. H.O.F. Banal : il devait y avoir dans toute l'Allemagne du Sud, entre la frontière tchèque et la frontière helvético-française, plusieurs dizaines d'auberges, d'hôtels ou de pensions ainsi dénommées. Mais cette banalité même, par cette froide soirée d'hiver, me sembla éminemment suspecte. En un mot comme en

mille, n'importe quoi dans cette maudite cité me mettait mal à l'aise. Euphémisme : tout dans cette ville me remplissait d'une espèce d'horreur funeste et pétrifiante !

En dépit de mes craintes, le hall de l'hôtel ressemblait à un havre de paix bourgeois et cossu. Le réceptionniste (ou le portier ?) me reçut avec incroyablement d'égards, me pria d'accepter ses excuses si les meilleures chambres étaient d'ores et déjà réservées depuis quelques jours, mais jura qu'il me logerait dignement et que je n'aurais pas l'impression, au moment de la « douloureuse », de jeter mon argent par la fenêtre.

La courtoisie de cet homme me réconcilia quelque peu avec le monde extérieur, et ce fut avec un peu plus de cœur au ventre que je pris possession de la chambre n° 18. Une belle chambre ma foi, vaste et confortable, meublée avec un soin dont ne sont plus coutumiers les dortoirs de béton du monde moderne. Lorsque la porte se fut refermée sur moi, je m'ingéniai à croire que j'avais rêvé, que je n'avais jamais rencontré Werner Kosnow et que j'avais vécu les cinq dernières heures dans un état voisin de la transe. Si j'étais descendu dans cette gare inconnue, il fallait attribuer la cause de cet égarement de conduite à un coup de tête dicté par une crise fiévreuse. En effet, je me sentais las, déçu, vaguement malade. Je me persuadai qu'il était nécessaire de lutter pied à pied contre l'invasion de la neurasthénie. Dans un court instant, je serais à nouveau capable de penser clairement, de prendre une décision. « Demain, à l'heure dite, je serai sur le quai de la gare et, bientôt, je retrouverai mon ami Edelring. » La première chose à faire est de lui téléphoner, sinon il va s'inquiéter...

J'ôtai mon manteau et le jetai sur le lit, sans ménagement. Et ce geste déclencha les foudres du Mystère : le paquet oblong enveloppé de papier brun glissa sur le sol et atterrit sur le parquet avec un petit bruit agaçant. Le piège ne voulait pas desserrer son étau, et je sus avec une grande certitude que j'allais devoir me plier aux lois inflexibles qui régentaient l'univers dont Kosnow était sorti, l'espace de quelques heures.

Dans le paquet je trouvai le poignard à manche d'ébène, dans son fourreau de cuir rouge, et une enveloppe grise, d'un papier très ordinaire. En capitales d'imprimerie, deux mots y étaient tracés :

FRÈRE DANIEL

D'une main tremblante, j'en extirpai la photographie d'une femme brune aux yeux d'animal pervers et un rectangle de bristol portant ces quelques lignes également rédigées en capitales :

« *FRÈRE DANIEL,*

*« NOUS SOMMES DES VOYAGEURS
MASQUÉS. NOTRE ROUTE INLIASSABLEMENT
SE DÉROULE DANS UNE NUIT PROFONDE.
UNE NUIT INTERMINABLE QUI NE FINIRA
QU'AVEC CE MONDE. NOUS SOMMES
PRISONNIERS DE NOTRE DESTIN QUI NOUS
FORCE SANS RÉPIT À ALLER DE L'AVANT.
PARFOIS NOUS PRENONS CONTACT AVEC
QUELQU'UN COMME VOUS ET NOUS LUI
CONFIONS UNE MISSION. QUELLE QUE*

*PUISSE ÊTRE CETTE MISSION, IL LUI
FAUDRA L'ACCOMPLIR OU COURIR À SA
PERTE.*

*« VOUS POSSÉDEZ L'ARME QUI VOUS
AIDERA PEUT-ÊTRE À TRIOMPHER DU MAL.
VOUS ÊTES PROCHE DES LIEUX MAUDITS.
LE « HASARD » VOUS GUIDERA.*

« QUE DIEU VOUS PROTÈGE !

(W. K.) »

Je lançai lettre, photographie et poignard sur le lit et sortis de cette chambre dont l'atmosphère m'était tout à coup devenue irrespirable. Le bar de l'hôtel était ouvert. Dieu merci. J'y avalai trois whiskies, ce qui transforma immédiatement ma nausée en une douleur brûlante. Sans que je fusse capable de les retenir, des larmes commencèrent de rouler le long de mon nez.

— Quelque chose qui ne va pas, monsieur ? demanda le barman.

— Ce n'est rien, dis-je, les nerfs...

Je me sentais ridicule.

— Ah, les nerfs, soupira le barman avec sollicitude, on sait ce que c'est...

Malgré la douleur dans mon estomac, je demandai un autre scotch et allai m'asseoir à l'écart pour cacher le tremblement de mes doigts. Je n'avais pas envie de passer pour un alcoolique larmoyant aux yeux du barman qui devait pourtant en avoir vu d'autres. Je me sentais découragé, à bout de forces, comme si je venais de voyager des jours et des nuits durant sans avoir changé de linge. L'idée de devoir retourner dans la maudite chambre où m'attendaient la lettre de Kosnow, le poignard à lame bleuâtre et le portrait de la belle « ogresse » m'enfonçait dans le cœur des aiguilles de glace. Un peu plus tard, je me rendis dans le hall pour essayer de téléphoner à Edelring. Maintenant, il n'y avait plus de grésillement ni de craquements dans l'écouteur. Soulagé, j'attendis que mon ami voulût bien décrocher le combiné. Je laissai sonner une bonne quinzaine de fois et, au fur et à mesure que le temps passait, comme rongé par le bourdonnement du téléphone, une peur irraisonnée prenait entièrement possession de moi. « Mon Dieu, me répétais-je, mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu... » J'étais abandonné de tous, loin de l'univers connu, dans un lieu propice à tous les complots de la nuit, aux conjurations des entités maléfiques qui orchestraient l'effroyable symphonie du cauchemar.

— Je voudrais envoyer un télégramme...

— Rien de plus simple, monsieur. Donnez-moi le texte, je me chargerai du reste...

Tandis que je notais quelques mots sur une grande feuille de papier blanc, j'entendis la porte s'ouvrir. Il me sembla qu'un tourbillon de froid pénétrait avec violence dans la confortable chaleur du *Bayrischen Hof*, irruption intempestive d'un mauvais présage. Je me retournai, la main qui tenait le crayon suspendue en l'air à vingt centimètres de la feuille de papier. Deux hommes en uniforme venaient d'entrer. L'étrangeté de leur tenue me frappa tout de suite. J'ai trop longtemps vécu en Allemagne pour ne pas reconnaître un gendarme, un policier ou un autre fonctionnaire de la force publique quand j'en vois un. Mais les deux hommes qui se tenaient dans la lumière du grand lustre circulaire portaient des uniformes tels que je n'en avais jamais

vu entre Karlsruhe et Husum. Les vastes manteaux — des capes qui ressemblaient à des ailes d’oiseaux funestes — tombaient plus bas que les genoux, ne laissant entrevoir au-dessus des bottes noires et luisantes de neige fondue que quelques centimètres de tissu cramoisi. Les casquettes de toile obscure resplendissaient d’insignes soigneusement astiqués, et quand les deux nouveaux venus écartèrent les pans de leur manteau, je vis, accrochés aux larges ceinturons bouclés de métal jaune, de longs étuis à revolver. Vivement, je détournai les yeux quand mon regard rencontra celui de leurs prunelles de verre bleu-gris. Une brève griffure de temps durant, je crus que c’était moi que ces deux hommes (ces deux spectres ?), enfantés par la ténèbre neigeuse, cherchaient. Mais de toute évidence une courte visite au *Bayrischen Hof* faisait partie de leurs habitudes quotidiennes. Ils s’entretenaient aimablement avec le portier, refusant d’un même geste la cigarette qu’il leur proposait et se plaignant de la mauvaise visibilité.

— Dans ces conditions, dit celui qui portait un galon sur la manche de sa tunique, il est bien difficile de faire son travail correctement.

Ces deux-là étaient certainement des fonctionnaires vétilleux qui ne se mettaient jamais au lit sans relire au préalable une page du règlement. De temps en temps, tout en conversant avec le portier, l’un ou l’autre me jetait un regard en coin, et je me sentis bientôt très mal dans ma peau, comme si j’avais Dieu sait quoi à me reprocher.

Le gradé se décida finalement à m’adresser la parole.

— Comptez-vous rester longtemps dans notre petite ville, monsieur ?

— Non, dis-je précipitamment. Je reprends le train de Munich, demain matin à cinq heures. J’ai interrompu mon voyage... pour raisons de santé...

— Pour raison de santé, vraiment... alors je vous conseille de ne pas trop vous attarder au-dehors par le temps qu’il fait. Il règne un climat mortel. *Stricto sensu*, monsieur ! À vous geler le sang.

Je crus que l’entretien était terminé, mais il se frotta le menton avec application et déclara sentencieusement :

— Une belle ville, Munich, bien que trop bruyante et trop... hectique. Si vous voulez mon avis, rien ne vaut une localité bien tranquille comme la nôtre, monsieur. Où la vie suit quelques règles élémentaires, si bien qu’elle vaut encore la peine d’être vécue.

Pendant qu’il me tenait cet étrange discours, son compagnon vérifiait les fiches de séjour que le portier lui avait remises. Cela me mit encore plus mal à l’aise, et je ne pus m’empêcher de poser cette question :

— Faites-vous partie de la police ?

Une flamme s’agita dans son regard bleu-gris, vaguement moqueuse :

— En quelque sorte, oui. Le Bourgmestre est très préoccupé de la tranquillité de nos rues. Rien ne lui tient autant à cœur que la sécurité de ses concitoyens. Puis-je vous féliciter de l’excellence de votre allemand, monsieur. Pour un Français, vous vous débrouillez formidablement bien.

Comme l’autre avait enfin terminé ses vérifications, le gradé me salua très aimablement et souhaita le bonsoir à la cantonade, comme si nous avions été une bonne quinzaine de personnes installées dans le hall.

Le néant les enveloppa, les soustrayant à ma vue.

Cet intermède dont je m'expliquais assez difficilement la signification m'avait, je m'en rendis compte, énérvé au point que je ne me sentais plus en état de compléter mon message télégraphique. Je froissai la feuille de papier à en-tête de l'hôtel entre mes doigts tremblants et déclarai au réceptionniste que je ne me sentais pas bien et que j'éprouvais le besoin de m'allonger quelques minutes avant le dîner.

— Nous servons à partir de 19 h 30, m'expliqua-t-il.

La première chose que je vis en entrant dans ma chambre fut le couteau. Il semblait émaner de cet objet un rayonnement maléfique, suggestif. Malgré ma répulsion, il fallut que je m'en approche, que je le prenne entre mes mains aux paumes moites, que je dévoile la longue lame étincelante dans la lumière de la lampe, que j'éprouve du bout de l'index le tranchant et la pointe, que je m'imagine cette arme redoutable en train de plonger tel un sexe brutal dans la chair de cette femme, de cette mystérieuse inconnue dont Kosnow avait dit « qu'elle était une fille du Mal ». Du Mal ou du Malin ? Je ne savais plus. Ma tête tournait, mon cœur cognait follement sur un rythme désordonné. Tournant légèrement les yeux, je me découvris en pied dans la glace de la massive armoire de chêne. D'une certaine manière, je ressemblais à l'Ange de la Mort, avec ma main qui brandissait, dans un geste un peu théâtral, le poignard à manche d'ébène. Et, tandis que je m'observais dans le miroir, il me vint par tout le corps un froid inouï, un gel puissant, irrésistible. Le temps s'arrêta de passer, une brume sembla se former dans les abîmes du verre, comme si quelqu'un me regardait du fin fond d'un étang glauque, un visage léonin aux yeux flamboyants, à la bouche haineuse qui formait inlassablement des paroles incompréhensibles aux consonances vaguement obscènes. Et cette bouche aux dents aiguës blasphémait et me maudissait et me parlait en termes de défi. Une phrase que personne d'humain n'avait prononcée roula dans ma tête, vague déchaînée qui bouleversa de fond en comble le dernier reste de logique qui m'était imparti : « Qui vient ici, se risquer dans la bouche de la bête ? »

Puis l'illusion disparut, les battements désordonnés de mon cœur douloureux se ralentirent et je m'allongeai sur le lit, les yeux clos, à la recherche d'un peu de calme. Les whiskies que j'avais ingurgités avec trop de hâte continuaient de me brûler l'estomac, et je me dis que je ne pourrais certainement pas avaler grand-chose à l'heure du dîner. Je consultai ma montre-bracelet et vis qu'il était 18 h 20. Encore plus d'une heure à tuer avant de passer à table. Et cette chambre qui recommençait à m'oppresser. N'y tenant plus, je me levai, remis ma veste, mon écharpe, mon pardessus, mes gants. Avant de sortir sur le palier, je fourrai dans ma poche le poignard de Werner Kosnow.

Le portier me regarda d'un air désapprobateur :

— Il fait un temps abominable, dit-il, un temps à ne pas mettre une bête dehors !

Je sursautai : pourquoi avait-il employé cette formule insolite ? En allemand comme en français, il existait l'expression : il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors. Littéralement : à ne pas chasser un chien devant la porte... Le mot B.Ê.T.E. me fit l'effet d'une piqûre de guêpe. Le portier voulait-il par cette paraphrase d'une expression populaire m'adresser une sorte d'avertissement ?

J'hésitai, la main à deux centimètres de la poignée de la porte massive qui ouvrait sur la rue : quels monstres m'attendaient de l'autre côté de ce dérisoire rempart dressé entre moi et l'empire de la nuit ? (Nous sommes des voyageurs masqués. Notre route inlassablement se déroule dans une nuit profonde. Une nuit interminable qui ne finira qu'avec ce monde...)

Et dans cette seconde durant laquelle je demeurai suspendu entre deux mondes, je compris toute la vanité de mon existence, toute l'incertitude de mon devenir, toute la misère morale de ma condition.

« De quoi as-tu peur ? de QUOI, de QUI ? et POURQUOI ? Et pour QUI, pour QUOI veux-tu continuer d'exister ? »

Le visage de Kosnow traversa la distance qui sépare la réalité du rêve, et sa voix me transporta dans cette pièce étrange où il m'avait « donné ses instructions ». La nuit régnait sur le paysage désolé, des frémissements inexplicables semblaient suspendus dans l'air, comme produits par les ailes membraneuses d'invisibles oiseaux : une voix parla dans une langue que je ne comprenais pas, une voix aux inflexions tour à tour bestiales et hiératiques. Je ne savais plus si les paroles qui s'égouttaient ainsi dans le vide de cette extraordinaire demeure exprimaient l'amour / passion ou la haine. Si l'Enfer prêt à s'ouvrir sous mes pieds m'apporterait la jouissance ou la mortelle douleur qui rompt les entrailles et fait éclater le cœur comme une grenade mûre.

Et puis, sans transition, je me retrouvai dans la rue. Un mur blanc, neige et brouillard confondus, me cachait les hautes maisons à pignons et façades ornementées. Je me retournai, levai les yeux vers les toits de l'hôtel, mais les derniers étages semblaient avoir été dévorés par des nuées confuses, ouvrant des gueules noires et dégoulinant de glaires suspectes. L'enseigne balancée par le vent produisait un son légèrement grinçant qui avait un petit quelque chose de rassurant dans cette immensité malade.

Je ne rencontrai qu'un nombre limité de passants. Ils rasaient les murs, s'abritant du mieux qu'ils pouvaient contre les bourrasques. Je remarquai également que l'automobile n'était pas très à l'honneur à Kr***, contrairement aux autres villes de la République fédérale où le Démon-Voiture était un des Princes Majeurs du Pandémonium moderne. Les rares automobiles à glisser le long des rues engoncées dans le froid de cette morne soirée de décembre étaient pour la plupart des taxis. Mais ce qui me frappa le plus et qui provoqua dans mon esprit un trouble véritablement irrationnel, ce fut l'absence de la « Weihnachtsstimmung » ! Cette atmosphère si chère au cœur de tous les Allemands, toujours prêts à s'abîmer dans les fastes du vieux sentimentalisme germanique, dès que revenait le temps de l'Avent.

L'ambiance de Noël, qui illuminait somptueusement les autres cités allemandes, paraissait lettre morte à Kr***.

L'étrangeté de la situation passait maintenant, progressivement, au second plan de mes inquiétudes. Sans m'en apercevoir, ou presque, je me familiarisai avec l'Inconnu, l'Inconcevable. J'étais devenu un citoyen de l'improbable et, bon gré mal gré, il fallait bien que je m'en accommodasse. Les mystérieux « Voyageurs », qui m'avaient jeté sur les côtes de cette terre hantée, guettaient peut-être, certainement, mes moindres gestes, toutes mes allées et venues. Ils attendaient de moi que j'accomplisse fidèlement la mission pour laquelle ils m'avaient choisi.

Je n'avais pas quitté l'hôtel *Bayrischer Hof* depuis plus de cinq ou dix minutes, qu'un couple de cavaliers surgissait de la barrière blanche pour s'immobiliser à ma hauteur.

— *Grüss' Gott*, s'exclama le gradé qui m'avait si discrètement interrogé dans le hall. Voici notre ami français ! Où allez-vous ainsi dans la tourmente et dans la nuit ?

J'avais l'impression qu'il citait maladroitement des vers d'une ballade trop connue, mais également que son collègue et lui savaient parfaitement pourquoi je me trouvais

à Kr***.

— Je tue le temps, dis-je, qui me sépare de l'heure du dîner. Et alors il me répondit par ce plagiat :

— Tuez le temps avant qu'il ne vous tue !

Et il éclata d'un rire démonstratif qui alla se perdre en écharde gelées dans les profondeurs des ténèbres. Son subordonné lui fit écho, de l'intérieur d'un entonnoir de brume blanche, mais son rire ne résonna que comme un de ces grelots que l'on accrochait jadis au cou des chevaux qui tiraient les traîneaux à travers les steppes glacées.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit le gradé, voyant que je ne faisais pas mine de m'esclaffer à sa douteuse plaisanterie, mais je suis ainsi fait que je ne perds jamais une occasion de placer un bon mot ou un calembour. Si vous prenez la rue sur votre droite, monsieur, vous verrez que cette ville ne manque pas de monuments architecturaux.

Ma main dans la poche de mon pardessus venait de se resserrer sur le manche du poignard. C'était un geste parfaitement instinctif, mais sans doute mon subconscient avait-il deviné dans les paroles apparemment anodines de l'étrange cavalier quelque sourde menace. Quelque chose de mon mécontentement dut passer sur mon visage, car mon interlocuteur fronça les sourcils et planta dans le mien son regard bleu-gris. Un regard qui me fit presque physiquement mal. Un frisson, une petite douleur à la pointe de l'estomac...

— Mais après tout, bon sang, vous êtes libre et vous ferez exactement ce que vous voudrez ! Venez Schranz...

Quelques secondes plus tard, ils avaient disparu dans le tunnel de brume et de neige...

La solitude m'en sembla plus atroce encore, plus menaçante. Du fond de l'abîme incolore, tourmenté par les assauts grinçants du froid, des bêtes blanches et avides me guettaient sans relâche.

« Pourquoi, me dis-je, mais pourquoi m'avoir choisi moi, le plus lâche, le plus malade, le plus tremblant, le plus indigne parmi les hommes de cette Terre de malheur pour me lancer dans cette sorte d'aventure dont je ne sortirai pas vivant ! »

J'éprouvais pour moi-même une grande commisération, et pour un peu j'aurais versé, dans cette nuit étrangère et hostile, des larmes d'enfant perdu. Puis il y eut comme un vent minuscule dans ma tête. Je ne puis, à l'heure de coucher sur le papier cet insolite récit, définir autrement cette sensation-là... Oui, il se leva dans mon crâne comme un vent minuscule, qui enroula dans les méandres de mon cerveau des bribes de phrase :

« ... allez... suivez conseil... prenez... votre... droite... ruel... »

La créature mystérieuse qui s'était emparée de moi dès l'instant où j'étais entré dans le hall de l'hôtel *Bayrischer Hof* continuait de me dicter ses consignes. Je ne comprenais rien, bien que je m'efforçasse à reprendre mes esprits et à réagir contre l'engourdissement progressif, irrémédiable de ma volonté. Je voulus me rassurer en me racontant que Kosnow n'était qu'un bateleur de l'hypnotisme, un mauvais plaisant qui tirait sa jouissance des folies qu'il inspirait à ses victimes. « À force, me dis-je, de vivre à la frange du réel et de l'imaginaire, tu as fini par dérapier de l'autre côté ! » Mais je savais bien que j'essayais de me leurrer, que j'étais entré dans un univers de

cauchemar, mais aussi réel que celui dans lequel j'avais coutume de me débattre quotidiennement contre tous les démons de la vie. Le froid me pénétrait, telle une lame. Poignard inexorable de verre glacé. Piquait d'ores et déjà les avant-postes de mon cœur.

« Dire que je pourrais être avec Horst Edelring, dans une demeure chaude et confortable, au sortir d'un bon bain, choyé, couvé, lové dans un fauteuil, le verre à la main... »

Ardemment, je souhaitais la présence de mon ami, la musique de sa belle voix grave, la lenteur précieuse de ses gestes...

Ma main, dans la poche du pardessus, étreignait sauvagement le poignard à manche d'ébène.

Je m'engouffrai dans la rue qui s'ouvrait sur ma droite. Et il se produisit un étrange phénomène atmosphérique : au lieu de me suivre, la neige demeura prisonnière de l'avenue. Il régnait dans cette rue un silence impressionnant, une tranquillité... religieuse. En me retournant, je découvris une large muraille de brume laiteuse qui fermait la vue telle une porte. Je me rendis compte que je n'avais plus le choix, que mon destin m'obligerait à aller de l'avant, à la rencontre de la nuit la plus mystérieuse de mon existence.

« Qui, me demandai-je, peut vivre dans cette rue maudite ? »

Il n'y avait plus trace de neige sur les trottoirs et je pus avancer entre les hautes façades sans avoir à me pencher pour lutter contre les bourrasques mordantes. J'étais déjà à ce point acclimaté au fantastique que je m'étonnai à peine de cet inexplicable changement. Les maisons qui s'élevaient de part et d'autre de la rue étaient du plus pur style wilhelmien, avec de temps à autre quelque bâtisse décorée dans la manière du « Jugendstil ». Rien dans cette rue n'était délabré ou vieillot, comme si on s'était donné toutes les peines du monde pour restaurer ces monuments d'un passé encore proche et déjà lointain à la fois. Quelques fenêtres étaient brillamment illuminées, comme si de hautes flammes brûlaient dans d'imposantes cheminées serties dans le marbre. D'une manière générale, l'impression qui se dégageait de ce quartier était celle d'un confort bourgeois et cossu, soigneusement abrité des rumeurs sournoises et inquiétantes du monde extérieur.

Ce ne fut qu'au bout de deux minutes que je me rendis compte que je n'avais pas rencontré âme qui vive, tandis que la rue continuait de s'écouler entre les façades lumineuses ainsi qu'une rivière tranquille entre des berges cimentées. Pourtant, il n'était pas encore si tard que les habitants de ce beau quartier dussent se terrer dans leurs appartements comme des cafards frileux. Au contraire ! Je finis par déboutonner mon pardessus et dénouer mon écharpe, tant la chaleur douceuse s'était insinuée en moi par tous mes pores.

« Mais cette rue est interminable, dis-je à haute voix. Jamais je n'en verrai le bout ! »

Les maisons luxueuses succédaient aux maisons luxueuses, les façades hautaines aux portes cochères, les maisons de maître aux hôtels particuliers. En temps ordinaire, j'aurais constaté que « tout cela puait le fric et cette arrogance qui n'appartient qu'à la grande bourgeoisie », mais j'étais bien trop préoccupé par l'étrangeté des lieux pour songer à formuler la moindre critique.

Et puis, je LA vis !

Bien qu'elle ne se distinguât en rien de ses sœurs.

Haute, grise et blanche. Hostilement hiératique. Avec une porte épaisse et bien lourde. Une véritable forteresse citadine. La seule différence : elle ne montrait à la rue que des volets soigneusement clos qui ne laissaient filtrer nulle lueur.

Mon cœur s'était mis à battre. Follement. Comme si mon subconscient avait « compris » avant ma raison, mon intelligence. Comme poussé aux épaules par les démons de la nuit, je traversai la rue et m'avançai vers la maison que je « cherchais ». Devant la porte cochère, je m'arrêtai, les mains enfoncées au plus profond de mes poches. Au-dessus du double battant de chêne, je découvris cette inscription parfaitement lisible :

HIC EST LOCUS SUCCUBAE

Les grosses lettres noires se détachaient nettement, énonçant cette évidence effroyable : *hic est locus succubae* !

Je tremblais, repris par le froid, mais par un froid qui ne venait plus du dehors mais de l'intérieur de moi-même.

Pourtant je ne demeurai pas longtemps indécis, planté sur le trottoir, à contempler cette mystérieuse et terrifiante inscription : un bruit de moteur attira mon attention, et je vis qu'une vieille automobile, une antique Mercedes Benz, s'en venait dans ma direction.

Ce premier signe de vie n'apporta aucun soulagement à mes angoisses ; au contraire, je me demandai immédiatement quelle nouvelle diablerie me préparait cette nuit d'outre-monde.

Si quelqu'un sait, peut se faire une idée de ce que signifie le mot peur dans son acception la plus totale, la plus primitive, il comprendra mieux que quiconque pourquoi je me mis soudain à courir, à fuir droit devant moi tel un pauvre animal traqué. Dans cette rue qui ne voulait pas finir, poursuivi par cette vieille mécanique grondante qui semblait sortir tout droit d'un musée de l'automobile. Au risque de trébucher sur un obstacle inattendu, je me risquai l'une ou l'autre fois à jeter un regard éperdu par-dessus mon épaule. Le chauffeur du véhicule lancé à mes trousses était vêtu d'un épais manteau dont le col relevé lui cachait partiellement le visage, et coiffé d'une casquette à visière. En outre, ses yeux se trouvaient dissimulés derrière une paire de grosses lunettes, telles qu'en portaient les conducteurs aux premiers temps de l'industrie automobile. Mon poursuivant me chassait devant lui comme un traqueur patient qui fatigue le gibier, impassible, sûr de la victoire finale. Si j'avais entendu aboyer à mes basques une meute de chiens fous furieux, je n'aurais pas été plus effrayé. Je m'imaginai une catastrophe aux suites lugubres : je m'étais de tout mon long, me blessant cruellement, me brisant peut-être une jambe, ou tout simplement me tordant vicieusement une cheville. La vieille automobile me rattrapait tandis que je me traînais lamentablement sur le trottoir, les freins bloquaient la machine, le conducteur sautait à terre, avec une prestesse que ses lourds vêtements ne parvenaient pas à entraver ; des pas s'approchaient, qui pesaient sur la pierre avec une menaçante assurance, puis, vision mortelle, un visage se penchait sur moi, et ce visage n'avait plus rien d'humain !... Un masque (ou un mufle ?) aux yeux de verre noir, une bouche sans lèvres, ouverte sur des dents trop luisantes, qui grimaçait une manière d'odieux sourire, le rictus de l'Ange de la Pourriture et du Désespoir. Alors des mains brûlantes s'emparaient de mes épaules et les broyaient lentement entre leurs griffes d'acier.

Mais je ne trébuchai pas, je ne tombai pas entre les serres de l'oiseau de la mort. Je vis soudain, droit devant moi, un rideau de lumière blanche : la porte du monde des vivants.

Je me retrouvai brutalement expulsé par une force démentielle, projeté à travers la barrière de neige et de vent, dans un quartier assez misérable de Kr***. Des façades lépreuses, des fenêtres condamnées, barrées de planches pourrissantes. J'étais loin des maisons au charme cossu, des hôtels wilhelmiens, des réverbères à l'ancienne, des portes cochères soigneusement laquées, mais la vue de cette misère m'inspira plus de soulagement que la décence ou le tact n'auraient dû le permettre. Les passants que je croisais dans la neige et le froid semblaient exténués par un mal sournois et tenace, et pourtant je préférerais leurs visages neurasthéniques au luxe de la rue que je venais de quitter de si extraordinaire façon.

Au moins leur misère demeurait « humaine ». Et surtout, ils ne représentaient pour moi aucun danger ! Mon soulagement était tel que je n'eus même pas honte de ces odieuses pensées. Je venais de sauver ma peau, et cela seul m'importait...

Il me fallut Dieu sait combien de temps pour revenir à l'hôtel. Le dîner, me dit-on, était prêt. Je pouvais passer à table.

J'étais à peu près seul dans la salle à manger, sous le grand lustre à pendeloques de cristal de Bohême. Dans une atmosphère feutrée, trop germanique pour être encore vraie, les maîtres d'hôtel et les garçons de restaurant allaient et venaient, attentifs au moindre geste des dîneurs. Malgré la peur intense que j'avais éprouvée moins d'une demi-heure plus tôt (finalement, j'avais erré moins longtemps que je ne l'avais cru tout d'abord !), je me sentais un appétit féroce. Au menu, il y avait un consommé de tortue claire en tasse, des filets de truite fumés au raifort et un rôti. J'arrosai le repas d'une bouteille d'excellent « Mosel ». Je goûtai de tout, essayant de me détendre après les événements effrayants auxquels j'avais été mêlé. Bien sûr, il me fut impossible de chasser de ma tête toute la succession d'images terrifiantes, d'angoisses mortelles qui n'avaient cessé de m'assaillir dans cette ville ambiguë. *HIC EST LOCUS SUCCUBAE...* Ceci est la demeure de la Succube. Peut-être étais-je le jouet d'illusions vénéneuses, la proie d'un maître mystificateur...

Quand le maître d'hôtel vint me demander si j'avais bien dîné et si je désirais un dessert, un café ou une liqueur, j'en profitai pour lui toucher deux mots de mon aventure. C'était le type même du serviteur stylé, sans doute issu d'une longue lignée accoutumée à traverser discrètement l'histoire de la civilisation occidentale, troquant au fil des ans la culotte et la livrée contre le pantalon et le frac noirs. Mais il ne put, en dépit de son habituelle maîtrise de soi, se défendre d'un léger haut-le-corps. Il ne savait pas de quelle rue je voulais parler. De toute façon, il ne connaissait que très mal Kr***, car il ne travaillait au *Bayrischen Hof* que depuis quelques semaines.

— Je suis désolé de ne pouvoir vous être utile, monsieur. Vraiment...

Il mentait finalement assez mal pour un homme de sa profession.

Lorsque j'eus bu ma bouteille de « Mosel » jusqu'à la dernière goutte, je me levai de table et gagnai la porte de la salle à manger d'un pas très légèrement chancelant. Mais je me moquais bien de ce que pouvait penser de moi la valetaille trop bien élevée, car je la soupçonnais de tremper de proche ou de loin dans la conjuration qui avait pour but de me lancer dans les bras de la « succube ». Je n'essayai même pas de dissimuler mon début d'ivresse et, quand je passai devant le réceptionniste, je ne répondis pas à son salut. Mais me ravisant, je revins sur mes pas et demandai sans

fioritures verbales que l'on me réveillât à quatre heures et qu'on veillât à ce qu'un taxi passât me prendre à quatre heures trente pour me conduire à la gare. J'allais ajouter que je ne tenais pas à perdre une journée entière dans cette maudite ville, mais le regard du portier était empreint d'une telle ironie que je mordis ma lèvre inférieure presque à la faire éclater sous mes incisives.

— Pas de problème, monsieur, vous serez réveillé à l'heure dite. Quant au taxi, il sera ponctuel.

J'allai perdre une demi-heure au bar, à boire un schnaps ou deux, qui ne me réussirent guère. Écœuré, agité de tremblements nerveux, de frissons qui semblaient préluder à un mauvais refroidissement, j'allai chercher ma clé et montai dans ma chambre.

Assis sur le bord de mon lit, je me débattis contre d'affreuses nausées et des vagues serrées d'une tristesse vraiment morbide. « Je ne sortirai pas vivant de cette ville. ILS jouent avec moi un jeu cruel, dont ils sont les seuls à connaître les règles... »

Je ne comprenais pas les mobiles de Kosnow et de ses complices. Qui était cette femme que je devais tuer ? Existait-il des créatures du Mal ? Des succubes ? Ou ne s'agissait-il que d'une allusion allégorique ? D'une espèce de misogynie empreinte d'un mysticisme démoniaque et meurtrier ? Qui était le Démon ? Kosnow ou cette créature étrangement belle ?

Je pris la photographie entre mes mains tremblantes, plongeai mon regard dans celui des yeux de la bête. Non, je ne me sentais pas une âme d'exécuteur même si la sentence avait été prononcée par des êtres supérieurs, dissimulés derrière le masque hautain du justicier. Rien ne me tentait dans le rôle que l'on essayait, par tous les moyens, tous les subterfuges possibles, de me faire jouer.

J'étais toujours en train de fixer le portrait de la jeune femme, touché une fois de plus par son extraordinaire beauté, quand le téléphone de ma chambre sonna. Je n'avais qu'à étendre le bras pour décrocher le combiné, mais ce geste me coûta de grands efforts parce que mes mains tremblaient fortement.

— Une communication extérieure pour vous...

C'était Kosnow. Je reconnus presque aussitôt sa voix. Absolument nette, comme s'il se fût trouvé à quelques mètres de moi seulement.

Dès que j'eus reconnu mon odieux correspondant, je l'assailis d'amers reproches, n'hésitant pas à l'insulter avec une vigueur extrême, à laquelle je n'étais plus accoutumé. Pourtant, loin de se troubler, Kosnow attendit patiemment que j'eusse déversé sur lui le trop-plein de ma rancœur.

— Maintenant, dit-il imperturbablement, je vais vous demander de m'écouter avec attention, car il y va de votre vie. Si vous vous couchez dans votre lit pour vous y endormir, sans doute ne verrez-vous pas l'aube de demain ! De toute façon, vous avez dû comprendre, entre-temps, que vous ne pouvez plus reculer. Il vous faut aller de l'avant, car la moitié de la légion infernale est lancée à vos trousses. Prenez le poignard que je vous ai donné, et retournez là-bas ! Pénétrez dans la maison et accomplissez votre mission. Il vous faudra suivre ce conseil à la lettre : ne regardez pas la Bête dans les yeux, car le charme du Démon est puissant.

— KOSNOW ! m'écriai-je, à demi étouffé par une colère sans nom. Laissez-moi en paix, laissez-moi partir, ne me retenez plus dans ce piège...

— Vous n’êtes prisonnier que de vous-même, déclara-t-il avant de raccrocher.

Je demeurai assis sur le bord du lit, les yeux remplis de larme, le cœur noyé d’amertume, me disant et me répétant que j’allais perdre la raison ; si je ne l’avais pas encore perdue. Que je m’enfoncerais toujours davantage dans le néant, jusqu’au moment où... jusqu’au moment où ?

Il me sembla soudain qu’il n’y avait plus aucune distance entre le froid du Dehors et moi, que j’étais exposé à tous les regards ; que les murs étaient devenus transparents comme ceux d’une maison de verre et que des centaines de regards hostiles, glacés, pervers et brûlants de l’effroyable soif du mal demeuraient posés sur moi. Que des créatures inimaginables, plus dangereuses que les vipères les plus vicieuses grouillaient dans l’ombre, entrelaçant leurs membres élastiques en d’odieuses étreintes, cherchant à se glisser dans cette chambre par tous les pores de la nuit... par la bouche des miroirs... par les yeux des écuelles de l’ombre !

« Si vous vous couchez dans votre lit pour vous y endormir... sans doute ne verrez-vous pas l’aube de demain ! »

Je remis mon pardessus, mon écharpe, mes gants. M’assurai que le poignard à manche d’ébène jouait facilement dans sa gaine écarlate. La nuit et le sang... le sang et la nuit... la mort et la pourriture...

Je consultai ma montre : il était plus de 21 h 30. La nuit serait atrocement longue, bien que le départ de mon train fût prévu pour les heures encore noires du matin. S’il se pouvait que je sortisse vivant d’entre les griffes de la succube.

« Le temps sera bien assez long, me dis-je, pour un meurtre... un acte de justice... ou un suicide ! »

Je n’ai aucun souvenir précis des minutes qui suivirent. Peut-être d’ailleurs n’ont-elles jamais existé. Peut-être ai-je été porté par une force mystérieuse vers mon odieuse destination. Je ne sais comment je descendis l’escalier, comment je traversai le hall, comment je sortis de l’hôtel. Ai-je marché dans la rue gelée telle une créature dénuée de volonté propre, ai-je instinctivement retrouvé mon chemin dans cette géhenne froide et cotonneuse ? Ce fut la sensation imminente, tangible du danger qui me fit revenir à moi : j’étais au seuil de l’autre monde, à deux pas du rideau qui me cachait la scène du grand théâtre des ombres. Mais la peur s’était retirée de moi : à présent, j’étais le chasseur, celui qui traque d’égal à égales les ombres cruelles de la nuit. Je me sentis froid et dur comme la glace ou le marbre, froid et dur et pur comme eux. Carré, précis dans mes gestes, mais souple également, et déterminé.

Et ce fut d’un pas décidé que je traversai l’écran d’ouate frigide.

Comme si elle se fût méfiée de moi, la rue maudite avait éteint ses lumières et drapé de noir ses hautes fenêtres. Seuls les réverbères donnaient un peu d’éclairage à ce décor fantasmagorique que je savais pourtant réel. Je fus surpris, un instant, du bruit que je faisais en martelant le pavé de la rue, mais cette façon de signaler ma présence, de délimiter mon approche, ne provoqua plus en moi la moindre émotion.

J’étais devenu un autre.

Un exécuteur, un valet de justice. Un chien échappé d’une meute infernale, un pion, un instrument docile entre leurs mains...

La maison était obscure : les grandes fenêtres barricadées de nuit haineuse semblaient me lancer des regards interrogateurs. Un instant indécis, je m’arrêtai devant la porte cochère, gueule d’ombre cloutée d’une arrogance mortelle.

H.I.C.E.S.T.L.O.C.U.S.S.U.C.C.U.B.A.E. Je pouvais distinguer les lettres noires malgré la nuit ambiante, peut-être à force de les avoir imaginées pendant l'angoisse incoercible des heures précédentes.

« ... Et comment pénétrerai-je dans cette maison ? me dis-je. »

Et une voix mystérieuse répondit, à l'intérieur même de ma tête :

« Par la porte, voyons, rien n'est plus simple ! »

Ma main se ferma sur un loquet de métal pesant, et ce fut sans le moindre effort que je poussai le battant, repoussant dans la gouge des ténèbres des créatures impalpables, dont les couinements de souris peuplaient les mille encoignures de la cour d'honneur.

Depuis ma tendre enfance, j'ai une sainte horreur des réduits obscurs ou des vastes surfaces glacées que l'on est censé franchir en tâtonnant... Il me semble que pour peu que l'on s'y attarde (plus ou moins imprudemment) d'étranges mains / flagelles / serres / nœuds coulants peuvent jaillir de l'orifice muet du Grand Piège pour se saisir de vous, pour s'emparer de vous. Pour vous entraîner Dieu (ne) sait (même pas) où !

Au moment même de pénétrer dans la maison maudite, mes vieilles craintes me reprirent. Un tunnel obscur me séparait d'une vague luminescence morbide. Un boyau mystérieux que l'on aurait pu croire tapissé de gueules mordantes, de lames acérées prêtes à m'assaillir du fond des ténèbres. Oui, à l'instant même où je posai le pied dans ce domaine épouvantable, je compris que personne au monde ne pouvait plus rien pour moi, que le pacte que j'avais scellé, bien contre mon gré, avec les détestables Voyageurs de la Nuit, allait exiger de moi une détermination quasi surhumaine.

« Il faut aller de l'avant, quoi qu'il en coûte, il faut frapper, tuer, de crainte d'être frappé, de mourir, de connaître des tourments pour lesquels il n'est pas de mots dans le vocabulaire des hommes ! »

La voix qui me guidait s'éteignit. Il me sembla que je traversai un nouveau rideau de froid, une cascade dont les millions de gouttelettes me transperçaient impitoyablement, tels autant de stylets de verre taillé.

Je traversai une cour pavée qu'éclairait insuffisamment une étrange lueur de crépuscule. C'était comme si le bâtiment était tapissé de minuscules vers luisants, de lucioles blanchâtres incrustées, dans la pierre. Un silence définitif pesait sur le corps de la maison que j'aperçus tapi dans l'ombre, pareil à un gigantesque félin. Les constructions entouraient la cour intérieure un peu à la manière d'un patio, ce qui était une façon inusitée de concevoir une demeure, sous ces latitudes brumeuses. Je me dis que s'il me fallait explorer méthodiquement cette grande bâtisse, qui devait compter un nombre proprement hallucinant de pièces, salles, réduits, couloirs, corridors et mansardes, je perdrais un temps précieux, sans oublier qu'on pouvait m'y guetter à l'aise et me tendre des pièges indécélables.

Au fond de la cour, un perron d'une demi-douzaine de marches conduisait à une porte presque aussi monumentale que celle qui donnait sur la rue. Elle s'ouvrit sans le moindre bruit, me faisant hésiter un court instant sur le seuil de ce tabernacle maléfique. Puis toute espèce de prudence me quitta et je pénétrai dans cette nuit vénéneuse comme une fleur de digitale. Je m'attendais à respirer dans le hall de cette vieille demeure, dont la façade la plus extérieure était fermée tel un mur de forteresse, une atroce odeur de renfermé ou de pourriture. Au lieu de cela, je m'étonnai de

l'insolite parfum qui flottait vers moi hors du ventre de la nuit : un mélange subtil d'essences végétales précieuses et de musc. L'odeur affolante d'une femme... ou d'une bête.

Ma main, dans le noir — auquel mes yeux d'ailleurs commençaient à s'habituer — , touchèrent la rampe d'un escalier que je devinai de majestueuses proportions et de dimensions respectables. Lentement, marche après marche, guidé par un instinct primitif, je m'élevai dans cette nuit parfumée de mystère. Mes pieds lourdement chaussés foulèrent un tapis d'une épaisseur confortable, de sorte que mon ascension ne produisait pas le moindre son. J'aurais tout aussi bien pu me déplacer dans une autre dimension, très lointaine, ou alors dans un rêve machiavélique, mais je savais que tout ce qui m'entourait correspondait à une lugubre réalité.

Une voix que je ne connaissais pas résonna dans mes oreilles bourdonnantes : « Voici ouvert le grand théâtre de la nuit. Les pièces que l'on y joue sont diverses, mais toutes semblablement teintées des mêmes colorations sinistres : amarante, noir et plomb. Vous êtes un acteur de ce théâtre, mais il se fait que vous ne savez pas encore comment s'achèvera la pièce dans laquelle vous jouez votre rôle. »

Soudain mes paumes se poissèrent de sueur : le charme qui m'avait protégé (ou momentanément aveuglé ?) s'était rompu brutalement, sous le poids des menaces contenues dans ces paroles :

« ... ce théâtre est plein de chambres et de salles où la voix humaine se brise comme une triste et improbable mélodie. Elles sont les décors des farces monstrueuses que NOUS avons composées pour la dérisoire Compagnie des Hommes... »

L'ombre qui engendrait ces paroles achevait de siffler en moi telle une vipère malfaisante et acharnée quand la lumière se fit dans la maison maudite, m'arrachant un cri d'horreur qui roula longuement dans les hauteurs où nidifiaient des mascarons hideux.

Juste en face de moi, sur un palier vaste comme un parvis d'église, prenant toute une partie d'un mur tapissé d'écarlate passée, je découvris un portrait en pied, prisonnier d'un cadre aux dorures prétentieuses, représentant avec un réalisme suffocant la créature que je traquais dans les méandres d'une ville dont je ne savais rien. Le même académisme se retrouvait ici, et l'on aurait pu imaginer que la photographie que m'avait remise Kosnow n'était que la reproduction de ce tableau. Il faut dire que le portrait était d'une précision maniaque, je dirai même malade, comme si le peintre qui en était l'auteur s'était ingénié à reproduire jusqu'aux abîmes invisibles qui s'ouvraient derrière le pan secret de ce visage à l'inférieure et triomphante beauté. Il aurait damé le pion à un maître de l'hyperréalisme américain. Le moindre pli, le plus petit soupçon de drapé acquérait le relief du vrai. Quant aux détails du corps, pour peu dévoilé qu'il fût, hormis le cou, les seins et les avant-bras, ils révélaient avec une infinie précision cette surprenante beauté qui m'avait tellement impressionné dès la minute où j'avais tenu entre mes mains la petite photographie que m'avait léguée mon dangereux interlocuteur.

Mes regards glissèrent de la poitrine si savamment reproduite par l'artiste inconnu (que je jugeai plus méticuleux que véritablement doué) le long des avant-bras de cette créature d'or et de ténèbres. Sous les épaules rondes, irréprochables, ils ne faisaient qu'ajouter au charme indicible de la femme sans nom, car, anachronisme saisissant, les mains et les poignets disparaissaient dans un manchon de précieuse fourrure. Il se

produisit en moi comme un déclic, les derniers obstacles dressés par ma conscience entre l'inconnu et moi sautèrent telles des digues emportées par de violents mascarets de feu liquide. Je me laissai emporter par une vague de désir. Un court instant encore, je demeurai immobile sur le palier, dominé par la haute silhouette de flamme et de jais.

Si grande était la fascination que cette femme exerçait sur moi que j'oubliai de me demander qui, surveillant mon avance dans la nuit du hall, avait illuminé, comme par magie, les lustres géants aux pendeloques miroitantes. Je ne savais plus si j'étais un intrus dans cette demeure mystérieuse, hantée par des présences tellement anciennes qu'elles osaient défier le temps, ou un hôte longtemps attendu pour qui s'ouvriraient largement toutes les portes et s'allumaient, ruisselantes, les lumières d'un monde subtil d'envers-miroir.

J'étais dans un état de trouble sexuel extrême et dans des dispositions viriles proprement fantastiques.

J'en frissonnai de la tête au pied : c'était comme un réveil brutal après la (trop) longue ankylose d'un sommeil détestable. En effet, pendant les derniers mois qui avaient précédé mon voyage en Bavière, j'avais été la victime de bizarres inhibitions sexuelles. Ma maîtresse du moment m'avait laissé choir sans même me fournir la moindre explication. La vérité m'oblige à dire que je lui avais mené la vie dure, incapable, malgré toute la fureur de mon désir, de la satisfaire le moins du monde, mais exigeant d'elle en dépit — ou en raison même ! — de mes manquements ce que la justice nomme (avec un humour totalement involontaire) des fantaisies contre-nature. Tout en ouvrant l'une après l'autre les portes donnant sur la grande loggia, je me disais que j'étais fou, que je me trouvais coupé en deux, mon esprit bataillant contre les impulsions de mes sens, tel le chasseur qui rêve de mourir sous les griffes de la bête qu'il est venu forcer ! Une voix ténue, lointaine, essayait vainement de se frayer un chemin à travers le tumulte de mes pensées. Peut-être était-ce celle de Kosnow qui voulait me prévenir du danger que je courais ! Mais Kosnow était la dernière personne à qui j'aurais, dans cette heure-là, confié le gouvernail de ma vie. Je le haïssais au-delà de toute expression humaine et le maudissais de tout mon cœur. Ensuite, il y eut cette porte drapée de rouge, devant laquelle je m'arrêtai, juste le temps de reprendre haleine.

ELLE était assise dans un fauteuil à haut dossier, les yeux fixés sur la porte par laquelle je venais de pénétrer dans la pièce. Une pièce de très moyennes dimensions, aux murs désespérément nus, aux fenêtres drapées de velours amarante. Le seul mobilier de ce « boudoir » consistait en un divan passablement défoncé, une table minuscule (sans doute une petite table de jeu) et une chaise Louis XV d'aspect plutôt misérable. Tous ces détails superflus se gravèrent instantanément dans mon esprit, comme des gouttes de feu dans une cire patiente. Aujourd'hui encore, plus de dix ans après les événements dont j'essaie de rendre compte avec autant de précision que possible dans ce modeste récit, je puis me souvenir de ces secondes marquantes avec un masochisme bien saignant. Chaque microseconde s'est imprimée avec une cruauté sauvage dans mon encéphale, et, tant que je vivrai, je me souviendrai avec une âpre jouissance de ces quelques copeaux de durée au fil desquels je jouai avec une rare insouciance et ma raison et mon âme...

Kosnow m'avait bien recommandé de ne jamais « regarder la Bête dans les yeux... car le charme du Démon est puissant ! », mais, tandis que je traversai la dernière flaque de temps qui me séparait de l'accomplissement de mon désir, je me souciai

moins de la puissance du Démon que de sa beauté perverse et triomphante.

Les yeux de la Bête étaient fixés sur moi, et je tremblais de la tête aux pieds, mon corps frissonnant tendu vers elle, vers son visage impénétrable, vers sa poitrine qui se mouvait doucement au-dessus de sa prison de brocart cramoisi, vers la caresse de ses mains dissimulées dans leurs étuis de fourrure.

Aujourd'hui, dans le calme de cette nuit d'hiver, tandis que j'essaie de transcrire cette aventure vieille de plus de dix années, et de définir les sensations indéfinissables qui m'assaillirent à l'instant même où je posai les yeux sur le visage merveilleux et cruel de cette Femme, je m'aperçois une fois encore de l'indigence des mots devant une situation insolite, de l'absolue vacuité du langage quand il est mis en demeure de cerner avec précision les contours du rêve.

Les splendides prunelles de jaguar alanguie flamboyaient : elles éclairaient de leur flamme sauvage et dorée la misérable nudité de cette lugubre pièce où le temps semblait soumis à des altérations incompréhensibles. Les épaules luisaient comme de la nacre sous le vieux lustre poussiéreux, faisant ressortir avec une grâce qui n'était pas de ce monde tout le moelleux d'une poitrine exhibée avec tout le savoir-faire d'une courtisane de Babylone.

Tout ce dont je me souviens ce sont mes mains tremblantes, mes paumes moites. Je sais qu'un étrange bonheur m'habitait, qu'une vie toute neuve battait dans mes artères, me poussait en avant, irrémédiablement, vers ELLE. Mes jambes étaient devenues indépendantes de ma volonté. Elles me portaient sans que je fisse le moindre effort. Je planais littéralement à quelques millimètres du sol que recouvrait mal un tapis élimé.

Pendant que je m'avançais vers la jeune inconnue, je crus entendre une porte s'ouvrir avec un léger grincement quelque part dans la maison, mais j'étais trop occupé à détailler les charmes de cette femme pour prêter quelque attention à ce qui pouvait se tramer dans les mille recoins de cette vilaine demeure.

Ses lèvres s'entrouvrirent avec une nonchalance sensuelle qui accéléra mon rythme cardiaque de façon presque douloureuse, dévoilant des dents irréprochablement plantées et d'une blancheur étincelante, et je m'attendis qu'elle prononçât quelques mots d'invite ou de bienvenue. Mais elle se contenta d'esquisser un sourire de jeune sphinx qui ne fit qu'ajouter à mon trouble et à mon excitation.

Mes yeux demeurèrent plantés dans les siens alors que je franchissais les derniers mètres qui me séparaient d'elle, et une souffrance poignante cognait follement dans mon bas-ventre...

Ses mains toujours profondément enfoncées dans le manchon de fourrure me fascinaient autant que le mouvement de sa poitrine qui se soulevait et s'abaissait de plus en plus vite, d'une manière quasi hypnotique.

Ensuite, je tombai à genoux, dans un mouvement spontané d'adoration et d'hommage à cette féminité triomphante. J'encerclai de mes bras les jambes entièrement cachées par la robe de brocart qui tombait jusqu'aux pieds de la belle créature et commençai de sangloter d'énervement. Je crois que de ma vie je ne connaîtrai des pulsions sexuelles d'une telle intensité, une émotion mêlant aussi intimement la souffrance et la joie. Je n'étais plus que l'adorateur païen d'une idole très ancienne et très belle. Rien que cela, et rien de plus !

Son visage impénétrable, vaguement souriant, était très légèrement penché sur le

mien, comme si ses lèvres allaient prononcer enfin des paroles définitives. Et pendant ce temps-là, mes doigts effleuraient, sous le lourd tissu d'écarlate, la chair doucement vibrante de ses cuisses. De plus en plus je me sentais la proie d'un feu subtil qui me tenaillait les chairs, mais l'odeur pétrie d'essences végétales, de nard et de musc, étroitement associée à de lourdes émanations de femme en chaleur, me rendait bien incapable de réagir autrement qu'un insecte mâle affolé par les phéromones qu'exsudaient les femelles à l'époque des accouplements.

Et les grands yeux jaunes descendirent vers moi, continuant de déverser de la lave dans mes artères tandis que mes mains fouillant dans l'océan rouge soulevé en vagues bruissantes partaient à la recherche du moite brasier de la jeune femme. Et lentement, sous le regard d'or fondu, mes paupières commencèrent de se fermer voluptueusement, et je sentis une torpeur délicieuse m'envahir. Mes mains à l'instant même qu'elles atteignaient au but cessèrent leur manège, mais mon pénis demeura dur et droit tel un couteau ouvert. Je sentis ma tête qui s'alourdissait pour venir se poser mollement sur les genoux de l'inconnue, et il me sembla l'entendre murmurer des syllabes incompréhensibles. Jusqu'à présent, elle n'avait pas bougé, acceptant mes attouchements malhabiles par des tressaillements presque imperceptibles de sa chair. Tout à coup, je surpris un mouvement assez rapide, et une odeur forte, un peu répugnante, s'infiltra dans mes narines. J'essayai de lever la tête, mais aussitôt une masse pesante s'abattit entre mes omoplates, clouant mon visage entre les cuisses de la Bête. Une force insurmontable avait pris possession de moi, enfonçait ma tête bourdonnante dans le giron de l'Inconnue.

Tout devint douloureusement clair ! Des éclairs de magnésium fulgurèrent dans ma mémoire. Je vivais dans la réalité un très vieux cauchemar de ma prime adolescence, un cauchemar dont je ne pouvais reconnaître, en ce temps-là, le côté prémonitoire. Je me voyais agenouillé aux pieds d'une femme d'une ineffable beauté, aux gestes empreints d'une douceur paradisiaque. Et voici que ses traits se convulsaient, se déformaient hideusement, et que des mains griffues s'emparaient de moi, des serres brûlantes dont les pointes acérées s'enfonçaient dans ma nuque tels des poignards chauffés à blanc. L'atroce sensation m'avait poursuivi longtemps après le réveil, d'autant que je m'étais aperçu, au sortir de ce rêve ignoble, que j'avais été sexuellement troublé au point d'éjaculer abondamment.

Et maintenant, des années après cet épisode inconscient de ma jeunesse, j'étouffais, le visage enfoui entre les cuisses d'une Démone grondante, pendant que des lames de feu traversaient mes vêtements et commençaient de déchirer mon épiderme.

Un liquide chaud et gluant se mit à sourdre de la chair meurtrie de ma nuque, à couler avec une odieuse lenteur le long de mon échine. Et le pire est encore que cette souffrance que m'infligeait la Bête ne relâcha en rien la tension de mon ventre. Au contraire, il me semblait même que mon sexe gonflé de sang allait éclater comme un fruit pourrissant. Je dérivais patiemment dans un fleuve de feu en proie à une excitation sexuelle indescriptible. Sur les berges des silhouettes obscures, créatures de poix et de fusain, me regardaient passer. L'une d'elles agita un bras noirâtre et décharné, et sa voix me parvint, lointaine et déformée : « Tue... Bête ! » Si bien que je finis par me souvenir du poignard.

Il m'en coûta de douloureux efforts, car les griffes ardentes plantées en moi me saignaient irrémédiablement tel un animal mesquin, m'ôtaient lentement mais sûrement ce qu'il me restait de vigueur. Insidieux, le froid remplaçait la brûlure des

griffes acharnées, glissait des pointes de givre dans ma moelle épinière. Dans mes narines toujours profondément enfoncées dans le giron de la créature, l'odeur femelle était de plus en plus puissante, endormeuse telle une drogue d'amour. Pourtant, au bout d'une éternité de quelques secondes, ma main droite, aux trois quarts ankylosée, se referma sur le manche d'ébène du poignard fabuleux. Et ce simple contact, comme dans les contes morbides de mon enfance et de mon adolescence inquiète, me rendit un peu de ma force.

Mon poing LA frappa entre les seins, étoilant d'une rose de sang cette vallée palpitante. Un hurlement jaillit d'un canyon lointain et plus profond que la nuit, un long cri de frustration et d'agonie, qui tonna jusque dans les moindres recoins de cette demeure maudite, et, relevant péniblement la tête, je vis les yeux d'or pleurer des larmes de haine, de souffrance et de dépit. À l'instant même où la lame du poignard avait pénétré dans la chair de la Succube, je m'étais inondé d'une longue décharge de semence brûlante.

Une force brutale me rejeta en arrière, comme d'une pichenette de titan. Je rampai jusqu'à la porte de cette chambre d'angoisse et me remis sur les pieds tant bien que mal en me hissant le long du chambranle. Je vomis à grand bruit et pleurai sans la moindre retenue.

Avant de me jeter dans l'escalier brillamment illuminé par les lustres gigantesques, je lançai un dernier regard à la Bête merveilleuse : ELLE se tenait toute droite et immobile, maintenue dans cette position hiératique par la forme même du fauteuil dont le haut dossier était maintenant souillé d'éclaboussures sanglantes, et ses yeux soudain vidés de leur flamme dorée semblaient deux petits gouffres où j'avais failli me perdre. Dernier signal obscène, sa poitrine dardait le manche noir du couteau, pistil ténébreux dans une corolle cramoisie.

Et SES MAINS, deux pattes griffues, pelucheuses, aux ongles gras de mon sang et de petits lambeaux arrachés à ma chair, reposaient inertes sur ses genoux.

Dans l'escalier je me heurtai brutalement à une forme gesticulante, emmitouflée dans des vêtements désuets. Je repoussai violemment cette apparition inattendue, mais elle s'accrocha à moi avec une haine farouche, poussant des grognements qui n'avaient plus rien d'humain. À travers un brouillard de larmes et de sang, j'entrevis un odieux visage aux traits gommés, fondus dans une espèce de magma répugnant, et me rendis compte que j'avais affaire au monstrueux chauffeur qui, quelques heures auparavant, m'avait donné la chasse dans la rue maudite. Nous luttâmes sauvagement, mais je réalisai très vite que je n'avais pas la moindre chance dans ce combat inégal. Bientôt il me plia par-dessus la rambarde et je vis au-dessus de ma tête des mufles ricanants et déformés par une lèpre dévoreuse qui saluaient avec des éructations bruyantes le dernier acte de ma mise à mort. Je crus que j'étais métamorphosé en un papillon écartelé, cloué sur un bouchon autour duquel tournait la maison tout entière, avec ses entassements d'horreur et de nuit.

Puis des coups de feu éclatèrent, et je vis le terrible masque aux yeux de haine se fondre rapidement dans la distance. Des mains vigoureuses me rattrapèrent à l'instant même où je basculai vers les ombres cruelles du hall. Je reconnus les étranges policiers de Kr***.

Le gradé souriait. Il me dit quelque chose que je ne compris pas. D'ailleurs, je n'étais pas sûr qu'il se fût exprimé en allemand.

Je tombai voluptueusement dans un entonnoir de fumée.

... Je n'ai pas grand-chose à ajouter.

Je ne suis jamais allé à Känstadt. Malgré mes blessures, je suis monté à cinq heures du matin dans le train de Munich. Personne à Kr*** n'a cherché à me retenir, et je n'ai jamais su quel disciple d'Hippocrate avait appliqué sur mes plaies un onguent d'une efficacité magique, qui cicatrisa mes chairs maltraitées et calma mes fièvres en quelques heures. Je passai une demi-journée dans une salle d'attente surchauffée, puis dans un buffet de gare plein de bruit et de tumulte. Finalement, je me décidai à regagner immédiatement la frontière française.

J'essayai d'écrire à Edelring dans mon compartiment désert pour lui expliquer les raisons profondes de ma défection, mais les mots me fuyaient obstinément.

Peut-être me sentais-je coupable envers mon ami, ou bien après ces bizarres événements n'avais-je plus rien à lui dire. Dépité, vaguement meurtri, je rangeai mon matériel d'écriture dans une de mes valises. J'y découvris un petit paquet rectangulaire.

Il contenait un petit livre assez joliment relié et une carte de visite de Kosnow, avec ces mots : « Essayez d'oublier ! »

Le livre était l'œuvre la plus connue du folkloriste et démonologue français Jacques Albin Simon Collin de Plancy, *Le Dictionnaire infernal*. Un signet fit que l'opuscule s'ouvrit de lui-même à la lettre S.

« SUCCUBES : démons qui prennent des figures de femmes et recherchent les hommes. On trouve dans quelques écrits, dit le rabbin Elias, que, pendant cent trente ans qu'Adam s'abstint du commerce de sa femme, il fut visité par des diablesses, qui devinrent grosses de ses œuvres, et accouchèrent de démons, d'esprits, de lamies, de spectres, de lémures et de fantômes. »

Pendant cent trente ans Adam avait eu le temps d'en semer, de monstrueux bâtards !

Je ne lus pas plus avant.

Je n'ai jamais essayé de lever le voile de mystère qui s'était refermé sur la ville de Kr***. Je n'aurais réussi qu'à me torturer davantage.

Mais je n'ai pas oublié. Et le temps ne fera rien à l'affaire. Parfois, douloureusement, quand la neige est lourde et que le vent chasse devant lui des bourrasques glacées, je me demande si j'ai, jadis, au sein de cette nuit mystérieuse, commis un crime impuni ou accompli un acte de justice.

Cauchemar dans la cité des rêves

« Au Pays du Rêve on s'habitue si bien à l'in vraisemblable que rien ne surprenait plus personne. »

Alfred KUBIN, *L'Autre Côté*.

« Mourir est un pays que tu aimais. »

Yves BONNEFOY, *Du mouvement et de l'immobilité de Douve*.

1.

Je n'étais plus retourné à Strasbourg depuis que Véra m'avait quitté. L'idée de retrouver un par un les lieux où nous avons connu ce qu'il faut bien appeler une passion et non un amour « digne de ce nom » m'aurait rempli l'âme d'une amertume trop grande. Nous avons fait l'amour dans de nombreuses maisons, au hasard des quartiers de la vieille ville, découvrant — Dieu sait comment ! — des repaires d'ombre tels que les bourgeois alsaciens étaient bien incapables de les soupçonner dans leur Cité tellement caparaçonnée contre les atteintes du mal et de la démesure. Véra, malgré les apparences, malgré sa blondeur « vénitienne », était d'origine espagnole : une femme splendide, intelligente, remarquable, qui fit de moi un homme à la fois heureux et terriblement torturé.

Puis l'automne était venu. Celui de notre passion. Le grand trait noir à travers les nuits rouges de notre vie commune. Ce ne fut pourtant pas d'épuisement physique que nous nous séparâmes, mais parce que, malgré mes promesses réitérées, j'avais été incapable de m'arrêter de boire. C'étaient deux flammes allumées en moi et qui cherchaient à se dévorer l'une l'autre : l'amour fou de Véra et cette soif ignoble.

« Je n'ai pas envie de te pousser dans une petite charrette ! », disait-elle.

Mais je croyais qu'elle allait rester avec moi ; qu'elle avait autant besoin de ma présence que moi de la sienne.

« Véra, aie un peu de patience, plaidais-je. Tu comprends... si je pouvais attirer l'attention d'un éditeur, de quelqu'un qui me prenne au sérieux... qui me fasse confiance... »

Je me rends compte que je m'égarerai dans mes souvenirs, alors que je devrais me montrer infiniment plus logique dans cette narration.

J'ai vécu, entre ma vingt-cinquième année et mon trentième anniversaire, dans un certain nombre de villes d'Europe. Prisonnier des pierres et des maléfiques citadins. Haïssant d'instinct ces forteresses de béton, mais incapable de me décider à me réfugier à la campagne.

Strasbourg est une ville de plus de 300 000 habitants. Pourtant si l'on tient compte

des nombreuses banlieues, des faubourgs et des localités réunis depuis quelques années à la communauté urbaine, on peut porter ce chiffre du simple au double.

Strasbourg est une ville très ancienne. Germaine et française à la fois ; bourgeoise, mystérieuse, banale, extraordinaire. Hantée par les fantômes de Büchner, de Goethe, de Cagliostro...

Strasbourg est une ville que domine la flèche sculptée de sa cathédrale — chrétienté triomphante, installée sur l'emplacement d'un temple païen ! Christianisme et paganisme, culture germanique et préciosité française... la cité des paradoxes que nul étranger ne saurait embrasser d'un seul coup ni comprendre ni visiter autrement qu'en surface.

Et moi ! j'étais devenu un exilé : à Amsterdam ! à Detmold ! à Luxembourg ! à Paris ! Jamais je n'ai été aussi malheureux qu'à Paris. Cette ville faussement humaine, faussement lumineuse, désespérément hostile. Une chienne de ville... En fait, je fus mal à l'aise partout.

J'écrivis un grand nombre de lettres piaculaires à un grand nombre d'imbéciles prétentieux. Mais également à des personnes en qui j'avais eu confiance, que j'avais cru pouvoir compter au nombre de mes amis, avec lesquelles j'avais ri et pleuré, bu et plaisanté, chanté, menti, traqué le bonheur. Je criais au secours — à l'aide — je cherchais du travail — n'importe quoi.

Toutes mes lettres demeurèrent sans réponse.

On avait dû oublier jusqu'à mon identité.

Et je ne pouvais pas revenir dans ma ville natale en vaincu. Puisqu'il me restait encore quelque chose de ma fierté !

Amsterdam m'avait ignoré.

Detmold n'était qu'une petite ville empêtrée dans des principes étouffants.

Luxembourg n'avait eu que mépris pour moi. Paris m'avait rejeté d'arrondissement en arrondissement comme une écharde. Pas un seul éditeur n'avait voulu de mes poèmes, de mes nouvelles, et mes amorces de roman étaient restées... des amorces de roman. Seules les menues sommes que me faisaient parvenir quelques membres bien intentionnés de ma famille m'avaient permis de joindre les deux bouts. De survivre.

Et puis, un matin d'hiver, alors que je n'y croyais plus, alors que je ne m'y attendais plus, je trouvai dans ma boîte aux lettres une longue enveloppe marquée du sigle des éditions COSMORAMA. C'était une réponse affirmative, positive. Un emploi ! À un salaire dérisoire ! Mais on m'offrait une chance de revenir sur mes pas, de quitter l'abominable « appartement » dans lequel je végétais, avenue du Maine. Sous les toits, bien sûr, mais sans que j'y trouvasse quoi que ce fût de « romantique » !

Je téléphonai immédiatement à un certain Frohland pour lui confirmer mon arrivée dans les quarante-huit heures.

Le surlendemain, je me retrouvai sur le quai de la gare de l'Est, heureux ainsi que Dieu ne l'avait jamais été en France.

Ce fut un voyage sans histoire et les heures passèrent, comme on a coutume de l'écrire par commodité, « comme dans un rêve ». Je m'endormis — ce qui ne m'arrive pratiquement jamais quand je voyage par rail — et je ne me réveillai qu'à

une cinquantaine de kilomètres de ma ville natale.

Le ciel hésitait entre le brouillard et la pluie.

Malgré de violents efforts sur ma mémoire enrayée, je ne parvins plus à me souvenir des caractéristiques de la cité de mon enfance et de ma jeunesse. C'était une impression fantastique, un peu effrayante : comme si on avait effacé tous mes souvenirs relatifs à Strasbourg, ne me laissant que des sensations vagues, des angoisses à peine esquissées. Je me tins sur le trottoir, devant la gare, lugubre à souhait par ce ciel incertain. Et la peur revint : me nouant l'estomac ; rendant mes mains moites et tremblantes, inutilisables.

Je luttais contre la tentation de remonter dans un train, de retourner dans la capitale anonyme, hautaine, froide, inhumaine...

2.

La cage d'escalier sentait le rance et le renfermé. Et le panneau pendu dans le couloir ne m'inspira pas confiance. L'ensemble me parut minable, terriblement décevant. Je montai de quelques marches, m'enfonçant graduellement dans une sorte de pénombre hostile, me disant : « Méfie-toi... tu vas te noyer dans les ténèbres, tu demeureras prisonnier des algues de la mémoire, tu retrouveras un monde qui ne t'est plus rien que tristes souvenirs... expériences détestables... trahisons... méfie-toi... »

Puis il y eut une porte. Grise. Et une voix lorsque je heurtai le panneau d'une main hésitante. Une voix qui me glaça, sans raison, car elle était d'une parfaite neutralité.

Derrière la porte se trouvaient un bureau en métal, une machine à écrire en acier, une dactylographe en chair et en os. Du type aguichant, un peu vulgaire, aux lèvres outrageusement peintes. Plutôt attirante.

— Oui ?

Je me présentai. Lui montrai la lettre signée Frohland.

— Ah bon... c'est bien... M. Frohland va vous recevoir dans un instant... asseyez-vous là, en attendant...

Je pris place dans le fauteuil vermoulu, à demi défoncé, qu'elle me désigna du bout de sa griffe laquée.

Et j'attendis.

Je n'attendis pas longtemps. Une porte s'ouvrit derrière la jeune dactylographe, et un visage lunaire se montra dans l'embrasure.

— Ce monsieur de Paris, dit la jeune dactylographe au visage jaune.

Et je me levai pour aller à la rencontre d'un étrange cauchemar.

Je m'assis en face de M. Frohland et pris un air modeste. Je désirais ardemment faire bonne impression.

Mon vis-à-vis était un quinquagénaire maussade au faciès d'hépatique chronique. Il n'arrêtait pas de fumer des cigarettes orientales (turques ou égyptiennes ?) violemment parfumées qui me mirent rapidement au bord de la nausée.

Il parla, parla, parla. Me posa des questions auxquelles je m'efforçai de répondre de mon mieux. Avec l'impression pénible, affolante de m'empêtrer inexorablement. Je fus bientôt trempé de sueur de la tête aux pieds.

Finalement, il fut convenu que je travaillerais pour les éditions COSMORAMA pendant une première période (d'essai !) de trois mois. Pour une rémunération quasi symbolique... Mon travail consisterait, dans l'immédiat, à « rewriter » des textes horrifico-pornographiques allemands et à les apprêter « dans le goût français ».

— Il ne vous est pas interdit d'y rajouter « quelques tournures originales » !

En d'autres mots, on me demandait de jouer le rôle déplaisant du nègre. Le moyen de faire autrement !

— Voici déjà quelques romans-photos et des fascicules... Tâchez d'arranger un peu ce style débile... D'accord ?

— Vous pouvez compter sur moi !

J'étais de si bonne volonté que je ressentais le besoin de me cracher à la figure.

La jeune femme tapait à la machine.

— Alors, me demanda-t-elle, lorsque la porte se fut refermée sur M. Frohland, vous allez « turbiner » pour nous ?

— Il semble. À condition que la période d'essai soit concluante.

Elle ricana :

— Vous parlez, s'exclama-t-elle, vous parlez !

Elle pivota sur son fauteuil, les genoux écartés, sa robe retroussée presque jusqu'aux hanches, publicité vivante pour les produits commercialisés par la maison. Malgré la saison, elle portait un slip blanc, minuscule.

— Est-ce qu'il est allé jusqu'à vous demander des... références ?

— Non, dis-je, un peu surpris par ses paroles, d'ailleurs je n'en possède guère...

Je me sentais proche de l'écœurement, mais non pas en raison de l'attitude ostentatoire, un rien trop provocante de cette fille qui me dévoilait les recoins les plus intimes de sa personne avec un manque de pudeur presque charmant... Non ! ce qui me rendait malade, c'était une impression qui m'était venue, soudain, au moment de sortir de l'antre de mon nouvel employeur : l'impression que le travail que l'on m'avait confié n'était qu'un cache-pot, un prétexte. Et qu'en réalité, on m'avait attiré ICI pour AUTRE CHOSE...

— ...

— ... je vous conseille l'*Hôtel de la Couronne*. (Elle me regardait avec insistance.) Vous y serez bien et pour relativement peu de fric. Mais évidemment... je n'ai pas de conseils à vous donner...

— Au contraire ! Je suis bien content que quelqu'un s'occupe un peu de moi... Nous nous reverrons sans doute ?

— Sans doute !

Elle agita les jambes d'une manière éloquente.

— Travaillez bien, me conseilla-t-elle. Vous en aurez vite marre de ces cochonneries pour voyeurs débiles.

— Vous ne semblez pas apprécier la marchandise de la maison COSMORAMA !

— COSMORAMA ! Mon œil ! C'est CUCURAMA qu'on aurait dû appeler la boîte !

Je pris le parti de rire de son jeu de mots, bien que je le trouvasse plutôt imbécile. Je voulais me faire une alliée de cette fille.

3.

L'*Hôtel de la Couronne* se trouvait dans une petite rue donnant sur la place Gutenberg. Je m'y rendis en taxi, après avoir récupéré mon bagage à la consigne. J'eus quelque peine à reconnaître la ville. Elle avait beaucoup changé. En mal plutôt qu'en bien. Quelques belles maisons avaient été mangées par le modernisme. J'eus l'impression qu'on m'avait amputé d'une partie de moi-même.

— Demain, me dis-je, j'essaierai de téléphoner à quelques-uns de mes anciens amis...

Le portier de l'*Hôtel de la Couronne* ressemblait à la maison : il était vieux mais avenant.

— Laissez ! dit-il. Nous nous occuperons tout de suite de votre valise. Pour la chambre, je vous en donne une au quatrième. C'est un peu haut, parce que nous n'avons pas de lift (il disait « lift » et non pas « ascenseur », comme beaucoup de vieux Alsaciens), mais vous aurez une belle vue sur la vieille ville...

Je ne protestai pas. D'ailleurs, j'étais bien trop fatigué, et je grimpai les marches avec la raideur d'un automate.

— Nous ne faisons pas restaurant, cria le portier, mais il y a une excellente petite brasserie sur la place Gutenberg...

— Je sais, dis-je, m'arrêtant au sommet de la première volée de marches. Je suis né à Strasbourg, mais cela fait plusieurs années que je n'y suis plus venu...

— Aha ! Vous avez dû trouver la ville bien changée...

Il y avait un abîme de nostalgie dans la voix du vieux portier. Je reconnus en lui un survivant d'un autre monde, un vieux *Steckelburjer*⁸, et un élan de sympathie me porta vers lui.

— Les promoteurs immobiliers, dis-je, de véritables vampires !

Des souvenirs se mirent à tourbillonner : brûlants comme des charbons ardents, tranchants comme des lames de rasoir. J'avais l'impression que ma profonde blessure bâillait à présent jusqu'à l'os sur lequel venait râper cruellement une lime obstinée.

J'allai donc dîner aux *Armes de la Ville*, après m'être installé dans une chambre étonnamment propre, alsacienne à souhait. Une sorte de rêve de touriste — un rien mièvre. La fenêtre permettait de découvrir les entrelacs et les labyrinthes de la vieille ville.

Dans la salle d'auberge se pressait l'habituelle clientèle composite : étudiants et bourgeois, paysans venus aux achats et petits boutiquiers. Je retrouvai avec joie la « bière de Noël » et me souvins avec tristesse du temps mort que je traînais derrière moi. J'aurais souhaité un peu de neige, mais le ciel était plutôt à la pluie. D'ailleurs, il faisait bien trop doux pour la saison.

Les serveuses n'avaient pas maigri durant mon exil : elles avaient toujours le verbe

⁸ En dialecte : bourgeois, habitant de Strasbourg.

haut, le bras musclé (pour soutenir les plateaux chargés de « demis ») et le cœur sur la main. Je mangeai comme un lion et bus comme un trou.

Le portier me demanda si j'avais bien dîné :

— Comme un fauve ! m'exclamai-je. Ils sont restés fidèles à leur tradition !

— Puisque je vous le disais ! Bonne nuit !

De retour dans ma chambre, je me sentis regagné par le désespoir. La solitude dans cette ville qui avait été la mienne et où les miens avaient vécu me sembla encore plus atroce — plus insoutenable — qu'à Amsterdam, Paris, Luxembourg...

Comme le sommeil tardait à venir et que j'avais oublié d'acheter de quoi lire, je parcourus quelques-uns des textes pornographiques que l'on m'avait donnés à « rewrite », mais je fus bientôt pris de lassitude et je demeurai couché sur le dos, les yeux perdus dans le vague de la chambre, avec au fond de la gorge un mélange de remugles de bière et de mélancolie.

Je dus m'endormir peu après que la « Zehnerglock », la cloche de dix heures (celle qui chassait jadis les Juifs hors du centre de la Cité), eut résonné dans la nuit de décembre. Tout se brouilla : les souvenirs, la réalité, les rumeurs de la ville. J'étais pareil à un cœur emporté par ses propres battements ; dans un brouillard qui pouvait être celui des froides banlieues de la mort ou au contraire celui qui se traîne dans les limbes.

Je fis un rêve compliqué dans lequel se mêlaient confusément des impressions de voyage, des visages rencontrés dix ou quinze ans auparavant et la fille qui travaillait dans l'antichambre de M. Frohland. Cette dernière m'invitait à toutes sortes de jeux érotiques, mais je demeurai comme paralysé, complètement impuissant, à fixer la rose noire de son sexe qui dansait dans une brume mystérieuse. Je ne parvenais pas à trouver l'énergie nécessaire pour m'approcher d'elle, pour donner suite à ses propositions, et, au bout d'un certain temps, je m'aperçus que j'étais attaché, entièrement nu, dans un grand fauteuil de cuir sombre. Quelque part (dans un décor gothique de vieilles maisons à colombage carton-pâte quasi cinématographique !) une sorte de nain repoussant fit son apparition. Il se déplaçait sur les pentes des toits avec une aisance et une souplesse inouïes. On aurait dit quelque félin grotesque et monstrueux, victime d'épouvantables métamorphoses lycanthropiques ! Tout en courant et en sautant de surplomb en corniche, de gouttière en balcon, il m'appelait par mon nom et m'insultait grossièrement. J'étais coupable, prétendait-il, de crimes effroyables, et personne ne tolérerait longtemps ma présence dans cette ville !

Je me réveillai trempé de sueur grasse. Puis j'essayai, dans la froideur hostile de la nuit, d'analyser mon rêve. Un rêve qu'un psychanalyste n'aurait pas dédaigné tant il était pétri de sentiments de culpabilité... mais dans lequel, très bizarrement, je n'avais pas retrouvé Véra.

Un bruit insolite attira mon attention vers la fenêtre et je me dressai sur mon lit, le cœur battant. Toujours torturé par un reste de nausée. Avec une indicible terreur, je découvris deux mains fermées sur l'appui et je regrettai de ne pas avoir clos les volets contre les dangers des ténèbres.

« *IMBÉCILE, TU ES AU QUATRIÈME ÉTAGE DE L'HÔTEL DE LA COURONNE !* »

Mais il fallut bien que je me convainquisse de la réalité de ces phalanges spectrales posées sur le rebord de la fenêtre. Je me dis, presque avec indifférence : tu rêves et tu sais que tu rêves, tu sais également que tu vas te réveiller et que tu pourras chasser ce rêve de ton inconscient / subconscient avant qu'il ne devienne véritablement un cauchemar.

... j'eus beau faire : je demeurai prisonnier dans ce contexte brumeux, à la frontière indéfinie de deux états contraires : l'empire du Rêve et du Sommeil, et la froide Réalité.

Ces deux mains surgies du vide semblaient contenir un formidable aimant, car elles m'avaient attiré inmanquablement vers les dangereuses profondeurs de la nuit de décembre. Tous les bruits de la ville s'étaient engloutis dans un silence glacé.

Je me penchais à présent vers le gouffre d'ombre, et mes yeux se perdaient dans un océan d'encre dont les vagues silencieuses venaient battre la falaise / façade donnant sur le golfe ténébreux des cours intérieures. Pas une lumière ne brillait sur les toits, et ce n'était pas la pâle, l'incertaine lune d'hiver qui m'aurait permis de distinguer avec une telle précision le visage livide de la créature qui essayait de se hisser jusqu'à ma fenêtre... si cette face abominable n'avait pas été illuminée « du dedans » par une sorte de diabolique luminescence. Fasciné, je plongeai mon regard dans celui du Monstre. Une bouche si mince qu'elle semblait toute dénuée de lèvres... des yeux privés de cils, de sourcils : deux plaques rutilantes de jade, qui exprimaient une haine glacée, déterminée... deux masses cartilagineuses, hypertrophiées : les oreilles, plus animales qu'humaines, frissonnantes, orientables comme celles des bêtes en chasse, aux aguets... et, montant vers moi, du fond des ténèbres, du tréfonds de la nuit hantée, ces deux mains au dos velu, fortement attachées (soudées ?) à la barre d'appui de ma fenêtre... ces deux mains dont je redoutais les ongles carrés, sans doute aussi durs que du métal, des griffes raboteuses, prêtes à me saisir à la gorge.

L'effroi descendit sur moi, un effroi qui puisait son origine dans la grande nuit des temps, dans un passé bien antérieur à ma mémoire. Je voyais frémir ces mains fortes et noueuses et je voyais la lumière menaçante et fourbe qui brillait dans les yeux de jade ; je la sentais, cette lumière, qui pénétrait en moi, telle une lame fouillant les chairs, se frayant son chemin sanglant vers les organes vitaux, vers l'âme, vers le cœur battant — pompe prête à tomber en ses pièces détachées, vieille mécanique inutile / devenue inutilisable. Et tandis que je demeurais là, penché sur toute cette noirceur, sur cette peur concentrée dans l'entonnoir de poix qui avait été une cour d'hôtel, je compris que j'avais été attiré dans un PIÈGE, et que je m'y étais jeté GROSSIÈREMENT, à la recherche d'un passé que rien au monde ne pouvait plus reconstituer ni arracher au Néant.

IL Y EUT UNE LUEUR BRUTALE ET ROUGE !

... comme si quelqu'un avait dévoilé un projecteur dans l'ombre des cours endormies (ensorcelées ?)... une lumière m'aveugla, pourprée d'abord, puis qui noya toute chose sous des vagues d'encre écarlate. Devant mes prunelles mises à la torture défilèrent ensuite, dans la nuit illuminée (comme par un cruel feu d'artifice !), toutes les variétés du rouge : amarante, andrinople, carmin, cinabre, cochenille, corail, cramoisi, feu, garance, grenat, incarnat, nacarat, rubis, sang, vermeil, vermillon... avant que cette fantasmagorie d'épouvante ne se diluât dans un abîme violet.

Je tombai à la renverse, dans un dernier sursaut dû sans doute à l'instinct de conservation : il s'en serait fallu d'un rien que je basculasse pour choir tout droit, telle

une pesante pierre, vers la géhenne silencieuse où guettait le mystérieux intrus aux yeux de jade.

4.

Des coups sourds résonnaient dans ma tête. Coups de marteau assenés sans répit sur l'airain d'un immense portail fermé par sept serrures.

Une voix rocailleuse, inconnue, roula longuement dans l'ouate de mes pensées imprécises. Il me fallut je ne sais au juste combien de minutes pour me rendre compte qu'il s'agissait du portier qui m'appelait à travers la porte close de ma chambre. Je constatai avec effroi que j'étais allongé sur le sol, à trois pas de la fenêtre ouverte.

Encore à moitié assommé, j'allai lui ouvrir :

— Vous avez le sommeil bien lourd ! N'avez-vous pas entendu sonner le téléphone ?

J'étais glacé jusqu'à la moelle des os et je me dis que j'allais certainement tomber malade :

— Non, je n'ai rien entendu, je l'avoue ! J'ai dû dormir comme une souche... Quelle heure est-il ?

— Dix heures trente, monsieur... Je me suis un peu inquiété à votre sujet... On a téléphoné pour vous... Une dame qui vous appelait d'une société Cosmopresse... ou quelque chose comme ça...

— Cosmorama...

— Oui, c'est cela... Vous êtes prié de rappeler dans la matinée... J'eus du mal à ingurgiter mon petit déjeuner. J'avais l'impression que chaque bouchée allait m'étouffer. Je me forçai cependant à avaler deux toasts et quatre tasses de café serré et, au bout de quelques minutes, je finis par me sentir un peu mieux. Je feuilletai le journal à la recherche d'une location... studio ou chambre meublée. Tout ce que l'on proposait me sembla hors de prix. Les truands ! partout les mêmes, à Paris comme à Strasbourg, à Luxembourg comme à Amsterdam... Puis je me dis que cela serait moins cher que de vivre à l'hôtel. Je résolus de m'octroyer une journée de congé afin de jouer au touriste dans ma propre ville.

Il était 11 h 15 quand j'appelai COSMORAMA :

— J'ai essayé de vous joindre tout à l'heure... dit-elle.

— Quelque chose qui cloche ?...

— Vous faites erreur. Il ne s'agissait pas de COSMORAMA... C'était un appel... privé.

— Je ne vous suis pas...

— Est-ce que je peux vous voir aujourd'hui encore. À l'heure du déjeuner... vers 12 h 30... Il faut absolument que nous parlions !

— Bien sûr, dis-je, ravi de meubler de cette façon ma solitude inquiète. Mais je suis à pied et...

— J'ai ma voiture, dit-elle. À moins que nous nous retrouvions près d'ici.

— D'accord, dans le petit bistrot du coin de la rue...

— Bien ! Il faut que je raccroche maintenant, dit-elle d'une voix soudain étouffée.

Et la communication fut interrompue. Sans doute avait-elle été dérangée par son patron, mais cet incident banal, après les mauvais rêves de la nuit, me mit très mal à l'aise.

Je passai l'heure suivante à téléphoner à des amis. Ce fut horriblement décevant : les uns n'étaient pas là, les autres m'expliquèrent d'un ton gêné que « ah-mon-cher-vieux-ç'aurait-été-avec-plaisir-mais-tu-comprends-je-suis-fichtrement-occupé-mais-si-tu-veux-rappeler... » Certains, plus salopards, firent tout simplement semblant de ne pas me reconnaître et raccrochèrent assez brutalement.

Elle m'entraîna dans un restaurant grec, quelque part dans une vieille ruelle donnant sur une place très calme, de l'autre côté de l'III, à la frange des quartiers d'ombre.

— Je suis souvent venu ici... dans le temps. Quand ce n'était pas encore un local hellène. Je me souviens de cette salle de *wynstüb*⁹ terriblement enfumée...

— Ne vous noyez pas dans vos souvenirs !

Une étrange étincelle titubait dans son regard vert :

— ... les souvenirs, c'est comme les parasites : plus on en tue, plus il en vient...

Je lui en voulus un peu pour cette remarque. Bien qu'elle fût « en beauté » et qu'elle eût réussi à gommer de son visage cette vulgarité qui m'avait un peu irrité la veille. Mais peut-être avait-elle changé de masque pour venir me parler. Je me demandai, au second verre de vin, si elle était facile ou si ces attitudes provocantes faisaient partie de sa panoplie de parfaite secrétaire-sténographe-dactylographe.

Quand nous eûmes entamé notre repas, elle dévoila ses batteries :

— Je vous conseille de retourner à Paris... Vous êtes revenu dans cette ville pour tenter d'y retrouver des ombres de votre passé ! Mais le passé est mort, aboli. Et les fantômes qu'il pourrait engendrer...

Je sentis une coulée de gel se solidifier dans mon œsophage :

— Sauriez-vous lire dans mes pensées ?

— Nous connaissons TOUT sur vous, mais, pour des raisons que je ne tiens pas à vous expliquer, j'ai pris sur moi de vous prévenir.

— Qu'y a-t-il derrière cette façade ?

— Quelle FAÇADE ?

— COSMORAMA, M. Frohland, vous ?

— Que voulez-vous qu'il y ait... et, d'après vous, que DEVRAIT-IL Y AVOIR ?

— Je l'ignore.

Malgré mon goût pour les cuisines étrangères ou exotiques, je ne trouvai aucun plaisir au déjeuner. J'insistai, par une sorte de galanterie bourgeoise, pour payer l'addition, qui n'était pas mince, et nous nous retrouvâmes dans la rue sans que

⁹ Débit de vin au cadre typiquement alsacien.

j'eusse élucidé le mystère de la maison COSMORAMA et de sa pulpeuse hôtesse.

Elle glissa son bras sous le mien avec une espèce d'affectueuse familiarité et nous marchâmes quelques instants sous la pluie froide qui s'était mise à tomber sur la ville grise.

Soudain, alors que nous venions de franchir un des vieux ponts qui enjambent l'III, je m'arrêtai et la saisis aux épaules avec une telle violence qu'elle frémit de la tête aux pieds.

— Qu'est-ce qui vous prend ?

— Pardonnez-moi... Une question... Répondez-moi... Je vous en supplie... Y a-t-il parmi les employés de COSMORAMA une sorte de nabot affublé d'une paire d'oreilles excessivement développées ?

Son rire éclata, mais (était-ce dû au froid qui était devenu plus vif ou à autre chose ?) je le trouvai un peu trop « vibrant » !

— J'ai tenté de vous avertir... c'est tout... partez... quittez Strasbourg ! Tout ce qui pouvait encore vous attirer dans cette ville est mort et enterré sous des tonnes de silence et d'oubli ! Puis elle détourna la conversation :

— On se revoit... ce soir ? demanda-t-elle.

5.

« L'œil de Dieu » étincelait au-dessus de moi, œil d'une divinité-insecte, éclaté en étincelles / facettes de couleur, aux teintes multiples, focalisant, puis diffractant l'énergie céleste, la lumière du dehors. Des ombres (factices ?) se mouvaient lentement, précautionneusement, entre les piliers de pierre. Des théories silencieuses passaient tandis que résonnaient sourdement, dans la demi-ténèbre, les poumons de métal des orgues.

Je m'avançai sans hâte dans la nef, poursuivi par les mille prunelles de la grande rosace polychrome. Les touristes étaient assez rares, et, en fermant à moitié les yeux, je pouvais me persuader que le temps était revenu en arrière, furtivement, me déposant, sans bruit, dans les replis d'une époque prompte aux sortilèges de la mystique comme de la magie. Peut-être en ce XVI^e siècle cossu où Dasypodius et les frères Habrecht avaient enfermé les mystères de la durée dans les rouages de leur Grande Horloge Astronomique dont on venait à la méridienne, en troupeaux serrés, contempler les prodiges.

Soudain, alors que j'émergeais d'une songerie un peu nébuleuse, l'oreille captivée par la musique de Noël de Dacquin, une sensation intolérable me rejeta dans les tourments d'une irrépressible angoisse : je me sentis épié, observé par des yeux haineux, suivi, guetté dans le moindre de mes gestes par un invisible espion. Le semblant de paix qui était descendu en moi déserta brutalement mon esprit, et je me retrouvai seul et tremblant, en proie à mes cauchemars éveillés.

C'était comme si des puissances mauvaises, indiciblement malfaisantes et plus anciennes que les pierres qui m'abritaient présentement, étaient venues battre lourdement de leurs ailes membraneuses sous les voûtes de la cathédrale. Rien, nulle part, conformément aux étranges paroles de la secrétaire de Frohland, ne m'était plus familier : j'étais un étranger (un corps étranger, s'entend !), une écharde dans la chair de cette ville, et chaque pierre, devenue cellule vivante d'un immense conglomérat

protoplasmique, cherchait à m'expulser, à me recracher « hors les murs » !

« Je deviens malade ou fou, me dis-je, ou bien alors... »

Mes yeux cherchèrent dans la nef la cachette du guetteur, de l'espion maléfique.

« ... les souvenirs, c'est comme les parasites : plus on en tue, plus il en vient... »

Et je me souvins, avec une angoisse incoercible, que, des années auparavant, alors que j'étais couché auprès d'elle, dans la pénombre d'une chambre anonyme, Véra avait prononcé les mêmes paroles. Je ne croyais plus aux coïncidences.

Brusquement l'inquiétude, l'angoisse cédèrent place à une peur panique, à une terreur irraisonnée, qui balaya ce qu'il pouvait me rester de conscience logique, et je traversai en courant toute la longueur de la nef, bousculant des visiteurs recueillis, me jetant à bout de course contre une vieille femme qui venait de pénétrer dans le sanctuaire et qui m'adressa des reproches en dialecte.

Le paysage citadin à travers lequel je fuyais n'avait plus rien de familier : ces rues que j'avais dû parcourir des milliers de fois étaient parées de façades répugnantes, convulsées, prêtes à mordre. La banalité bourgeoise d'un quotidien sans aléas diaboliques avait battu en retraite devant tout un pandémonium baroque. J'étais pourchassé par des créatures invisibles et ricanantes dans un décor de carnaval flamand, dans une Rome nordique livrée aux entités du mal, envahie par la cavalerie barbare d'un Attila que dévorait la lèpre de ses propres conquêtes.

6.

Le soleil noir de son sexe était une supernova, et moi j'étais à la dérive dans un océan de feu.

— Nous avons perdu assez de temps, avait-elle dit.

Et nous n'en perdîmes pas davantage. En l'étreignant sur la pente glissante de la nuit, en m'imprimant au-dedans d'elle jusqu'à en perdre haleine, je me dis : je suis dans un tunnel de lumière et tout éclate autour et en moi... En réalité je fus telle une vague qui se brise sur une falaise : une vivante pluie d'étincelles inutiles.

J'avais cessé de fumer, mais elle tint à allumer une cigarette après que nous eûmes fait l'amour. Elle me proposa du haschisch que je refusai, parce que je le supportais mal et qu'au lieu de songeries émoussées, il ne m'apportait que des nausées intolérables.

— Mon Dieu ! Je crois que je n'arriverai jamais plus à séparer la réalité du rêve... Bien qu'il me soit difficile, après cela, de douter de ton existence !

« La gorge se farde de neige et de loups maintenant, Les yeux ventent sur quels passagers de la mort et c'est nous dans ce vent dans cette eau dans ce froid maintenant. »

Yves BONNEFOY, *Du Mouvement et de l'Immobilité de Douve*.

Elle vivait, un peu à l'écart de la ville, au rez-de-chaussée d'une minuscule résidence séparée de la route par une herse d'arbres un rien étiques. Le loyer de cet appartement devait lui dévorer une bonne partie de son salaire, et je la soupçonnai

d'arrondir ses fins de mois en s'adonnant à une prostitution discrète. En tout cas, c'était meublé avec juste ce qu'il fallait de luxe superflu.

Tandis que je reposais à côté d'elle, le nez piqué d'effluves odorants et mes doigts continuant de jouer avec la peau douce de la jeune femme, une jalousie irrésistible m'envahit, un sentiment cruel et dévastateur, une haine à la fois brûlante et glacée — soufre / feu / gel / sang — qui me broya le cœur dans une poigne de fer.

Par masochisme, colère, impuissance et tristesse mêlés, j'étais tenté de me jeter sur elle, de l'insulter grossièrement, de lui faire avouer qu'elle s'offrait au premier venu, que je n'étais pour elle qu'une passade, qu'une expérience supplémentaire... Des mots vulgaires se pressaient au fond de ma gorge, des paroles boueuses, rocailleuses de glaires, tout un vocabulaire de sanie...

Avec un manque total d'à-propos, elle me demanda soudain :

— À quoi penses-tu ?

Et je répondis avec une lâcheté digne d'éloge :

— À toi !

Mais elle ne fut pas dupe.

— J'ai un bon conseil à te donner, dit-elle. Ne retourne pas chez Frohland !

Je sentis le froid de la nuit se ruer en moi, à travers les vitres des hautes fenêtres pourtant soigneusement isolées du vent, de la pluie et de la neige. Je revis les mains de la mystérieuse créature surgie des ténèbres, je fermai les yeux, mais je continuai de les voir s'agiter dans un décor mouvant de lumière rouge : elles étaient laides et noires et noueuses et animées par un besoin irrésistible de déchirer, de démembrer, de planter leurs ongles hideux dans les entrailles chaudes. Pour rien au monde, je n'aurais voulu retourner dans ma chambre d'hôtel. Un hôtel qu'ELLE-MÊME m'avait recommandé.

— Seigneur ! m'écriai-je. À quel jeu es-tu en train de jouer ! ?

Sa main, gentiment, lentement, savamment, se mit en devoir de caresser ma poitrine, puis mon ventre, puis...

— Tu parles trop, dit-elle. Tu parles BEAUCOUP trop !

Ses lèvres chaudes, humides, tendres, gonflées, parachevèrent le travail expert de ses doigts.

Et tandis que je demeurai à geindre et à me tordre sous l'hommage précis de sa bouche, mes yeux mi-clos captèrent un mouvement fugace derrière les vitres, derrière les rideaux, derrière cette muraille dérisoire qui nous séparait de l'enfer nocturne. Il me sembla que des phalanges glacées s'empêtraient dans la gaze, que des griffes noirâtres brassaient cette blancheur subitement devenue hypnotique, qu'une présence immonde nous menaçait de derrière ce « miroir d'ouate » qui était peut-être la porte d'un monde d'effroyables souffrances et de visions cauchemardesques. Mes gémissements de plaisir se muèrent en un râle angoissé.

Il n'y avait rien ni personne (bien sûr !) derrière le rideau. D'une poigne autoritaire, elle écarta les pans de cette absurdité blanche et demeura un instant nue, le bras tendu vers le désert nocturne, toute ruisselante de sortilèges :

— Il te faudra un peu discipliner tes fantasmes !

Évidemment ! J'étais en train de tomber malade.

Pour détourner la conversation, je lui parlai de mon après-midi de faux touriste solitaire mais j'omis, par prudence, de faire allusion à ma bizarre mésaventure dans la nef de la cathédrale.

— Garde-moi avec toi, cette nuit, dis-je, un peu plus tard. Je ne me sens pas le courage de retourner dans ma chambre d'hôtel...

— Ni moi de te reconduire en ville, mon cher...

Je ne m'en sortais pas, de cette fille. Froide et brûlante, baroque et fonctionnelle, vulgaire comme une prostituée, fine comme une lame de dague florentine !

Mais, bizarrement, ma colère, ma jalousie, ma haine, tout cela s'était envolé en un songe, s'était liquéfié dans une grande mare semblable à du mercure bouillonnant...

« La réalité, me dis-je, la seule à laquelle se raccrocher, c'est le corps, c'est le sexe, c'est le brasier de cette fille ! La seule vérité c'est de se consumer dans cette fille, dans cette... »

Il y avait en moi des ressources insoupçonnées / insoupçonnables d'énergie virile, un feu de braises, une pluie d'étincelles :

« Je t'aime, dis-je ou pensai-je, je t'aime, Véra, au-delà de toute expression, au-delà du temps et des étoiles, au-delà de la vie et de la mort, au-delà de... au-delà de... »

Le soleil noir de son sexe était une supernova,

et moi j'étais à la dérive dans un océan de... dans une tempête de phosphore et de flammes, emporté par la tempête sur une mer de métal fondu... sur un océan sans concevable repos... roulé, charrié, m'abîmant dans les vagues limoneuses qui... dans les... dans... limoneuses vagues... inconcevable repos...

je la tenais sous moi, visage ballotté par les aimants du plaisir, yeux fermés, lèvres stridulantes, pondant les blasphèmes comme un cul de poule, sexe happant / mordant furieusement !

Et dans l'instant, Seigneur-Dieu ! où j'éclatai de tout mon corps et que je me répandis en elle, je sentis TRÈS PRÉCISÉMENT des griffes chaudes s'imprimer dans la chair de mes épaules, de part et d'autre de ma nuque, et me brûler profondément. LE MONSTRE SE TENAIT DERRIÈRE MOI !

Avant de perdre connaissance, je vis se rouvrir les paupières de ma maîtresse sur des prunelles dorées de bête démoniaque.

7.

Quand je revins à moi, je me trouvais dans ma chambre, à l'*Hôtel de la Couronne*. Le portier soutint, sans baisser ni détourner son regard, que j'étais rentré vers deux heures du matin, assez éméché... Je n'insistai pas.

J'appelai COSMORAMA sur le coup des dix heures.

Une voix métallique, que je ne reconnus pas, m'annonça que M. Frohland était en conférence.

Je m'achetai un flacon d'alcool afin de désinfecter les écorchures qui marquaient douloureusement la chair de mes épaules. Maintenant j'avais peur de mon ombre...

À l'heure du déjeuner, alors que je me préparais à sortir, le portier, toujours

souriant et affable, m'interpella en alsacien :

— *E Moment ! Ich hab' a. Brieffer Sie, monsieur* ¹⁰ !

Dans l'enveloppe bleu-ciel, il y avait un rectangle de bristol blanc :

*« J'espère que vous avez
compris à présent
(V.) »*

Je quittai Strasbourg le soir même. Dans le hall de la gare, des soldats de l'Armée du Salut chantaient : « C'est un rempart que notre Dieu, quand on nous fait injure... »

Un froid de glace me tenait au cœur.

« Un rempart contre QUOI, contre QUI ? »

Je n'ai jamais su la vérité.

Je ne la connaîtrai jamais...

Quelques mois plus tard, je pus enfin quitter mon exil parisien. Je trouvai du travail dans un quotidien de l'Est. Je finis par me ranger, par mener une vie dite « régulière ».

Mais parfois, à la tombée de la nuit, des voix étranges murmurent à travers le silence, des visions naissent dans la chambre noire de mon subconscient ; — je me mets à trembler de toutes les fibres de mon corps et je guette, au loin, l'approche haletante d'une créature innommable !

¹⁰ « Un instant ! J'ai une lettre pour vous, monsieur ! »

Le guetteur (une histoire de fantôme [presque] classique)

« J'ai vu un homme sur l'escalier, un petit homme qui n'était pas là. Aujourd'hui encore, il n'était pas là ; Ah ! si seulement il s'en allait ! »

Cité par Fredric BROWN, in *Drôle de Sabbat*.

1.

Dans un de ses livres, *The World of Violence*, Colin Wilson évoque un fantôme dont la seule activité semble être celle d'observer les personnes qui vivent dans la maison qu'il hante. Ce phénomène suffit à déstabiliser nerveusement les victimes de cette hantise purement contemplative. Quand je pris connaissance de ce texte pour la première fois, je me dis que le personnage de Wilson était d'une émotivité très particulière, mais, lorsque je vécus une aventure comparable, je compris très vite ce que l'auteur du *Sacre de la Nuit* avait voulu dire.

Autant vous raconter toute l'histoire, qui n'est pas bien longue. Mais, d'abord, permettez-moi de me présenter brièvement. Je suis un fils de famille, plutôt nanti, et je n'ai jamais eu à me soucier de la question matérielle. Je travaille par simple bon sens, l'oisiveté étant sinon la mère de tous les vices, du moins celle de la dépression nerveuse.

Je travaille dans une petite maison d'édition en qualité de lecteur et de conseiller littéraire. Cela me rapporte peu, mais il paraît qu'il y a des gens qui sont obligés de vivre avec un tel salaire, alors je garde mes considérations pour moi et fais fructifier mes comptes en banque. Dieu bénisse ma famille qui me permet de vivre comme je l'entends et de passer le plus clair de mon temps à noircir du papier et à voyager luxueusement. Autrement dit, je joue les Valéry Larbaud, et cela tombe bien : il est au nombre de mes poètes préférés.

Je suis d'un physique avenant, et les femmes trouvent que, pour mon âge, j'ai encore un sacré beau cul. Quand les femmes pensent cela de vous, vous ne risquez pas de souffrir outre mesure d'une chasteté frustrante.

C'est justement à cause d'une « histoire de femme » que je fis la connaissance du fantôme du Guetteur. Je cherchais dans la région une maison à louer pour y installer quelque temps mes amours désordonnées avec Priscilla.

Priscilla était une jeune femme délurée qui m'avait totalement prise sous son charme, un charme d'ailleurs empreint d'un zeste de perversité. Ce qui n'était en aucun cas fait pour me déplaire.

Je trouvai un avis de location dans le quotidien de la région et me rendis sur les lieux. La maison aurait pu être anglaise et me plut immédiatement, bien qu'elle me fît

une impression d'étrangeté. Mon amie trouva que la vieille demeure était un rien sinistre, mais je finis par la persuader qu'elle ferait très bien notre affaire.

La maison se dressait sur une butte dominant des prés et des bois, parcourus par une agréable rivière, et je me dis que nous allions vivre là des journées et des nuits délicieuses.

Quand nous quittâmes les lieux après la visite, j'eus l'impression que quelqu'un me regardait de derrière une des fenêtres de l'étage, une sensation réellement « dérangeante », et je me retournai vivement. Mais il n'y avait rien, ni personne, bien sûr. Pas un rideau ne bougea sur la façade, et je me reprochai mon émotivité.

Le prix de la location était des plus corrects, et nous emménageâmes trois jours après.

La première fois que je ressentis la présence du Guetteur, ce fut la deuxième nuit qui suivit notre emménagement. J'étais au lit avec Priscilla et faisais avec elle ce que la plupart des femmes refusent, avec dégoût, de subir de la part de leur amant. C'était une position qu'affectionnait cependant ma maîtresse et qu'elle m'avait très vite suggérée, — position dont Pierre Louÿs évoquait les délices en ces termes, dans un quatrain célèbre :

*Ah ! si j'étais de vos amis,
Si j'étais reçu dans leur groupe
Iris, me serait-il permis
De vous monter parfois en croupe.*¹¹

Je montais donc Priscilla en croupe, une main fermée sur sa poitrine, l'autre fourrageant entre ses cuisses, quand je pris conscience que quelqu'un se trouvait avec nous dans la pièce. Cette certitude fut tellement accablante que je perdis immédiatement mes moyens. Ma compagne me reprocha très amèrement ma défection, car elle n'avait pas l'habitude de jouer les jeunes filles, et je lui demandai si elle n'avait rien remarqué :

— Rien, dit-elle, à part que tu es mou comme un ver. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Il y a quelqu'un avec nous...

— Tu es fou, mon chéri. Qui veux-tu qu'il y ait ici à part toi et moi ?

Priscilla fit un mouvement brusque et m'expulsa d'elle comme un escargot de sa coquille. J'éprouvai une intense frustration, mais, en même temps, je sentais cette présence et un regard intense fixé sur moi. C'était une impression des plus pénibles, et j'en aurais hurlé. Je ne voyais rien, je ne voyais personne, et pourtant je savais que quelque chose, quelqu'un me voyait, moi.

Chacun a déjà expérimenté cela « en petit » : sentir qu'on le regarde fixement. Mais il ne s'agit alors que d'une sensation gênante, pas d'une contrariété si profonde qu'elle se transforme rapidement en angoisse. Dépit sexuel et irritation se mêlaient effectivement en moi : mon cœur battait vite, et le creux dans mon estomac devint nausée, envie de vomir.

— Qui est là ? m'écriai-je.

Mais, bien sûr, ma voix résonna stupidement dans le vide de la chambre.

Priscilla se retourna sur le dos et me regarda droit dans les yeux :

¹¹ Robert Fleury, *Le Mariage de Pausole*, éditions Christian Bourgois.

— Tu vois des fantômes à présent ?

Elle ne croyait pas si bien dire : je devinais que cette maison était hantée. Mais pas dans le sens habituel. Cette demeure vénérable, au mobilier vieillot, cachait une présence qui jouait les voyeurs, qui se repaissait de nos excès. Je la sentais rôder autour de nous, s'imprégner de nos émotions.

Je ne savais pas encore si cette présence était hostile, mais j'avais peur. C'était une vilaine peur paralysante, avec quelque chose d'un peu humiliant. Je me sentais pris en faute, comme si le fait d'avoir possédé mon amie de cette manière me rendait coupable aux yeux de puissances invisibles et supérieures.

— Je ne te comprends pas, dit Priscilla. Tout à l'heure, tu étais excité comme un cerf, et maintenant tu me joues cette foutue comédie. Ça rime à quoi, s'il te plaît ?

— Je ne joue pas. Il y a quelqu'un avec nous, quelqu'un qui nous regardait...

Elle n'avait pas l'air d'apprécier. Elle se mit carrément en colère et déversa sur moi railleries et reproches amers. Tant et si bien que je finis par oublier mon fantôme et repris du poil de la bête. Elle me reçut avec un soupir de soulagement et je terminai enfin ce que j'avais si mal commencé.

Quand j'explosai tout au fond de sa chair, je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête : un souffle venait de me balayer la nuque, comme si quelqu'un s'était penché sur moi et respirait à quelques centimètres de mes épaules.

La nuit qui suivit fut entrecoupée de cauchemars haletants, où se mêlaient fantasmes sexuels et visions surnaturelles.

Au matin, j'avais la bouche aveuïe, la tête brûlante d'une sorte de fièvre. À côté de moi, bras et jambes en croix, Priscilla dormait, béate, l'âme en paix avec son corps et le monde entier.

Dehors la pluie tombait, et les oiseaux, qui avaient été si bruyants la veille, se taisaient.

Je me levai sans réveiller mon amie et descendis à la cuisine pour préparer le petit déjeuner. Priscilla avait toujours une faim de louve le matin. Quand tout fut prêt, je pris une longue douche et me sentis un peu mieux. Mais l'angoisse subsistait, vague certes, mais envahissante.

Je remontai dans la chambre à coucher où je découvris une Priscilla bien réveillée qui se caressait en poussant de petits gloussements de plaisir.

Le spectacle de ses doigts agiles au creux de son ventre eut le don de me remettre dans de meilleures dispositions, et je me jetai sur ma maîtresse pour la poignarder résolument.

Le Guetteur nocturne disparut de ma mémoire.

Plus tard dans la journée, je me renseignai chez l'agent immobilier. Il ricana quand je lui posai des questions sur un éventuel phénomène de hantise, mais je trouvai que son rire sonnait faux. Après tout, les fantômes ne (sur)vivent pas seulement en Grande-Bretagne.

On a beau se répéter que de telles choses ne peuvent pas — ne doivent pas — être, on commence cependant à céder à l'angoisse, et, finalement, c'est la peur ancestrale de l'inconnu qui s'installe et ne vous lâche plus.

2.

À mesure que les jours passaient, l'entité que j'avais surnommée « le Guetteur » semblait prendre de la consistance. Parfois, j'avais l'impression de saisir, fugitivement, des contours encore flous, des formes évanescentes, comme si l'autre ne parvenait pas à se décider entre l'invisibilité et la transparence. À certains moments, quelques-uns de ses traits gagnaient en opacité, et je croyais distinguer un nez, une bouche aux lèvres minces, des orbites profondes où les yeux paraissaient des gouffres sans vie.

Un matin, alors que je finissais de prendre un déjeuner tardif après une nuit agitée au cours de laquelle j'avais rêvé de formes hostiles qui se combattaient dans les anfractuosités des ténèbres, on déposa dans ma boîte aux lettres un petit paquet pas plus volumineux qu'un livre de poche. Il contenait, sous un emballage de papier brun, sans mention de nom ni d'adresse, un carnet noir.

Je l'ouvris immédiatement, intrigué par cette nouvelle intrusion de l'insolite dans notre vie, et découvris une écriture fine et distinguée. Indéniablement féminine.

C'était une sorte de journal intime qui racontait un phénomène de hantise semblable à celui que j'étais en train de vivre.

En fait, je compris très rapidement que le journal de l'inconnue avait été rédigé dans la maison que nous habitions, et que l'auteur avait vécu les mêmes désarrois que moi :

« Je n'ai pas l'impression que Cela représente un danger réel, commençait l'inconnue, mais la situation est intolérable. Où que j'aille, quoi que je fasse, je me sens surveillée, suivie par cette présence immuable. C'est à devenir folle... »

Je comprenais fort bien ce qu'elle ressentait, car je me sentais dans les mêmes dispositions, même si la présence du Guetteur restait encore relativement discrète et épisodique.

3.

C'était la cérémonie de l'onction. Je m'étais abondamment trempé les doigts d'huile odorante et j'en avais frotté la chair et l'anus de Priscilla. Et, à présent, j'enduisais la hampe dressée de mon sexe, tremblant, tout excité, dans l'attente de me glisser entre les fesses si joliment rebondies de ma maîtresse. Priscilla me manifesta son affection par de légères caresses et m'incita bientôt à ne plus perdre de temps en préliminaires.

Je m'exécutai et me frayai mon chemin. Bien lubrifié, le passage céda bientôt à mes assauts, et je me retrouvai dans la place de tout mon long. Priscilla poussa quelques gémissements de circonstance et m'encouragea bruyamment à faire preuve d'énergie. J'obéis sans me faire prier.

Bientôt, nous fûmes entraînés dans un galop fantastique entrecoupé de cris, de feulements et de plaintes désordonnées. Et tandis que je montais, les tempes battantes et les dents serrées, vers les hauteurs de l'orgasme, j'entendis distinctement une voix

hideuse me souffler à l'oreille :

— Donne-lui ce qu'elle mérite. Tringle-la à mort.

J'éjaculai dans un hurlement d'agonie.

Priscilla en frémit de la tête aux pieds, et sa chair se contracta si violemment que cela me fut douloureux. Je criai pour qu'elle me lâchât, et elle eut un petit rire nerveux : « A-t-on idée de gueuler comme ça ? » Mais elle dit cela presque tendrement, convaincu que c'était de plaisir que j'avais hurlé.

— Détends-toi, dis-je. Tu veux m'arracher la queue ?

— Ce serait dommage, minauda-t-elle. Oui, vraiment.

Ensuite, je fus heureux de pouvoir me dégager et d'en rester là. Tout transpirant, le cœur cognant dans ma poitrine, j'essayai de me convaincre que j'avais rêvé, que j'avais été victime de l'atmosphère de la maison et d'une hallucination suscitée par mon exaltation sexuelle. Mais j'entendais encore la voix obscène du Guetteur me suggérant de baiser ma maîtresse à mort. Une expression de macho, sortie tout droit d'un film pornographique.

Je me lavai soigneusement, fis quelques caresses languissantes à Priscilla, un peu comme on flatterait un animal, et courus chercher le journal de l'inconnue. Je trouvai une page vierge et y notai mes propres impressions, avec la sensation excitante de partager un secret avec une inconnue, certes privée de nom, mais totalement présente.

Priscilla n'avait rien remarqué, rien entendu. Elle était toujours persuadée que nous étions seuls dans la vieille demeure et que mon « explosion » avait été provoquée par sa façon experte de remuer des reins. Ce qui n'était pas entièrement faux, évidemment, mais bien incomplet.

« Tringle-la à mort... »

4.

Je tournai quelques pages du journal de l'inconnue et tombai sur ce passage :

« Pourvu que personne ne lise ce que je vais écrire maintenant : j'en mourrais de honte. Voilà... Depuis que je vis seule ici, j'ai pris des habitudes de plaisir solitaire. Qui songerait à me juger ? Je supporte très mal la solitude, l'absence de Paul, ses trahisons. Le souvenir de son corps, de son sexe me torture, ne me laisse aucun repos... Ce soir-là, il y a de cela quatre jours, j'étais allongée nue sur mon lit et je me donnais de l'amour avec les doigts. Mon médius était enfoncé aussi loin que possible dans ma fente et je le faisais aller et venir de façon experte... J'étais au bord de l'explosion, lorsque je sentis un souffle sur mon oreille droite, un souffle à la fois brûlant et glacé, et que j'entendis une voix hideuse me susurrer : "Comme tu y vas, ma tendre salope !" Je faillis perdre connaissance, tant cette intrusion au plus fort de mon intimité m'avait épouvantée. Ma main cessa immédiatement son manège, mais la voix revint, m'encourageant : "Tu ne vas pas t'arrêter en chemin, ça ne se fait pas, surtout quand on a de la visite..." Et, au comble de l'effroi, je sentis une main froide se poser sur la mienne, m'incitant à reprendre les gestes familiers. Mon doigt revint en place, et la main de glace imprima un nouveau rythme à la mienne. Le cœur chaviré, je me laissai faire, pendant que la voix hideuse continuait de me tenir des propos répugnants. "Qui êtes-vous ? demandai-je, pour l'amour de Dieu, QUI êtes-vous donc ?" Mais il n'y eut pas de réponse, et la main s'emballa, obligeant la

mienne à peser davantage sur mon sexe. Malgré la répulsion que j'éprouvais à ce jeu, qui ressemblait de plus en plus à un viol, je finis par atteindre l'orgasme. Alors que je me tordais sur mon lit, la voix résonna de nouveau, goguenarde : "Tu vois, ma tendre salope, il n'y a pas de mal à se faire aider." »

Je m'imaginai la scène qui venait de m'être décrite et me demandai si le Guetteur était la manifestation *post mortem* d'un érotomane distingué, hantant ces lieux dans le but d'assister à des étreintes ou à des scènes érotiques. Auquel cas, il ne nous resterait plus qu'à déménager aussi rapidement que possible.

Je poursuivis ma lecture, qui ne me réserva pas de grande surprise, jusqu'au moment où mon inconnue déclarait :

« Aujourd'hui, IL s'est montré à moi. Oui, je l'ai vu distinctement. Je m'attendais, en raison de mes terreurs récentes et de la mésaventure sexuelle qui m'était advenue, à voir apparaître une sorte de monstre maléfique. Au lieu de cela, ce fut un bel homme qui se matérialisa devant moi, un homme d'une cinquantaine d'années, distingué, voire racé, bien bâti et mis avec beaucoup de soin. Il ne correspondait en rien à la vulgarité de ses propos lorsqu'il m'avait forcé... la main.

« "Surprise, ma chérie ? Tu m'imaginais bavant et contrefait. Et tu ne te trompais pas : je SUIS bavant et contrefait, à l'intérieur. Je n'ai pas honte à t'avouer cela : les morts n'ont pas de vaines coquetteries. J'espère que tu ne m'en veux pas pour l'autre fois, mais tes manigances étaient foutrement excitantes." Et il se remit immédiatement à proférer des blasphèmes et des obscénités, semblant s'exciter à ses propres paroles.

« "J'ai mené ce que l'on nomme une vie dissolue, et mes obsessions m'ont poursuivi au-delà des portes de la mort. Comme je ne suis plus à même d'apaiser ma soif de luxure, je me repais du spectacle des autres. Tu m'as donné bien du plaisir l'autre soir, et je suis aisé de t'en avoir procuré un peu, même à ton corps défendant."

« Il me raconta ensuite qu'il avait demandé à son notaire, dès qu'il avait su qu'il était condamné, de ne louer la maison qu'à de belles femmes ou à des couples bien assortis, de manière à profiter de leurs abandons.

« "Je continue ainsi de vivre par procuration. Et tant qu'il y aura de la baise dans cette maison, ou du moins de la chair fraîche, je ne mourrai pas tout à fait."

« Il ne me faisait plus peur. J'éprouvais même une certaine excitation à le contempler. Il me sembla d'une extrême vivacité... pour un mort. Et sa conversation avait quelque chose d'envoûtant, en dépit (ou à cause ?) de sa vulgarité.

« Aussi, quand il me demanda de me déshabiller et de m'allonger sur le divan du salon, ne résistai-je que pour la forme. Je me masturbai énergiquement et avec — dois-je le dire ? — un plaisir extrême. Mon impudeur ne m'effraya que lorsque mon excitation se fut un peu calmée. Quand ce fut fini, mon fantôme disparut : il s'effaça, lentement gommé par une main invisible, et je me retrouvai seule, tremblante et bizarrement inassouvie.

« J'ai honte de moi en écrivant ces lignes que personne, sans doute, ne lira jamais.

« Je redoute et j'espère tout à la fois le retour du tourmenteur. Je vais essayer de me renseigner sur cette maison et sur son ancien propriétaire. »

En lisant ces lignes un rien désordonnées, j'avais été gagné par un grand trouble, partie en raison de la similitude de nos expériences, partie à cause de la façon explicite dont l'inconnue avait parlé desdites expériences.

Je décidai de lire le reste du texte (qui n'occupait plus que quelques pages du cahier) pour tenter d'en savoir plus long sur le défunt propriétaire des lieux où nous vivions, Priscilla et moi, séparés par un angoissant secret (car plus je me rendais compte de la présence pesante de ce voyeur impénitent, plus mon amie paraissait intouchée par les incursions de ce dernier). Mais les pages restantes ne m'apprirent rien de plus. L'inconnue ratiocinait sur ses sentiments confus, parlait de son trouble ainsi que des élans insolites qui la portaient davantage qu'elle ne l'eût souhaité vers le fantôme salace. Finalement, elle n'avait pas mené son enquête, et son journal très intime se terminait par un aveu d'impuissance : elle décidait de vider les lieux pour essayer de mener une existence plus normale.

Malgré cette menace occulte, nous poursuivîmes notre quête effrénée du plaisir et des sensations fortes. Priscilla était fort inventive, et son total manque de pudeur et d'inhibitions ne laissait pas de me surprendre et de me ravir. D'une certaine façon, elle incarnait la maîtresse idéale, qui avait l'art de deviner vos fantasmes, même les plus secrets — et partant les moins avouables. Le Guetteur en avait pour son argent, si je puis dire !

Je finis par apprendre le nom du notaire qui s'était occupé de l'étrange succession et des non moins étonnantes dernières volontés de notre ami le Guetteur. J'allai le voir, obtenant un rendez-vous sous un prétexte plausible.

Le vieux cafard cauteleux me reçut avec des compliments et des courbettes, mais, lorsque j'eus révélé mes véritables intentions, il quitta ses airs obséquieux et piqua une vilaine colère. Il me demanda si j'avais déjà entendu parler de « secret professionnel », et je rétorquai en affirmant qu'il s'était rendu complice d'escroqueries *post mortem*. Car la maison était pourrie de la cave au grenier par les mauvaises habitudes de son ancien propriétaire. Il se laissa finalement convaincre et m'avoua que feu le propriétaire de la maison que nous occupions avait connu bien des ennuis, dont certains avec la justice, en raison de son comportement peu orthodoxe. Seule son immense fortune lui avait permis de se tirer sans trop de dommages de situations parfois inextricables — ou presque. Puis il était tombé malade et, sentant la mort proche, il était venu déposer chez lui son étrange testament. Il était décédé peu après, emportant dans la tombe des secrets charnels et des vérités mauvaises à dire. « Cet homme-là, conclut le notaire, était mauvais, archi-mauvais. Il y avait en lui un net penchant sadique. Car il existe des choses qui ne meurent jamais. »

— Que pensez-vous faire à présent ? demanda-t-il à la fin.

— J'avoue que je n'en sais rien, répondis-je.

— Vous avez toujours la possibilité de vider les lieux. Vous ne seriez pas le premier. Mais cela n'est plus mon affaire, mon cher.

J'étais désappointé car, derrière l'aspect plutôt graveleux de cette aventure, je devinais des réalités bien plus menaçantes. Mais, d'un autre côté, l'idée de me laisser chasser par un spectre érotomane et de briser un contrat à mes dépens me paraissait inacceptable.

Les mots hideux du Guetteur résonnaient encore à mon oreille : « Tringle-la à mort ! » Peut-être pensait-il réellement ce qu'il me suggérait. J'eus un frisson qui n'échappa pas au vieux rat :

— Moi aussi cette histoire me donne la chair de poule. Et pourtant, je suis un

homme des plus pragmatiques. Je n'ai jamais cru au surnaturel... Avant le commencement de cette affaire !

5.

Il s'est montré à moi (mais pas à Priscilla !) tout à l'heure. Je me trouvais dans la pièce que j'avais transformée en bureau et je faisais de mon mieux pour travailler un peu quand je sentis très intensément sa présence. Je tournai la tête et découvris, assis dans un fauteuil, un homme d'une cinquantaine d'années, correspondant exactement au portrait qu'avait succinctement tracé la femme au journal intime. Un sourire ironique, un rien méprisant, flottait sur le visage livide de l'intrus.

— Ah, m'exclamai-je un peu théâtralement, vous vous montrez enfin !

— Je finis toujours par me montrer. Vous méritez toute mon attention, car vous m'avez donné, en compagnie de votre amie de cœur, un très joli spectacle. J'adore les couples inventifs. J'espère que vous n'allez pas changer vos habitudes, parce que je suis dans le coup. Cela me décevrait beaucoup de votre part. Votre maîtresse a le diable dans ses trois orifices, et je trouve que vous êtes un homme bien chanceux. Tant de femmes font énormément de manières pour si peu de choses que c'en est une calamité pour un homme bien constitué. Ne trouvez-vous pas ? Oui, mon ami, vous êtes un foutu veinard. Et je donnerais des fortunes pour retrouver un semblant de vie afin de partager de façon effective vos étreintes et vos ébats.

La voix de Priscilla me parvint de la pièce voisine où elle venait certainement de pénétrer :

— Tu parles tout seul ?

— Je relis un texte à haute voix, mentis-je, toujours bien décidé à ne pas mettre la jeune femme dans la confidence.

— Je file, s'écria le spectre. Et il s'effaça instantanément.

Je restai là, pantois, en proie à des rêveries sans joie.

La maison me semblait maintenant pleine de traquenards et de chausse-trapes. Je me mis à guetter à mon tour : les silences et les craquements, les mille bruits qui résonnent incongrûment dans une vieille demeure ; partout je suspectais la présence de notre fantôme.

Priscilla ne manifestait aucune inquiétude, pas la moindre trace de nervosité. Le Guetteur n'avait pas l'air pressé de se montrer à elle. Mais je ne laissais pas quant à moi d'être préoccupé : quelles étaient réellement les intentions de notre hôte spectral ? Continuerait-il de jouer les simples voyeurs, comptant sur ma complicité, ou bien passerait-il à un comportement plus menaçant ? Les paroles du notaire ne cessaient de trotter dans ma mémoire : « Cet homme-là était mauvais, archi-mauvais. Il y avait en lui un net penchant sadique. Car il existe des choses qui ne meurent jamais... » Mais, malgré mon envie de tourner le dos à la maison et d'aller vivre ailleurs, je ne voyais pas comment expliquer mon changement d'attitude à ma jeune maîtresse qui adorait ces vieux murs et toutes les odeurs qui les tapissaient. Oui, elle en était littéralement folle. On aurait même pu croire que la demeure avait sur elle des effets aphrodisiaques. Dans d'autres circonstances, je me serais réjoui de ses bonnes dispositions, mais, sachant ce que je savais et qu'elle continuait paisiblement d'ignorer, je commençais réellement à me faire du mauvais sang.

Priscilla me chevauchait avec une lenteur précise, parfaitement maîtresse de ses mouvements. Au-dehors, la nuit était lourde, et je transpirais d'abondance. Je voyais en face de moi le corps bien droit de ma maîtresse s'agiter au rythme de ses va-et-vient, les seins ballottant de façon très esthétique. Elle avait fermé les yeux, et ses lèvres retroussées dévoilaient ses dents dans un sourire d'ogresse. Une fois encore, elle avait pris d'autorité la direction de nos ébats amoureux. Subjugué, je la laissais faire, en admiration devant son appétit de vie et de sexe.

Le glissement humide du vagin de Priscilla sur mon membre commençait à faire son effet, et j'étais en train d'accéder à une sorte de béatitude ouatée, lorsque je vis apparaître à côté du visage de mon amie celui du Guetteur. Les yeux de l'apparition luisaient d'une flamme cruelle, et je fus immédiatement envahi d'une sensation proche de la panique. Priscilla n'avait rien remarqué. Je vis la bouche arrondie du Guetteur s'approcher de l'oreille de la jeune femme, et j'entendis très distinctement ces mots : « Bravo, ma fille ! Et maintenant, arrache-lui la queue ! » Mon cœur manqua un battement, et je me dis que Priscilla allait enfin se rendre compte de la présence de l'intrus, de l'épouvantable voyeur qui se goinfrait de nos émotions érotiques. Mais, au contraire, ma partenaire restait totalement indifférente. Elle accéléra le mouvement de ses hanches et exerça sur mon sexe des pressions de plus en plus fortes. Comme si elle obéissait aveuglément aux directives du spectre. Le jeu n'était plus très plaisant, et les torsions du bas-ventre de Priscilla devenaient douloureuses pour moi. « Nom de Dieu, me dis-je, elle essaie effectivement de me châtrer ! » Je tentai de me dégager, mais Priscilla semblait avoir acquis des forces et une énergie prodigieuses. Je vis que ses yeux étaient devenus tout blancs, comme si elle était en proie à une sorte d'hystérie, soumise à une volonté qui écrasait la sienne.

— Tu es folle, hurlai-je, tu vas arrêter ça !

Pourtant, elle n'avait pas l'intention de me lâcher : elle m'entraînait dans une course de plus en plus furieuse, hallucinée. Malgré ma détresse, mon membre demeurait rigide, et sa vulve me serrait comme un étau. Je me soulevai sur un coude et la giflai à toute volée. Enfin, elle revint à elle, tandis que le Guetteur, frustré, jurait et blasphémait sans retenue.

Priscilla me regardait avec une angoisse non feinte. Elle n'était toujours pas consciente de la présence de l'apparition, mais, quand celle-ci se fut à nouveau évaporée dans l'atmosphère de notre chambre chargée d'odeurs, la jeune femme murmura :

— Que s'est-il passé ? Pourquoi m'as-tu frappée ? (Puis :) On dirait qu'il y avait quelque chose... quelqu'un avec nous... Qu'est-ce que ça signifie ?

Pendant le quart d'heure qui suivit, j'essayai de lui expliquer ce qui se passait réellement dans cette maison. Je la priai de lire séance tenante le journal de l'inconnue, considérant que les confidences de cette femme sans visage sauraient la convaincre bien plus vite et bien mieux que mes explications embrouillées.

Plus tard, elle éclata en larmes et me couvrit de caresses et de baisers : elle n'avait jamais eu l'intention de me faire du mal, affirma-t-elle avec véhémence, et elle commençait à croire qu'il y avait vraiment quelque chose d'odieux dans cette vieille demeure.

— Pourquoi en a-t-IL après toi ?

— Je ne pense pas qu'il m'en veuille tout particulièrement. C'est juste un détraqué

sexuel qui a emporté ses obsessions dans la mort. Maintenant que personne ne peut plus rien contre lui, qu'il est sûr de l'impunité, il essaie de réaliser ses fantasmes les plus cruels.

— Mon pauvre chéri, gémit Priscilla.

Elle prit mon sexe entre ses lèvres et le suçait très doucement, soucieuse d'effacer la douleur qu'elle avait involontairement provoquée. Mais celle-ci m'avait déjà quitté avant qu'elle ne m'appliquât amoureusement sa douce thérapeutique. La bouche de la jeune femme était capable de faire des miracles.

Le Guetteur ne se montra plus de la nuit. Aux approches de l'aube, un orage violent secoua la maison comme si le Monde des Ombres laissait éclater sa colère.

Nous nous réveillâmes dans un univers truqué : autour de nous, tout était devenu « artificiel », comme si, en l'espace d'une nuit, le monde familier s'était déconstruit, ne laissant derrière lui qu'un espace battu des vents, inhabitable. Cependant, Priscilla ne voulait pas entendre parler d'un éventuel déménagement. Elle considérait toujours la maison comme une sorte de thébaïde et tenait des propos d'un sentimentalisme un peu surprenant pour quelqu'un d'aussi pragmatique. Je capitulai, bien sûr, essayant de me convaincre que le Guetteur ne pouvait rien contre nous. S'il revenait, nous ferions simplement semblant de ne pas le voir et nous le traiterions par le mépris. Il serait bien obligé de nous laisser en paix, de se réfugier dans le coin le plus retiré de la maison. Et nous serions de nouveau libres de nous aimer tout à loisir.

7.

Mes recherches concernant le Guetteur demeurèrent infructueuses. L'agent immobilier joua les naïfs, et je ne réussis pas à le faire sortir de sa coquille. Après tout, il avait peut-être agi de bonne foi. Non, il ne savait rien de la jeune femme qui avait occupé la maison avant nous, il ignorait s'il lui était arrivé quelque chose. Tout ce qu'il pouvait dire, c'est qu'elle n'était pas restée longtemps et qu'elle avait vidé les lieux dès que cela lui avait été possible. Il espérait que nous n'allions pas faire comme elle. Jamais nous ne retrouverions une habitation aussi fantastique. En cela, au moins, il avait tout à fait raison.

Pendant deux jours et deux nuits, nous ne vîmes plus trace de notre tourmenteur, et nous nous crûmes délivrés de cet étrange phénomène de hantise. Pourtant, nous étions devenus prudents et faisons l'amour avec une grande circonspection, presque innocemment, angoissés à l'idée que notre passion pouvait se retourner contre nous. La lecture du journal de l'inconnue avait ajouté à l'inquiétude de Priscilla, qui pensait que notre fantôme était une créature maléfique, et un macho de surcroît, qui haïssait les femmes et ne songeait qu'à les dominer le plus cruellement possible.

Au cœur de la troisième nuit, je me suis réveillé suffoquant et suant, étroitement serré contre Priscilla. Je ne me souvenais pas de l'avoir enlacé avec tant de force et, dans mon esprit, nul rêve érotique ne s'attardait. J'avais simplement dormi auprès de mon amie, lourdement et profondément, « en épaisseur » comme aurait écrit Jean Ferry. Et maintenant, j'avais l'impression que ma poitrine était douloureusement comprimée, pressée contre les seins écrasés de ma maîtresse. Celle-ci respirait avec peine, en proie aux mêmes difficultés que moi. Mon corps était comme imbriqué dans le sien, et je me rendais compte que nous étions tous deux prisonniers de nos draps, étroitement enroulés autour de nous. La torsion du tissu se faisait de plus en plus impitoyable, et je me demandais par quelle diablerie nous étions devenus les captifs

de ce lit dans lequel nous avons expérimenté ensemble tant de plaisirs. Mais le plaisir était devenu tourment, le désir torture, angoisse mortelle.

Une voix hideuse résonna soudain à mon oreille : « Je vous ferai entrer l'un dans l'autre, jusqu'à ce que la mort ait fait de vous une seule chair. » Je compris alors que le Guetteur était passé à l'action et qu'il était en train de réaliser son fantasme : marier intimement Éros et Thanatos. Je tentai de me débattre, de rompre l'encerclement des draps, mais ceux-ci étaient solides, nous broyant lentement comme les anneaux d'un impitoyable python géant. Dans quelques minutes, nos côtes exploseraient, blessant à mort nos cœurs, nos poumons. Une mort lente, atroce. Jusqu'à mon sexe et mes testicules qui étaient douloureusement pressés contre le bas-ventre de Priscilla dans une affreuse parodie de coït.

— Tu es fou, m'écriai-je, laisse-nous, fiche le camp, immonde créature.

Mais l'immonde créature qui commandait aux démons de la nuit ne relâcha pas son emprise sur nous, bien décidée à nous détruire.

Un de mes bras était resté libre, et j'essayai désespérément de déchirer un bord du drap. Plusieurs tentatives demeurèrent sans résultat, sauf celui de m'essouffler davantage encore. Écrasée contre mon corps tremblant et douloureux, la jeune femme pleurait sans retenue, avec des hoquets de plus en plus étouffants. J'attrapai le tissu entre les dents et m'acharnai de toutes mes forces. Au moment où j'allais renoncer à me battre pour me laisser glisser dans un abattement mortel, j'entendis quelque chose céder, se déchirer. Je me démenai avec rage et, lentement, le drap se fendit, la pression qui pesait sur nos poitrines se fit moins intolérable, et, quelques secondes plus tard, je retrouvai enfin mon souffle.

Le Guetteur poussa un hurlement de frustration, une clameur surgie de l'Enfer, puis sa présence hostile et pernicieuse s'estompa.

Nous l'avions échappé belle.

Nous restâmes allongés dans notre lit dévasté, pantelants, recouvrant difficilement nos esprits.

Le lendemain matin, nous fîmes nos valises et quittâmes la maison de nos rêves... et de nos cauchemars.

J'ai appris quelque temps plus tard que la vieille demeure hantée avait été de nouveau mise en location.

Le cycle recommençait, immuable.

L'ombre du bosquet

« Je suis l'homme assis dans l'embrasure de la nuit, patient
raccommodeur d'images... »

Henri SURENNE.

La maladie le rongait. Un mal sournois, étrange, mais indolore, pour lequel la médecine n'avait peut-être pas de nom. Les médecins, en effet, se perdaient en phrases creuses et en diagnostics prudents, alignaient des constatations enjolivées de latinismes et d'hellénismes complexes, établissaient des ordonnances interminables, affirmaient : peut-être cela se passe-t-il au niveau de votre mental, empochaient de confortables honoraires et quittaient la maison sans faire de bruit.

Il était couché près de la fenêtre et regardait mourir le dernier jour de l'été, celui qui n'en finissait pas de se battre. Il y avait quelque chose de fascinant dans cette lutte d'une saison agonisante :

— Je suis comme ce dernier jour de l'été, se disait-il. je...

Mais il n'osait pas aller jusqu'au bout de cette terrifiante comparaison et rattrapait son esprit au vol, à l'instant même qu'il allait franchir les grilles du domaine livide.

Parfois, quand la peur devenait trop forte, il fermait les yeux et cherchait loin dans sa mémoire un coin épargné par l'angoisse, oublié par la dégénérescence, la lente usure du temps. Alors il se déplaçait à l'intérieur de sa tête, comme s'il avait été son propre double, s'explorait méthodiquement.

Il regardait par la fenêtre de sa chambre, et son regard plongeait dans la confusion végétale du jardin. Il avait toujours eu pour ce coin de jungle domestique une affection à laquelle se mêlaient étroitement de la fascination et de l'horreur.

On pouvait imaginer que dans les bosquets minuscules, les massifs, les allées recouvertes mystérieusement par les arceaux de la verdure, des créatures capables des pires vilenies se terraient, dans l'attente d'un mauvais coup à faire. Et pourtant, il le connaissait bien, ce jardin, il l'avait toujours bien connu, dès sa plus tendre enfance. Bien avant les premières stupeurs amoureuses de la pré-adolescence... Oui, cette forêt en miniature avait longtemps constitué pour lui un guettoir pratique d'où il surveillait le passage du temps, l'écoulement morbide de la durée. Il savait que sa vie et sa destinée étaient intimement liées à ces quelques hectares de jardin sauvage et que ce qui se passait au-dehors ne le concernait au fond que de très loin.

Rien que la hauteur du mur qui bornait le verger dont les rangées d'arbres bien rectilignes prolongeaient massifs et bosquets, rien que la hauteur de cette barrière de briques festonnée de piques cruelles et de tessons de verre attestait le sérieux avec lequel on avait, dès les origines, voulu retrancher le domaine du monde extérieur.

Il n'avait jamais su, aux temps mièvres de l'enfance, si les briques rouges hérissées de métal et de verre le protégeaient ou l'enfermaient.

Maintenant il se disait, le regard errant sur les bosquets du jardin, que tous les murs du monde ne pouvaient rien contre le temps... ne pouvaient empêcher la mort d'entrer...

Parfois, à l'époque de la pré-adolescence, il lui arrivait de grimper dans un arbre dont les branches surplombaient le mur de briques. De cette position un peu précaire, en raison de la caducité du vieux pommier qui lui offrait le refuge de son feuillage, il observait le va-et-vient sur la route et, plus rarement, les jeux des « petites jeunes filles » du pensionnat. Des jeux à la limite de l'innocence qui le remplissaient d'une émotion inavouable, qui gonflaient sa tête de sang, la rendaient toute chaude et bourdonnante.

Il avait de toute façon été un enfant fragile, une créature trop frêle physiquement et mentalement pour affronter une vie de combat hors des murs du domaine. D'effroyables fièvres le jetaient parfois entre la vie et la mort, et il rêvait des cauchemars si tangibles, si monstrueux, que ses hurlements nocturnes réveillaient toute la maisonnée.

Couché dans son lit, près de la fenêtre, il évoquait en pensée son adolescence et la haine féroce qu'il avait conçue pour son père quand celui-ci avait épousé en secondes noces une femme qui aurait pu être sa fille. Une haine dictée par une jalousie mortelle.

Lentement, le jardin se remplissait d'ombres, et il continuait, baignant dans les remugles de cette haine, de contempler (de guetter ?) les arbres, les massifs de fleurs, les étroits sentiers qui s'enfonçaient sous les frondaisons. Oui, la seconde femme de son père avait été l'objet d'une jalousie mortelle. La nuit, dans la solitude épouvantable de sa chambre, il les imaginait tous deux, là-haut, juste au-dessus de sa tête, dans leur lit, en train de faire l'amour. Ce bouc et cette...

Il demeurait tendu, à se briser, essayant de capter des sons, finissant par les entendre, à force de les imaginer : des gémissements, des craquements, des sanglots qui n'en étaient pas, toutes ces rumeurs, ces...

Même là, au bout de tout ce temps, après toutes ces années vécues en pure perte, il se sentait envahi par les flots amers de cette haine, de cette attente nocturne, de cette impuissance qui l'avaient enchaîné à la maison de son père.

À cause de cette femme, la seule créature vivante pour qui son cœur avait battu, cette...

La beauté de cette femme. Quand, pour la première fois, elle avait franchi le seuil de la vieille demeure, au bras de la longue silhouette décharnée, sévère, il avait senti un poignard le fouiller complaisamment, lui déchiqueter l'âme : et il était resté dans cette maison, heureux que sa santé compromise, sa trop grande faiblesse le tinsent éloigné des responsabilités de l'existence mais lui permissent au contraire de s'immiscer dans l'intimité du couple.

Qu'est-ce qu'une jolie femme pouvait trouver à un homme de cinquante ans ? Le mythe du père ? Le mythe du père ! Ne valait-il pas mieux rire de tous ces vieux poncifs freudiens, les jeter enfin par-dessus bord, ou y mettre le feu, afin qu'ils ne fussent plus en mesure de repousser dans l'esprit des humains ? !

Il se souvenait, malgré cette torpeur qui ne cessait de l'envahir, d'annexer pouce

par pouce tous les territoires de son corps, il se souvenait, tandis que ses regards à demi noyés continuaient de glisser sur les taillis et les rosiers, les arbustes aux noms imprononçables et les allées déjà envahies par la pénombre, oui il se souvenait de toutes ces nuits de guet, de ces heures d'interminable attente, de l'éveil fabuleux de ses sens et, surtout, de son incroyable disposition à la souffrance la plus échevelée. Il ne pouvait se défendre d'un grand transport chaleureux quand il songeait aux tortures fantastiques qu'il s'imposait naguère, dans les ténèbres moites de sa chambre, lorsque des profondeurs de la nuit montaient les rumeurs et les plaintes qui lui annonçaient que la jeune femme se trouvait dans d'autres bras que les siens.

C'était également à cette époque (qui n'était pas encore lointaine, tant s'en fallait !) qu'il avait trouvé dans la bibliothèque paternelle un vieux classique de l'érotisme, un de ces livres totalement surfaits, comme il en existe tant et plus dans les arcanes faussement secrets de la littérature mondiale. VENUS IM PELZ (*La Vénus à la fourrure*), de Leopold von Sacher-Masoch, était un livre plein de grandiloquence et de platitudes, mais il impressionna fortement sa jeune cervelle malade. Peu à peu, il s'était identifié au narrateur / personnage / protagoniste du roman et s'était laissé glisser dans des délices frelatées, des pièces à demi obscures dont les hautes portes-fenêtres donnaient sur des jardins un peu fades, un univers d'émolliente démesure, peuplé de créatures bravaches, promenant des chevelures rayonnantes, leurs corps flexibles et nus seulement dissimulés sous des fourrures précieuses, leurs mains aux ongles tranchants et laqués maniant avec une fermeté d'amazone des fouets et des cravaches à pommeau d'argent. Et dans cet univers clos, il s'imaginait, nu et palpitant, lié pieds et poings, à même le sol, attendant, tous ses nerfs tendus, telles des cordes de violon, le châtiment délicieux... celui qu'allait lui infliger avec une souriante cruauté la Vénus qui franchissait une des portes vitrées donnant sur le parc. Vêtue de fourrure, elle s'avançait vers lui, se plaçait dans toutes sortes de poses avantageuses, le laissant la regarder, tempes battantes, gorge sèche, révélant tout juste ce qu'il fallait de chair pour lui mettre la sueur dans le sang. Puis elle le punissait sauvagement des regards immondes qu'il avait osé porter sur elle.

Quand il se réveillait de ces merveilleux cauchemars, il en retrouvait les souvenirs les plus cuisants dans les pages lues et relues de *Venus im Pelz* :

« ... elle se mit à me fouetter.

Les coups pleuvaient vigoureusement sur mon dos, sur mes épaules, marquant ma peau et y laissant une sensation de brûlure. Mais la douleur me transportait, parce qu'elle m'était infligée par la femme que j'adorais, pour laquelle j'étais prêt à donner ma vie.

À la fin elle s'arrêta.

— Je commence à aimer ce jeu, dit-elle. »

Maintenant, il se répétait, dans cette autre chambre où il reposait : « Seigneur-Jésus-Christ-je-vais-mourir ! »

Et il attendait, avec une peur tenaillante, brûlante, poisseuse, le retour de la jeune femme qui s'occupait de lui. Qui lui apportait ses repas, qui lui tapotait d'une main distraite ses coussins, qui l'installait pour la nuit. C'était une fille assez sotte mais plutôt jolie, chez qui on devinait certains penchants...

Pourtant, même en face de cette employée de son père (qui devait se laisser

« faire » par à peu près n'importe qui !), il se sentait déprécié, mal à l'aise.

« Je ne dois pas être bien excitant, se disait-il. Une tête vidée de toute lumière, avec des yeux éteints... des muscles atrophiés par un trop long séjour entre les draps... »

Il pensait alors à son sexe captif de ses jambes maigres, sous des couvertures trop chaudes pour la saison...

« Je suis prisonnier. LEUR prisonnier... je ne sortirai pas vivant d'ICI ! »

Pour lutter contre l'invasion de la mort lente, contre la conspiration ignoble dont son géniteur et sa maîtresse (il ne pouvait admettre qu'elle fût de plein droit sa femme légitime !) étaient les instigateurs, il essayait de se représenter des scènes d'amour physique particulièrement violentes où il violait et humiliait féroce­ment la jeune servante, cette esclave de son père ! Contrairement à ce qui se passait (en songe !) entre sa belle-mère et lui, il jouait dans ces autres épisodes fantasmatiques un rôle de tout premier plan, d'une virilité provocante, triomphatrice, absolue. Panique. Dans toute l'acception du terme. Et, mettant cette fille plus bas que terre, il montait, Priape sulfureux, vers les hauteurs volcaniques où ses passions trouvaient assez d'espace pour se consumer totalement.

Il se dit soudain : « Quel silence profond, quel désespoir sur toute chose ! Peut-être devrais-je essayer de me lever, de lutter contre la maladie... »

Mais il n'avait jamais été capable de lutter contre quoi que ce fût, sauf en rêve. Même lorsque, quelque deux ans auparavant, alors qu'il allait sur sa dix-huitième année, il s'était mis en tête, dans une attitude extrêmement romanesque, de faire la conquête de sa jeune belle-mère. La distance à parcourir entre l'intention et l'action lui semblait littéralement cosmique, insondable. « Il faudrait, se disait-il à cette époque-là, disposer d'une longé­vité quasi biblique, ne pas être accessible à la mort, au pourrissement de la chair. » Mais c'était impossible. TOUT était impossible. Et l'avait TOUJOURS été.

Maintenant, à force d'imaginer qu'il tombait (gravement) malade et que la jeune femme se penchait tendrement sur lui, passait sur son front une main fraîche et tendre, la chose s'était produite : le mal, sournoisement, s'était emparé de lui. Mais, distante et glacée, ELLE ne s'était pas préoccupée de ses souffrances, de la progression mathématique de sa décomposition physique et mentale.

D'ailleurs ne gisait-il pas, pour davantage de commodité, dans cette pièce du premier étage, à l'écart du reste de la maisonnée, loin de ces lieux privilégiés où il lui avait été donné de guetter jusqu'à la déraison les joutes amoureuses de ceux que la Loi lui faisait obligation d'appeler ses parents ? !

Même l'ultime consolation d'une souffrance romanesque et perdurante lui avait été, abruptement, refusée. Par décision paternelle, il avait été, du jour au lendemain, exilé dans une aile complètement désertée de la vieille maison. Une condamnation à mort, pure et simple.

La frustration qui avait suivi ce déménagement lui causa des douleurs poignantes, de véritables supplices physiques. Surtout que ses livres ne l'avaient pas accompagné à l'autre bout de la terrible maison.

Une seule fois, il avait pu croire que la réalité empiéterait sur le domaine du rêve, que quelque chose, finalement, se passerait entre la jeune femme et lui ! Il mesurait mal la distance temporelle qui le séparait à présent de cet incident (ou de cet

épisode ?), mais il savait que CELA s'était produit dans la pièce où il reposait présentement, dans cette chambre silencieuse et mortelle d'où il guettait avec une angoisse grandissante le jardin de la demeure familiale.

ELLE était entrée dans cette pièce, tandis qu'il dormait à demi, assommé par la chaleur, la tête remplie d'un étrange bourdonnement d'insecte...

Il avait horreur des insectes. Une horreur malade... depuis qu'il avait été, tout enfant, cruellement piqué par une guêpe avalée en buvant de la citronnade glacée.

Il avait fallu le transporter tout geignant, la gorge gonflée comme par un croup, jusque chez le médecin, afin que celui-ci arrachât le dard venimeux de ses muqueuses brûlantes. Quand on l'avait ramené à la maison, il n'ignorait pas qu'il avait failli mourir. Une sensation effroyable... et un peu ridicule. Mourir à cause d'une bestiole de deux centimètres de long !

ELLE était entrée dans sa chambre, vêtue de sa robe jaune. Celle qui laissait son dos entièrement nu, jusqu'à la chute des reins. Et à travers ses cils, il la voyait s'approcher du lit. La poitrine bien marquée, sous la robe étroite...

« Ne bouge pas, se disait-il, tout blême et moite, en essayant de maîtriser le tremblement de son corps fiévreux. Ne bouge pas ! »

— Je sais que tu ne dors pas, avait-ELLE dit. Il fait très beau, tu devrais profiter du soleil...

Alors, très lentement, comme s'il jouait un rôle dans une des absurdes tragi-comédies de son théâtre mental, il s'était redressé sur un coude, essayant de se rendre intéressant, de capter l'attention de cette femme qui partageait le lit de son père. Il tentait de l'hypnotiser, de lui lancer des ordres télépathiques : « Approche-toi, viens. C'est bien, viens plus près, très bien, très-très bien, maintenant assieds-toi sur le lit... » Et, dans un premier temps, à sa grande surprise, elle avait semblé obéir à ses injonctions muettes. Elle avait parcouru, sans se presser, les quelques mètres qui les séparaient, s'était arrêtée devant le lit, les yeux mi-clos, semblable à l'épouse d'un pharaon, hiératique et sensuelle, toute proche et pourtant désespérément hors d'atteinte. Un lourd parfum émanait du creux de ses aisselles, étourdissant, puissamment aphrodisiaque... et il sentit fondre le peu d'assurance qu'il avait voulu se donner.

— Comment te sens-tu aujourd'hui ? demanda-t-elle.

C'était la première fois qu'elle se préoccupait de sa santé.

— Je ne sais pas, dit-il. Je me suis habitué...

— Il ne faut pas s'habituer à la maladie, déclara-t-elle d'un ton légèrement méprisant.

Puis elle se pencha vers lui, et il vit dans ses yeux une bien étrange lueur, une flamme presque perverse qui lui brûla le cœur :

— Est-ce que tu sais pourquoi tu as été changé de chambre ? murmura-t-elle d'une voix légèrement rauque.

Il détourna le regard, cacha ses mains sous les draps, afin de dissimuler leur tremblement.

— J'ai signalé à ton père que ton ancienne chambre était... mal placée. Un jeune homme de santé délicate, au sommeil léger comme toi, ne peut pas faire autrement

que d'entendre certaines choses...

Et les mots tombèrent sur lui, gouttes d'acide, gouttes de venin, et il la vit telle qu'elle était, plus proche de ses rêveries détestables, où elle maniait la cravache et le dédain, que du rôle qu'elle interprétait, jour après jour, nuit après nuit, d'épouse aimante et compréhensive.

Plus tard, quand elle était sortie de la chambre, il s'était demandé avec une bizarre amertume si la conduite de la jeune femme l'avait fait atrocement souffrir ou si, au contraire, elle ne lui avait pas procuré une sorte de cruelle jouissance.

Ce ne fut pas la seule fois qu'elle prit plaisir à l'humilier, mais plus jamais elle ne fit allusion à ses habitudes solitaires.

Le souvenir méthodiquement revécu de cette scène choquante le rejeta dans des songeries fiévreuses et, fermant les yeux sur le décor du jardin que le soir remplissait d'ombres de plus en plus inquiétantes, il essaya de s'imaginer avec le maximum de réalisme les supplices qu'il ferait subir à la jeune campagnarde dès qu'il l'aurait sauvagement réduite à sa merci. Des ondes d'abord quasi imperceptibles, puis de plus en plus appuyées, frémirent le long de ses voies nerveuses, grésillèrent dans sa tête avec une insistance douloureuse, suscitant des images d'une obscénité totale, d'une intolérable brutalité. Il s'enfonça dans ses coussins, comme dans une motte d'absence, laissant les pulsions brûlantes se concentrer dans son bas-ventre, affolé par le battement du sang contre ses tempes. Les images continuèrent de déferler, inlassablement, enfouissant, sous des tonnes de larmes et de sel, les spongieux rochers de sa mémoire. Et il se mit à haleter, semblable à un jeune chien assoiffé.

Quelque chose dans son ventre remuait vaguement, faisant glousser lugubrement ses entrailles...

« Mon Dieu, se dit-il soudain, quelle horreur, quelle horreur ! »

Quelle horreur, et quelle solitude, et quelle sensation atroce devant ce jardin désert et surtout délaissé sur lequel tombait une nuit lourde et visqueuse. Il eut honte de ses pensées, de ses terribles désirs refoulés, de son impuissance à vivre, de sa peur d'être saisi par une mort honteuse et avilissante.

CETTE FEMME qui était entrée dans le lit de son père devait posséder toute une gamme de pouvoirs. Par exemple, il en était persuadé, elle avait le don de lire dans les pensées des hommes, et dans les siennes, comme dans un livre grand ouvert. Elle savait certainement quel rôle de premier plan elle jouait dans le théâtre de ses fantasmes. Peut-être s'en délectait-elle, car il se pouvait très bien que les souffrances que sa froideur et son dédain infligeaient lui procurassent des plaisirs intenses...

« Il ne serait pas difficile de devenir complètement fou, de basculer tout de bon dans la folie, de se laisser gagner par le grand silence de l'âme, cela serait beau, et bien, et si merveilleusement définitif. Je vivrais éternellement dans un monde fait sur mesure, un monde sur lequel régnerait mon imagination triomphante... »

Ses yeux pénétrèrent sous les arbres, contournèrent des buissons maintenant ténébreux et remplis de surprises, s'arrêtèrent indécis à la frontière d'un autre monde. Et juste à l'instant où il allait sortir de son corps débile, creusé par la maladie, il vit sa belle-mère à la limite du *no man's land*, sur le seuil du domaine qui avait été le sien. Elle se tenait là, immobile, pareille à une grande fleur mangeuse d'homme, une créature végétale, toute remplie et débordante de sève.

Surpris, il tenta de s'asseoir dans son lit, se demandant maintenant quelle heure il

pouvait être et pourquoi on l'avait oublié dans sa chambre-prison, pourquoi personne n'était venu lui apporter son dîner ou le préparer pour la nuit.

Un flot d'amour et de haine le porta vers la jeune femme. Ses sens aiguisés percevaient son odeur, les épices de son corps, les effluves sensuels, toutes ces émanations triomphantes qui montaient vers lui, ininterrompues.

Il ne pouvait détacher son regard de la jeune femme, de plus en plus étonné par l'étrangeté de son attitude. Elle demeurait là, sans bouger, énigmatique et comme taillée dans une matière précieuse par le ciseau du plus génial sculpteur du monde. Bien que ses vêtements fussent d'une discrétion toute huguenote, il avait l'impression que la fascination érotique qu'elle dégageait n'avait jamais été d'une telle force qu'en cette heure bizarre, entre chiens et loups. Se fût-elle trouvée nue, éclairée par les projecteurs d'un théâtre pornographique, contorsionnée tels ces modèles charnus offerts sans nuance aucune à la concupiscence masculine, qu'il aurait certainement ressenti une émotion moins évidente, moins insidieuse.

Que faisait-elle là, près de ce bosquet aux fleurs étrangères, ce bosquet pour lequel, tout enfant, il avait déjà manifesté une vive aversion ?

Pourquoi levait-elle les bras, en un geste lent, presque compassé, un geste de prière, aurait-on dit ? « Mon Dieu, délivre-nous du Mal ? » (Du Mal ou du Malin ?)

Il avait l'impression, soudain (mais c'était impossible !), qu'un froid mortel, surnaturel, envahissait la nuit tombante, et que du bosquet aux fleurs exotiques se détachait lentement une ombre hostile, encore indéfinissable dans ses contours : on aurait dit un nuage d'encre émis par un céphalopode en péril, fuyant vers les profondeurs marines.

Mais sa belle-mère ne semblait pas le moins du monde effrayée par ce phénomène inexplicable, certainement parce qu'elle commandait à des puissances ténébreuses, celles-là mêmes qui lui permettaient de lire dans les cerveaux et de connaître les sentiments les plus secrets de ceux qui vivaient autour d'elle. Il se demanda s'il n'était pas la cible d'une conjuration générale, puisque, de toute évidence, personne ne s'occupait plus de lui. Exilé dans cette pièce solitaire, il avait attendu en vain qu'un des membres de la maisonnée vînt lui adresser quelques paroles réconfortantes.

L'ombre surgit du bosquet, tel le résultat d'une éclosion tout à fait extraordinaire, n'était plus éloignée que d'un pas de la jeune femme qui, les bras toujours levés vers les nuages, paraissait encore plongée dans une sorte de méditation incantatoire.

Peut-être était-ce elle qui lui avait jeté un sort, qui avait injecté la maladie rongearde, sournoise, inéluctable dans ses veines, sa moelle, la matière grise de son cerveau ? Avec la complicité de forces démoniaques que le Maître de la Nuit avait placées sous ses ordres. Il ferma les yeux, mais ce fut pour retrouver une image familière : ELLE nue dans ses fourrures, s'approchant de lui, un sourire moqueur aux lèvres, le regard étincelant d'un éclat de glace. Ses lèvres s'entrouvraient, sa bouche ressemblait à celle d'une gorgone avide, dispensatrice de souffrance et de mort : puis elle lui parlait avec les mots du livre qui avait tant influé sur ses rêveries solitaires : « N'êtes-vous pas mon esclave ? Ne suis-je pas Vénus, la cruelle Vénus aux fourrures ? »

« Si je ne puis attirer l'attention, se dit-il, si personne ne vient à mon secours, il va m'arriver une chose effroyable, une chose qui dépasse l'entendement des simples vivants que nous sommes... Il faut que je me lève, que je sorte de cette maudite chambre, que je prévienne mon père... »

Et que dirait-il à son père, s'il parvenait à fuir les malédictions de sa belle-mère ?
« Protège-moi de cette femme que tu as épousée, de cette sorcière qui a partie liée avec les forces du Soufre et du Désespoir ! »

Mais, aveugle ou complice, son père le renverrait dans sa chambre, dans son lit, dans sa médiocre solitude... Tremblant et froid, comme s'il s'était trouvé entre des courants d'air glacé, il tendit la main vers la sonnette, celle qui aurait dû faire apparaître la fille aux formes appétissantes, pourtant il ne parvint pas au bout de ce geste familier, car son regard fut à nouveau attiré par l'étrange scène qui se jouait au-dehors, près du bosquet.

Maintenant, la chose née des maléfices de sa belle-mère s'était transformée, avait acquis des contours vaguement humanoïdes. On aurait dit qu'elle se tenait sur deux jambes d'encre, détestable zombi prêt à se mettre en marche. À se mettre en marche vers quoi, vers qui ? Il frissonna longuement, tenté de s'enfouir au fond du lit, de se confier à la masse enveloppante des ténèbres, la bouche ouverte, molle, sur un cri qui ne voulait pas sortir.

Ce qu'il voyait se déroulait-il vraiment sous ses yeux ? La maladie, la fièvre, l'excès de solitude ne lui jouaient-ils pas des tours pendables ? La jeune femme détachait-elle réellement les bretelles de sa robe si chaste, laissait-elle réellement tomber le vêtement le long de son corps, se tenait-elle vraiment à la disposition du monstre, nue des pieds à la tête, les paupières closes comme si elle attendait les attouchements précis et délicieux d'un amant expert en caresses ? Non, ce qui se déroulait dans le jardin ne pouvait exister, ne devait exister ! C'étaient des scènes engendrées par son imagination, par les jeux morbides de son esprit refoulé.

« Il n'y a pas un pouce de mon corps qui ne soit infecté. Qui ne soit dévoré par le mal. Et cette gangrène de ma chair a fini par infester mon esprit... Des milliers de limaces gluantes rampent dans ma cervelle... »

Et il ne cessait de se maudire, de se vouer à des enfers inouïs, des supplices compliqués, interminables.

Mais ces humiliations auxquelles il se condamnait ne l'empêchaient pas de voir ce qui se jouait près du bosquet, dans ce décor qui avait été jadis celui de ses jeux d'enfant angoissé : la jeune femme s'offrait complaisamment aux palpations de la chose indéfinissable qui avançait vers les parties sexuelles des filaments d'ombre et des flagelles de nuit. L'horreur et l'obscénité de cette scène étaient proprement insoutenables, et il avait envie de hurler, d'ameuter des foules vengeresses qui mettraient la sorcière à mort, l'écharperaient parmi les fleurs piétinées.

Renversé dans ses coussins, il haletait, la langue tirée, plus lamentable qu'un animal domestique que des maîtres impitoyables auraient roué de mille coups.

L'ombre vivante s'enroula lentement autour du corps de sa jeune belle-mère, lui faisant comme une cape ou un manteau, vêtement nocturne qui se resserrait de plus en plus étroitement autour de sa chair nue et rayonnante, la masquant inexorablement. À cause de la nuit qui avait progressivement envahi le jardin, il ne pouvait plus discerner les yeux de la femme, mais il était sûr qu'ils étaient remplis d'extase sensuelle. Et il se rendit compte que, malgré la répulsion que lui inspiraient les effroyables péripéties de cette « mascarade » nocturne, il ne pouvait se défendre d'en être sexuellement ému.

D'ailleurs, cette chose drapée autour du corps dénudé de sa maîtresse imaginaire ne lui faisait-elle pas comme un manteau de fourrure ? Ne l'identifiait-elle pas au

personnage de ce vieux livre maudit ?

À présent, avec cette draperie vivante enroulée autour de son corps, elle se mettait en marche, elle se dirigeait vers la maison, elle se préparait à commettre une action répréhensible.

Il tendit une nouvelle fois le bras vers la sonnette salvatrice, vers ce seul lien qui le rattachait au monde des vivants, mais sa main retomba, privée de force, comme si son cerveau, ou du moins les centres mobilisateurs de son énergie lui avaient fait faux bond.

« C'est impossible, se dit-il, que l'on m'ait oublié. Quelle heure est-il, mon Dieu ? Cette idiote aurait dû m'apporter mon dîner depuis une heure au moins... Peut-être suis-je seul dans cette maison, avec ELLE... et cette chose... Ce serait trop affreux, ce serait une sorte de... conspiration... Pire, ce serait mon arrêt de mort... »

Quand son regard affolé revint au bosquet, il n'y avait plus personne dans le jardin. À croire qu'il avait rêvé toutes ces choses immondes, que ses sens torturés, aiguisés par les frustrations, l'avaient cruellement abusé. Tout de même, désorienté par le vide des allées, il prêta l'oreille au silence de la vieille demeure, trempé de sueur, tous les membres tremblants, certain que, pour une raison ou une autre, on l'avait laissé seul, plus désarmé qu'un enfant en bas âge, à la merci de cette Vénus dévorante et impitoyable.

À force de vivre l'existence végétative d'un malade, son ouïe s'était sensiblement affinée, de sorte qu'il lui était possible d'identifier des sons qu'une personne bien portante n'aurait sans doute même pas perçus. Aussi se dressa-t-il sur son séant, le cœur scandant sa terreur aiguë dans la cage de sa poitrine amaigrie. Il ne pouvait s'y tromper, des pieds nus montaient l'escalier qui menait à sa chambre.

Le dernier étage des ténèbres

« Je rêvai que je m'éveillais avec un œil mort qui voyait et un œil vivant qui restait fermé. »

Wilson HARRIS.

Je me tournai vers la jeune silhouette assise près de la fenêtre et mon cœur se mit à battre plus fort :

— Que se passe-t-il ? demandai-je.

— Je ne sais pas, répondit ma cousine, on dirait qu'ils vont enfin se décider à faire quelque chose.

— Vraiment ?

Je m'approchai de la fenêtre. Ils étaient debout sur le trottoir. Tous les huit. Toute la « famille » Kaldermann. Joseph, le « Père », Erika la « Mère », Eusebion, « l'aîné », Marika, la « puînée », Osrik, le « benjamin ». Et puis Johanna, Lyra, Fenris. Ces trois-là, nous ne savions pas très bien qu'en faire. Mais incontestablement, ils faisaient partie de la « Sippe »¹².

Ma cousine me prit par le bras, avec beaucoup de tendresse :

— Regarde, mais c'est dingue. Elle avait dit cela avec beaucoup de douceur, et le mot *dingue*, dans sa bouche, sonnait comme deux notes de musique. Ma cousine était une jeune femme absolument anachronique en ce temps de mièvrerie normalité.

Et vraiment, Taniya avait raison.

Le comportement de la famille Kaldermann, que nous avons observé avec tant de constance et de sollicitude pendant de longs mois, était aujourd'hui tout à fait *dingue*...

Joseph (mais, quand il se présentait, il disait Yousseff) Kaldermann faisait avec les deux bras des mouvements de marionnettiste, et on aurait dit qu'il dirigeait sa tribu, tel un directeur de théâtre italien de la Renaissance. Précis et silencieux, obéissant sans la moindre hésitation, les Kaldermann déchargeaient d'une camionnette noire surchargée de frises chromées des boîtes oblongues qui, de loin, ressemblaient à...

— Des cercueils d'enfant, on dirait des cercueils d'enfant...

Les lèvres de cousine Taniya tremblaient tandis qu'un léger rictus découvrait ses petites dents blanches tellement bien plantées.

¹² *Sippe* : clan.

— Veux-tu te taire, dis-je, tu ne sais plus ce que tu dis.

Yousseff Kaldermann (un grand vieillard aux longs cheveux de pianiste romantique) leva les bras tel Moïse quand Israël luttait contre Amalek, et les boîtes oblongues furent alignées en bon ordre sur le trottoir.

Un homme maigre et pâle vêtu d'un uniforme violet descendit de la camionnette et présenta une feuille de papier à Joseph Kaldermann.

M. Kaldermann signa avec une sorte de noble lenteur, puis il passa devant les boîtes alignées auprès desquelles les membres de la « famille » se tenaient comme au garde-à-vous.

— Je me demande ce qu'ils foutent, grommelai-je, puis je me détournai de la fenêtre.

Les Kaldermann avaient mauvaise réputation dans le quartier. Dans l'immeuble, on disait d'eux qu'ils se livraient à toutes sortes de trafics, et que toutes les femelles de la tribu étaient des pies-grièches et des roulures.

— Pourquoi des pies-grièches ? avait demandé Taniya.

— Tu vas comprendre, lui avais-je expliqué, les pies-grièches sont des oiseaux, de jolis petits oiseaux. Mais leur cruauté est, dit-on, très grande. Dans la mesure où l'on peut définir le comportement des animaux en termes humains. En tout cas, les pies-grièches sont de sacrés rapaces miniatures qui empalent leurs proies sur des épines et se constituent ainsi un garde-manger...

— Merci pour la leçon, dit Taniya. Tu crois que les putains Kaldermann empalent leurs amants sur des épines, dans l'attente de les consommer ?

— Ma chère cousine (j'aimais insister sur le mot cousine, car cela donnait à nos relations un petit relent d'inceste qui n'était pas pour me déplaire. En fait, Taniya n'était qu'une cousine éloignée, comme je crois vous l'avoir déjà dit)... oui, ma chère cousine, j'ignore à quelles perversités s'amuse Marika, Johanna et Lyra, mais je me suis laissé dire que ce sont de belles garces. En tout cas, elles font marcher mon imagination.

Kaldermann était musicien.

Compositeur. Il paraît que sa musique est atroce. Ses partitions sortent tout droit de l'enfer, avait déclaré un soir, lors d'une discussion de bistro, mon ami Svörsen. Mais Svörsen avait la réputation d'en rajouter partout où il pouvait.

Je n'avais jamais entendu la musique de Kaldermann.

Si j'en croyais les critiques, cette musique avait également ses admirateurs. L'éminent exégète Schmul Bethozart avait longuement commenté une de ses dernières compositions intitulée : *La Mort de l'Oiseau Tonnerre*. Il y avait découvert un nouveau Stravinsky mâtiné de Terry Riley... et manié avec fureur l'amphigouri et le dithyrambe.

Svörsen m'avait lu l'article à *La Licorne noire*, avec une emphase jouée qui en accentuait encore le côté outrancier.

— L'article est stupide, je l'avoue, et tout le monde sait que Bethozart écrit comme avec une machine à coudre, mais cela n'empêche peut-être pas *La Mort de l'Oiseau Tonnerre* d'être un chef-d'œuvre.

Svörsen m'avait ri au nez et avait commandé deux nouveaux verres.

Je m'étais alors juré d'écouter la dernière composition de Joseph Kaldermann. Le titre me rappelait des souvenirs d'enfance. L'Oiseau Tonnerre apparaissait dans les mythes et les coutumes des Indiens d'Amérique du Nord. Je ne parvenais pas très bien à situer ce volatile prodigieux dans leur panthéon, mais j'étais fasciné.

Joseph Kaldermann et ses proches habitaient le dernier étage de notre immeuble, une vaste construction hypermoderne, bizarrement contiguë à une vieille bâtisse qui menaçait ruine mais que l'on ne se décidait pas, en haut lieu, à faire détruire.

Tout le dernier étage avait été loué par la tribu, et l'insonorisation des deux appartements jumeaux devait être excellente car nous avions beau tendre l'oreille, Taniya et moi, quand nous nous trouvions au lit, nous n'entendions rien. Rien des fantastiques expériences musicales de Kaldermann ni des sabbats qui, selon les voisins, se déroulaient dans les étages supérieurs de la maison.

Svörsen, qui était toujours au courant de tout, me révéla la vérité au cours d'une petite beuverie de routine :

— Ton Kaldermann a également loué une partie de la vieille bicoque. C'est là, paraît-il, qu'il a installé son studio. Tu verras, un jour, cette vieillerie s'écroulera, à cause des vibrations sonores. Patatras ! Et on n'en parlera plus. À moins que ce Yousseff de mon cul ait partie liée avec le Diable.

Pauvre Svörsen ! Comme il y allait, quand il avait un verre dans le nez.

— Tu ne sais pas ce qu'il y a dans ces boîtes ? demandai-je à Taniya.

— Non, mon cher cousin, mais je suppose que tu as ton idée là-dessus...

— Je vais te décevoir : il n'y a pas de fantômes dans les placards des Kaldermann, ni de cadavres dans leur frigidaire. Je te parie qu'il y a dans ces caisses des éléments d'un instrument de musique.

— Un instrument de taille, alors, ironisa Taniya. Je crois que tu te trompes. Il y a des enfants morts dans toutes ces boîtes, et la famille Kaldermann en fera ses délices dominicales.

Elle se poulécha les babines, comme une jeune vampiressa de cinéma.

Je m'approchai d'elle et la pris dans mes bras :

— Je crois que tu es un peu jalouse des femmes de la tribu Kaldermann. Il faut avouer que ce sont d'assez belles tigresses. Si elles tiennent leurs promesses...

— Quelles promesses ? Elles t'ont fait des promesses ?

— Sois sans crainte, tu me suffis. Après tout, je ne suis qu'un vieil écrivain sur le retour. Je vis avec toi mes dernières belles années.

— Tu vas me faire pleurer. Laisse-moi maintenant. Tu froisses ma robe.

Je la lâchai, à contrecœur, et me remis à observer la « Sippe ».

Avec l'aide du transporteur violet, qui semblait d'ailleurs d'assez méchante humeur, ils portèrent les boîtes oblongues dans la maison.

— Un instrument de musique... Tu en as de bonnes, dit Taniya.

Je me penchai une nouvelle fois. La fourgonnette du transporteur était toujours là, mais toute la « Sippe » avait disparu, avec l'homme violet. Comme par enchantement, emportant dans une danse-pantomime les mystérieuses boîtes oblongues qui n'allaient

pas manquer de faire jaser le voisinage.

Je me réjouissais d'avance en songeant aux variations grotesques que trouveraient des gens comme Svörsen.

Cloportes ! Tous des cloportes !

J'embrassai Taniya dans le cou. Et lui caressai les seins.

— Tu ferais mieux de travailler un peu. Si tu veux survivre, il faut travailler.

Travailler. Il y avait belle lurette que l'inspiration me fuyait, jouant au chien de Jean de Nivelle. J'étais sur un roman vaseux, qui m'avait été commandé par un éditeur important, qui payait bien. Mais qui ne payait que les gens réguliers, ponctuels et tout et tout. Toutes ces belles qualités, je ne les possédais plus.

Je soupirai longuement, comme quelqu'un qui sait, fourrai mes mains dans mes poches, pour échapper à de nouvelles tentations, et m'en allai jusque dans mon bureau. Mon manuscrit me contemplait avec mépris. Une pile de feuillets (80 au total) inutiles puisque sans descendance.

— Quelle misère, me dis-je, quelle misère. Quand je pense qu'il y en a qui vous pondent un roman en quelques semaines.

Pris de mélancolie, j'allai jusqu'aux rayonnages et pris mon dernier livre publié. Un ouvrage qui s'était fort bien vendu et qui m'avait même valu un petit prix littéraire. Avec une tristesse grandissante, j'en feuilletai les 254 pages.

— C'est trop con, me dis-je finalement, de fouiller ainsi dans ses propres poubelles.

N'ayant rien de mieux à faire, la tête toute bourdonnante, je me remis à ma machine à écrire. Mais les aventures de la famille Kaldermann me trottaient dans la mémoire, véritable épopée de quartier, avec ses temps forts, ses *allegri furiosi*, ses supputations salaces et ses concetti les plus débridés. « Hé là ! Tâche de travailler ! » Pourtant je n'en fis rien, fixant le vide de la page blanche, ce vide qui donnait le vertige aux uns et la nausée aux autres.

Heureusement, j'avais quelques réserves d'argent, un héritage tombé du ciel au moment où les choses pour moi allaient tourner au plus mal. Pas la fortune, non, mais de quoi pallier quelques pannes d'inspiration.

Ma machine à écrire ne m'inspirait décidément pas.

Elle ressemblait à une bête vicieuse, goguenarde.

À force de la regarder, de la guigner du coin de l'œil, j'eus l'impression qu'elle se mettait à grossir, grossir, jusqu'à devenir un piano. Un piano que jouait avec un art consommé (*andante sostenuto*) le bon Yousseff Kaldermann. Bravo, BRAVO ! criait la foule des critiques, même ceux qui n'osaient pas avouer qu'ils étaient complètement dépassés. *CEUX-LÀ SURTOUT, BIEN SÛR !*

Cela me rappela un vieux film fantastique, que personne ne connaissait plus (ou presque) : *Les 5000 Doigts du docteur T*. J'étais pareil au jeune protagoniste du film, poursuivi par des visions de pianos-bagnes.

Machine à écrire bagne. J'éclatai de rire, conscient de m'apitoyer sur moi-même. Sacré Kaldermann ! Je l'enviais bien un peu, en contemplant avec un soupçon de vague à l'âme mon piano à phrases.

Je m'assis près de la fenêtre, songeai que la tribu devait être en train de déballer les

cercueils. Dans un grand remue-ménage domestique. Yousseff Kaldermann et Cie.

Toute la famille. Yousseff, Erika, Eusebion, Marika, Osrik, Johanna, Lyra et Fenris. Ils empilaient les caisses oblongues après en avoir retiré de mystérieux éléments, et le père consultait une notice explicative. Mais, avec la meilleure volonté du monde, je n'arrivais pas à imaginer l'extraordinaire instrument de musique dont les diverses parties avaient été contenues dans les mystérieuses boîtes.

Je guettais ainsi, me demandant combien de temps l'homme violet allait passer dans le logement des Kaldermann. J'étais dévoré par la curiosité, tout comme les autres locataires de l'immeuble. Peut-être, me dis-je, devrais-je descendre et profiter du retour du transporteur pour lui poser, comme ça, l'air de rien, quelques questions pertinentes.

Mais à l'instant même où je me reprochais ces pensées imbéciles, l'homme violet fit une courte apparition. Juste le temps de remonter dans la camionnette. Je hochai la tête. Le mystère allait s'épaississant. Je téléphonai à Svörsen et lui donnai rendez-vous à *La Licorne noire*.

Le lendemain matin, je me réveillai avec une migraine tenace. Taniya dormait bien tranquillement, bien pesamment. Je me sentis floué, parce que les choses avaient mal tourné entre nous lorsque, à mon retour de *La Licorne noire*, j'avais essayé de la tirer du sommeil pour lui faire l'amour. Les hommes, avait-elle précisé, devraient « s'abstenir » quand ils ont un verre dans le nez, ça ne les arrange pas. Elle n'avait pas tort. Je fus lamentable, à tous points de vue.

Avec ma céphalée vissée dans les yeux, je me rendis jusque dans le salon, une véritable expédition, et bus le reste d'une bouteille d'eau minérale qui traînait sur une table basse. Puis je rampai à travers l'appartement.

Une enveloppe avait été glissée sous la porte d'entrée.

L'enveloppe contenait une courte lettre, un couple de billets de faveur et un bristol ainsi libellé (en belles lettres anglaises et en majuscules tarabiscotées, toute une mise en scène typographique, chatoyante) :

LA MORT DE L'OISEAU TONNERRE

— une légende —

par Yousseff KALDERMANN

avec le C. B. C. Philharmonic Orchestra

sous la direction de : Vladislav Cefan

Solistes :

Clarissa Mandrin, piano

Hieronimus Freytag, harmonica

Erzulie O'Connor, harpe celtique

Larson Wendling, saxophone-baryton

OPÉRA MUNICIPAL, les 3, 4, 7, 10 juin, à 21 heures.

Quant à la lettre, elle disait :

« *Cher Monsieur et Cher Voisin,*

« *Je sais par un ami commun votre intérêt pour la musique contemporaine. Aussi me suis-je fait un plaisir de vous procurer ces deux billets d'entrée à mon concert. J'espère que La Mort de l'Oiseau*

Tonnerre vous inspirera.
« *Entre artistes...*
« *Vôte bien cordialement,*

Y. Kaldermann. »

Un peu décontenancé, je retournai dans la chambre à coucher pour montrer lettre et invitation à Taniya. Mais elle dormait encore, couchée en travers du lit, vêtue en tout et pour tout de quelques rayons de soleil qui tombaient de la fenêtre entrouverte sur la rumeur tenace de la ville. Je renonçai à la réveiller et m'assis en face du lit sur une chaise branlante que j'avais achetée fort cher à un antiquaire russe. Je remplis mes yeux de voyeur impénitent du spectacle de la nudité de Taniya.

Tout en me demandant à quoi pouvait ressembler un Oiseau Tonnerre.

Je résolus de m'arracher à ma contemplation et d'aller travailler. Je ne pouvais détourner mes pensées de la « Sippe », de ses mystérieuses occupations. Je finis par prendre mon blouson, mes cigarettes et mes clefs et je sortis de l'appartement, laissant derrière moi une Taniya encore à moitié endormie. Sur le palier, je fis une courte halte pour guetter les bruits de l'immeuble. Silence... Silence... Rien que le silence.

Je me dis : « Allons à *La Licorne noire*, buvons, buvons et pensons à autre chose, n'est-ce pas ? »

Mais le démon de la curiosité était devenu trop fort.

Je pensais aux jolies gazelles de la famille Kaldermann. Et surtout à Lyra-la-Lyre... et à ses attitudes équivoques lorsque je la croisais dans l'escalier ou que je me trouvais seule avec elle dans l'ascenseur. Pourquoi ne pas me l'avouer : cette fille me mettait les sens à feu et à sang ! Parfois, j'étais tenté d'en discuter avec Taniya. De lui poser des questions précises sur mes dispositions, sur mes possibilités. Dans le genre : « De toi à moi, Taniya, crois-tu que je puisse encore faire de l'effet à un tendron comme... Lyra... ? »

Je n'avais plus tellement envie d'aller à *La Licorne noire*, ni d'écouter les propos de Svörsen. J'avais besoin d'aventure et d'imprévu, j'avais besoin d'épicier un peu le quotidien.

Cédant à une impulsion soudaine, je m'engouffrai dans l'ascenseur et pressai le dernier bouton. La cabine se mit en route vers les hauteurs. Vers le repaire de la famille Kaldermann.

Après tout, j'avais un excellent prétexte d'aller sonner chez les Kaldermann. « Excusez-moi de vous déranger ainsi, mais je tenais à vous remercier pour votre geste... mais si... mais si, monsieur Kaldermann... ou bien dois-je vous appeler Maître... Il paraît que votre œuvre est d'une audace, d'une originalité inouïes... Dites-moi... L'Oiseau Tonnerre... À quoi faites-vous allusion ?... »

L'ascenseur était déjà arrivé à destination.

J'hésitai. Une inquiétude soudaine. À force de laisser vagabonder son imagination, on finit par se monter le bourrichon. Taniya me reprochait souvent de ne pas savoir différencier la réalité et les fantasmes. Gentille petite cousine.

Sale petite rosse.

Tu ne vas pas te dégonfler.

Non, bien sûr.

Je sonnai une fois, deux fois, trois fois. En insistant.

Je retins mon souffle, guettant. Mais le silence était profond.

Alors que j'allais battre en retraite, la porte de l'appartement des Kaldermann s'ouvrit.

Devant moi, il y eut Lyra, comme si elle sortait toute crue de mes fantasmes d'écrivain vieillissant (oui, Taniya me disait toujours : j'aime les écrivains vieillissants, car parmi tous les hommes vieillissants, ce sont eux qui baisent le plus manifestement avec l'énergie du désespoir ! Baise-moi, s'il te plaît avec TOUTE l'énergie du désespoir !...) Elle ne portait, en tout et pour tout, qu'un petit morceau de tissu estival, léger comme une plume et transparent comme une brume à demi dispersée par le vent du matin. Là-dessous, il y avait ses jeunes seins, son jeune ventre, ses jeunes cuisses. Une anthologie de la jeunesse, tendre, candide, perverse, irrésistible.

— Bonjour, dit Lyra. Vous êtes le voisin qui écrit des livres ?

— Oui, dis-je... et vous, bien sûr, vous êtes la fille du voisin qui compose de la musique atonale...

— Faux, faux, faux... ar-chi-faux ! Yousseff est mon oncle adoré ! Et il ne compose que de la musique pyrotechnique. C'est une différence considérable. Que voulez-vous ?

— Je voulais parler à votre p.... à votre oncle... Je désirais, en fait, le remercier pour son aimable invitation.

— Ah... très bien.... entrez... entrez...

Elle s'effaça et je pénétrai dans le sanctuaire du clan, me gorgeant au passage de l'odeur de Lyra-la-Lyre-sur-laquelle-j'au-rai-aimé-jouer-une-mélodie-frénétique...

— Je suis seule à la maison, dit-elle. Mais vous attendrez mon oncle et les autres en ma présence. Si cela ne vous ennuie pas !

L'appartement des Kaldermann était un enchantement.

Je me crus sur une autre planète. Cristal / Baroque / Flamboyance / Teintes / Tourbillons / Lumières transformant l'enfilade des pièces en labyrinthe, en kaléidoscope. D'étranges cascates bigarrées s'écoulaient dans les ombres des murs et des mélodies brisées, des hymnes sériels, des cantilènes heurtées de profil bourdonnaient dans les airs, pareils à des oiseaux fabuleux.

Kaldermann était un artiste, mais un artiste fou.

Contrairement à ce que l'on peut penser, les artistes fous sont extrêmement rares. La plupart sont désespérément normaux ; ils se contentent de singer la folie, s'imaginant ainsi obtenir la consécration, tels des mulets qui font l'âne pour avoir du foin.

Lyra-la-Lyre, dans un mouvement d'une grâce et d'une langueur infinies, écarta de son joli visage de nymphette une boucle rebelle. Elle ressembla tout à coup à un cliché de magazine masculin. Je chassai quelques mauvaises pensées et trouvai enfin quelque chose d'original à dire :

— Me déranger... mais non... voyons... bien au contraire...

Elle m'installa dans un fauteuil profond comme le gosier d'un dragon, et je demandai bêtement :

— Est-ce la musique de votre oncle que j’entends là ? !

— Haha ! De qui voulez-vous qu’une telle musique soit ?

— Certes... On dit beaucoup de bien de *La Mort de l’Oiseau Tonnerre*. Bethozart par exemple...

— ... n’est pas une référence, dit la nymphe qui me tenait le

crachoir. Mais tant mieux s’il ne bave pas sur mon oncle. Car mon oncle Yousseff est un génie. Jadis, à Rostock ¹³, il s’asseyait en face de la mer et hurlait contre les éléments. Par des nuits de tempête, il essayait de crier plus fort que le vent. À force de moduler sa voix sur celle du vent, il a pu enregistrer sur bande magnétique une œuvre intitulée *Solitudo in Elementis*. Rien qu’avec sa voix, en la travaillant, en lui arrachant toutes les inflexions possibles et inimaginables, il a ainsi créé...

—Quelle bonne surprise ! Notre voisin l’écrivain... Je vois que ma nièce vous parle en bien de moi... mais sans songer à vous proposer un rafraîchissement...

Yousseff Kaldermann se tenait sur le seuil de la pièce, les mains traçant dans l’air des spires et des volutes. Il était vêtu d’une sorte de caftan bariolé, et sur son sternum pendait une étoile de David. (Lorsqu’il vint plus près, je constatai qu’il s’agissait en fait d’un pentacle !)

— Je suis venu vous remercier de m’avoir si aimablement invité...

— C’est la moindre des choses... Vous savez, j’ai lu votre *Histrion de Capoue*... un livre fascinant, réellement fascinant. J’espère que l’inspiration ne vous fait pas défaut...

— Je m’accorde actuellement quelques vacances. Je prépare une œuvre de longue haleine...

— L’ŒUVRE ! Je sais ce que c’est ! L’ŒUVRE !

Lyra nous servit dans des ballons gigantesques une liqueur indéfinissable, qui me monta presque immédiatement à la tête.

Joseph Kaldermann avait un physique. Oui, une gueule. Des cheveux léonins, une barbe bouclée, un nez tranchant comme un cimenterre, des yeux petits mais perçants et une bouche sensuelle montrant, quand il riait et s’exclamait, des dents solidement plantées, d’une blancheur carnassière.

— Vous étiez très occupés aujourd’hui, dis-je, me croyant très malin.

— Comment cela ?

— Toutes ces caisses qu’on vous a livrées...

— Haha ! fit Lyra.

— Toutes ces caisses, en effet. Jeune ami (il exagérait quand il me nommait jeune ami !), je vous avouerai que ces caisses contiennent un secret. Un secret... Mais n’insistons pas. Venez, je vais tout de même vous montrer mon invention...

Il me prit par le bras et me guida vers l’autre bout des deux appartements jumeaux.

— Votre nièce, repris-je afin de dire quelque chose, m’a parlé de cette œuvre que vous aviez composée à Rostock, devant la mer Baltique et...

¹³ Rostock était en République démocratique allemande.

— Les Français sont des messieurs décorés qui ignorent la géographie... Êtes-vous décoré ? Non, tant mieux, on ne décore partout que les cuistres et les putains ! L'avant-port de Rostock s'appelle Warnemünde. Oui, j'allais souvent jusqu'au bord de la mer et je luttais de la voix contre la tempête. Une attitude tout ce qu'il y a de romantique. Mes œuvres n'ont pas plu, surtout mes écrits théoriques sur la composition et la liberté de l'artiste. Je suis venu ici...

Nous parcourûmes en silence, ou plutôt dans une phrase laissée en suspens, les couloirs jusqu'à une porte peinte en vert.

Kaldermann me tenait toujours par le bras, et, soudain, je sentis mon cœur battre d'angoisse. Sans raison, si j'en jugeais par l'aimable accueil que j'avais reçu en entrant dans l'appartement du musicien...

— Cette porte donne sur la vieille bâtisse voisine. Nous avons percé une ouverture de manière à passer directement d'un logement dans l'autre. En effet, mon cher, les voisins sont terriblement curieux. Comment se nomme ce garçon avec qui vous êtes parfois ? À *La Licorne noire*...

— Svörsen ?

— Oui, c'est cela, Svörsen. C'est une mauvaise langue. Comme vous avez coutume de dire, il n'arrête pas de casser du sucre sur notre dos.

Maintenant la porte verte était ouverte.

Sur un tunnel d'ombre.

— Comme je vous le disais, je voudrais vous montrer mon invention. Entre artistes, nous devons nous soutenir.

Le rire de Lyra résonna bizarrement dans mes oreilles. Équivoque. Nous pénétrâmes bras dessus, bras dessous dans le couloir.

La porte verte se referma sur nous.

— Pourquoi ferme-t-elle la porte ? demandai-je.

Sans obtenir de réponse.

Des loupottes brûlaient sous les combles, et, par quelques lucarnes, un peu de jour entraînait dans le grenier. La porte verte donnait sur le tout dernier étage de la vieille maison.

— Pas d'ascenseur dans cette baraque... raison pour laquelle tout ce remue-ménage de maison à maison... mais beaucoup de place, cher ami, pour construire...

Ils étaient tous là, sauf Lyra bien sûr, qui ne nous avait pas suivis dans l'antre ténébreux : Erika-la-mère, encore belle et d'apparence si douce, qui me souriait, Eusebion, l'aîné, grand et efflanqué, pâle comme un vampire d'opérette, Marika-la-puînée, un rien trop grasse, mais attirante tel un aimant de chair, Osrik, le benjamin, aux lèvres si minces qu'elles semblaient avoir disparu à l'intérieur de sa bouche, Johanna, la belle, une sainte qui aurait eu tous les appas et les apanages d'une impératrice byzantine, et Fenris, qui avait davantage l'apparence d'un bon chien aux yeux fidèles que d'un loup légendaire.

Tous me contemplaient avec une étrange sollicitude.

Nous nous trouvions dans une sorte de gigantesque débarras, qui baignait dans une luminosité sirupeuse, traversée de fluctuations pourpres. Mes yeux mirent un certain temps à s'habituer à cet étrange environnement.

— Certes, dit Yousseff Kaldermann, cette installation n'est pas ordinaire. Vous vous demandez à quoi rime cette mise en scène. Mais il ne s'agit pas de mise en scène, mon jeune ami... Regardez !

Il me poussa vers le centre de la pièce, et je vis, trônant là, comme une sorte de dieu barbare, une grande statue aux yeux phosphorescents. On aurait pu comparer cette monstruosité accroupie à une des divinités cruelles qui régentaient la vie religieuse à Carthage. Oui, ce Moloch empourpré semblait sourire dans la poussière de ce grenier, en plein centre d'une ville européenne du XX^e siècle. Ses yeux rouges luisaient. Ses bras de métal reposaient sur son ventre, et son sexe monstrueux débordait d'entre ses cuisses.

Je frémis, et mon émotion ne passa pas inaperçue :

— Voyons, mon cher ! Ne vous laissez pas trop impressionner. Ce n'est qu'une immense boîte à musique... J'ai voulu symboliser ainsi la musique, ce dieu cruel et insatiable qui demande de ses adorateurs le suprême sacrifice, le dévouement... définitif. Aujourd'hui, nous venons de recevoir, livrées à domicile, les dernières pièces qui nous manquaient encore. Bientôt, il sera terminé et nous pourrons le présenter en public. Mon Oiseau Tonnerre et mon Solitudo in Elementis, auxquels vous avez eu la bonté de vous intéresser, feront visage de pièces de musée. Mon œuvre réalisera des compositions réellement stupéfiantes. Nous toucherons grâce à elle à l'absolu de la musique, à ce grand frémissement qui parcourt le cosmos et que, jusqu'à présent, personne n'était à même de capter...

Je nageai dans l'océan pourpre, et le dieu me grimaçait d'odieux sourires. Une tempête effroyable faisait rage, me noyant sous des flots de sang.

Je les sentais autour de moi, tous les membres du clan, me scrutant, me fouillant, me frôlant.

Lyra avait dû les rejoindre entre-temps, car il me sembla percevoir son rire, quelque part dans la nuit rouge.

La statue commença de s'animer lentement, mécaniquement, dardant sur moi son regard de braise, ouvrant les bras comme s'il s'agissait des vantaux de l'enfer même. La bouche de la machine articula ces mots :

— Viens à moi !

— Elle n'est pas encore tout à fait au point, dit Joseph Kaldermann. Nous n'avons pas encore... installé les organes essentiels, mais bientôt, très bientôt, AMDUSCIAS... étonnera le monde.

— ... AMDUSCIAS ?

— C'est le nom que j'ai donné à mon invention. AMDUSCIAS est un démon qui, selon la tradition, aime beaucoup la musique. Il donne des concerts, et sa voix est telle qu'elle fait pencher les arbres.

Maintenant le sexe d'AMDUSCIAS était dressé, tel un piston rougeoyant, fantastique mandrin de métal surchauffé.

— *Viens, je vais te chanter un air que tu n'es pas près d'oublier !*

Des mains me caressèrent dans la nuit rouge, et la voix de Johanna me souffla dans l'oreille :

— Mais vas-y donc, pauvre crétin !

Au fond des ténèbres rutilantes, un hurlement de loup s'éleva, funèbre et mélancolique à la fois. Des dents menues et cruelles me mordillèrent le cou puis le lobe de l'oreille.

Je perdis connaissance. (ROUGE / NOIR / ROUGE / NOIR / JAUNE / NOIR / NOIR / NOIR.)

Je revins à moi sur le canapé du petit salon. La lumière était chiche et reposante. Lyra se tenait penchée sur moi, un verre de liqueur à la main.

— Aha ! Cher ami, vous revenez du pays des rêves ?...

— Que s'est-il passé ? demandai-je avec un esprit d'à-propos surprenant.

— Vous avez eu... un malaise, déclara Kaldermann, sans se départir de son flegme. Buvez, c'est un cordial comme on n'en fait plus guère.

Lyra me tint la tête pendant que je buvais. Une longue coulée de fer pénétra dans ma gorge, dans ma trachée, puis tout droit, sans escale, jusqu'à mon cœur. Je hoquetai doucement, les yeux larmoyants, puis, très vite, les forces me revinrent.

Dans le salon, nous n'étions que trois, les autres membres de la Sippe avaient disparu.

Taniya et moi étions couchés dans la nuit, comme dans un lit d'encre. Nous ne parlions pas et buvions à petites gorgées du vin rouge. Nous passions et repassions dans nos esprits l'étrange concert auquel nous venions d'assister. J'en savais assez sur la musique contemporaine pour me rendre compte que Yousseff Kaldermann était un musicien extraordinairement doué. Peut-être un des rares génies de la musique moderne.

Un nouveau Webern, un nouveau...

Non, personne ne lui arrivait à la cheville. Il faisait de Xenakis et de Berio des gnomes balbutiants.

Mais la musique de Kaldermann nous avait glacés tous deux, surtout après ce qui m'était arrivé dans les étages supérieurs de la vieille maison et dont j'avais essayé de rendre compte, tant bien que mal, à Taniya. Taniya qui m'avait d'abord ri au nez : « Tu essaies de m'avoir à la chansonnette, mon grand chéri. Tu es allé faire des propositions malséantes à une des femelles du clan et tu cherches à détourner la conversation. »

— Connais-tu le démon AMDUSCIAS ?

— Non, je ne connais que le démon de la chair !

— Ne plaisante pas, je n'ai pas l'esprit à la gaudriole...

J'allai piocher mon vieil exemplaire du *Dictionnaire infernal* dans la bibliothèque et lui lus le petit passage concernant Amduscias.

— « Grand-Duc aux Enfers. Il a la forme d'une licorne, mais, lorsqu'il est évoqué, il se montre sous une figure humaine. Il donne des concerts, si on les lui commande ; on entend alors, sans rien voir, le son des trompettes et des autres instruments de musique. Les arbres s'inclinent à sa voix. Il commande vingt-neuf légions. »

Mais plus tard, pendant le concert, elle m'avait longuement serré la main, enfonçant ses ongles dans ma chair, jusqu'à déchirer la peau et faire sourdre quelques

gouttelettes de sang. « Quelle musique, mon Dieu, quelle musique... ! J'ai vu l'Oiseau Tonnerre. Il volait dans un ciel rouge. »

En rentrant du théâtre, elle avait voulu boire. Je lui avais préparé un martini-gin. Avec davantage de gin que de martini. Après, elle était montée sur moi et elle m'avait fait furieusement l'amour. Je fermai les yeux tandis qu'elle me chevauchait. La vis s'empalant atrocement sur l'innommable virilité d'Amduscias... J'en faillis perdre mes moyens. Je pensai à Lyra, la chère petite Lyra, et à son baiser furtif sur mon cou, à son mordillement affolant sur le lobe de mon oreille. Elle me disait : « Tu es un minable, un pauvre minable. Je vais aller forniquer avec l'invention de mon oncle, de mon cher et adorable tonton... »

Et elle le faisait. Bon Dieu ! Oui, elle le faisait. Ne me demandez pas comment (? !), mais elle le faisait...

Maintenant dans l'eau noire de la nuit, nous voguions à la dérive. Le mélange martini-gin-amour-vin rouge allait certainement transformer nos cervelles et nos entrailles en méandres de lave.

Svörsen m'appela par trois fois, et par trois fois je l'envoyai promener. Fou furieux, il vint se pendre à ma sonnette. Je lui cédaï.

— Tu devrais avoir honte, me dit-il, de me laisser patauger dans le brouillard. Je viens aux nouvelles puisque tu me joues la comédie de l'indifférence. Alors, ce concert ?

Je haussai les épaules.

— Bethozart a raison, dis-je. Kaldermann est un génie.

— Bravo !

— Écoute-moi, mon vieux... je me fous de tes remarques de cynique de bistro. Je suis allé avec Taniya écouter *La Mort de l'Oiseau Tonnerre*... et, maintenant, j'en suis malade. Malade, mon vieux... et complètement écœuré... Parce que je me rends compte, plus évidemment, plus clairement que jamais, que je ne suis rien. Rien, rien, rien de rien...

— Arrête de déconner, tu ne sais plus ce que tu dis...

— Ferme-la. Tu te souviens de ce bistro où nous allions jadis, toi et moi. Quand nous faisons nos études. Il y avait une boîte à musique, une grosse machine naïve, avec des sculptures et des décors de carton et de bois. Au rythme de la musique s'agitaient des marionnettes multicolores, et, tout là-haut, de la cheminée qui couronnait l'édifice composite, émergeait lentement un diable aux yeux rougeoyants. Nous buvions du vin blanc et nous nous tordions de rire...

— Tu délires de plus en plus. Nous n'avons jamais fait nos études ensemble. Nous ne nous connaissons que depuis que nous vivons ici, dans ce quartier de merde... Tu devrais te faire soigner... Tu ne sais vraiment plus ni ce que tu fais ni ce que tu dis...

— Svörsen, tu m'emmerdes, oui, tu m'emmerdes ! Je sais bien qu'il n'y a qu'une chose qui t'intéresse vraiment : tu veux baiser Taniya !

— TU ES FOU !

— Pas si fou que ça !

Je me retournai : Taniya se tenait sur le pas de la porte, nous surprenant en pleine crise, dans ce salon en désordre :

— Vous voudriez prétendre sans rire que vous n’avez jamais eu l’intention de me...

— TANIYA !

Ma fausse cousine me considéra gravement :

— Ne te mets pas en peine, dit-elle, je suis de ton côté. Quoi qu’il arrive ! Rien ne rapproche plus les êtres vivants que l’inceste. Voyez les animaux, par exemple... ou alors les Incas...

Elle n’était pas ivre : elle s’amusait.

— Les Incas épousaient leurs sœurs. Je veux parler des Incas de la caste des Incas. Car on mélange tout.

— TANIYA !

Svörsen se mit à bégayer dès que je criai le nom de ma « cousine » pour la deuxième fois.

Il n’insista pas.

Et prit la fuite.

Je n’étais plus sûr de rien. J’abandonnai définitivement mon pauvre roman et passai des journées entières à écouter de la musique.

La musique me prenait, me tenait. Ne me lâchait plus. Taniya essaya de me raisonner, de m’arracher à ma contemplation. À l’alcool. Rien n’y faisait : je me laissais couler interminablement dans un océan sans fond. Croisant sur ma route verticale des animaux spongieux et effrayants qui tentaient de s’emparer de moi, de m’attirer dans leurs gueules visqueuses. Et partout, même dans ces profondeurs, la musique résonnait, brutale ou insinuante, raz de marée ou marécage, irrésistible. Parfois je découvrais, tapi dans un nuage d’algues flottantes, le visage ricanant de la statue de Joseph Kaldermann. Des flots d’encre s’échappaient de sa bouche, comme de l’ombelle d’une pieuvre géante.

Taniya passait des heures entières couchée à mon côté.

Me parlant, me cajolant.

Elle, toujours si vivante, commença de s’étioler.

— Peut-être as-tu rêvé...

— Rêvé ?

— Quand tu es allé remercier Kaldermann... tu as peut-être rêvé...

— Ma pauvre chérie, de tels rêves sont... peu importe... je suis sûr que je n’ai pas été le jouet de mes sens, comme disent les auteurs de romans populaires. J’ai vu ce que j’ai vu.

— Peut-être devrais-tu tenter une expérience. Pour ton bien.

— Une expérience ?

— Oui, retourne chez Kaldermann. Sous le prétexte de lui dire tout le bien que tu penses de sa musique et...

— Je n’y tiens pas. Non, je n’y tenais pas. Je ne tenais pas à retourner dans cette maison maudite, me jeter entre les griffes de l’hydre. Amduscias me guettait. Il m’attendait. Il me voulait... pour Dieu savait quoi !

Les arbres !

Il n’y avait pas de vent. Les nuages se tenaient immobiles, cadencés dans le ciel gris, plaqué de vert bouteille et de violet.

Les arbres de l’avenue : ils se penchaient comme s’ils étaient les pantins de la tempête. Mais il n’y avait pas de tempête.

Je savais ce que cela signifiait.

Amduscias venait, Amduscias était là.

Il s’emparait de la ville endormie. Il allait lui jouer son concerto de la mort lente. *Concerto barocco*.

Maudit chien.

Que veux-tu de moi ?

Je tremblais comme la proie qui sent venir, à travers les fourrés de la nuit, le fauve aux yeux de braise.

La mort. Ou autre chose de plus subtil mais de non moins effrayant. Je voyais les arbres de l’avenue se pencher et ne doutai pas un seul instant de l’effroyable réalité : Amduscias, celui qui fait chanter les ténèbres, était en route à travers la nuit. Il était devenu, par magie et sortilège, l’esclave de Joseph-Yousseff Kaldermann.

Svörsen se tenait auprès de moi. Malgré notre altercation, il avait accepté de m’accompagner dans la vieille maison. Il me fallait un témoin. Quelqu’un devait voir ce que j’avais vu. Pour attester ma bonne foi peut-être, mais surtout pour me prouver que je n’étais pas fou.

La Sippe n’était pas à la maison. Kaldermann m’avait annoncé son départ pour une soirée de conférence. Il emmenait toute sa famille avec lui, afin qu’elle « profitât un peu de sa gloire ».

Svörsen était un serrurier amateur, un digne disciple de Louis XVI. C’était la raison pour laquelle je m’étais réconcilié avec lui, au prix d’excuses et d’explications pour le moins pénibles, auxquelles Taniya, toute féminité dehors, avait subtilement mêlé sa voix.

Maintenant, dans l’encoignure, je frissonnais, regrettant amèrement ma décision. Svörsen, qui n’avait rien remarqué, s’activait sur la serrure de la vieille bâtisse.

— Dépêche-toi, dis-je, quelqu’un pourrait venir !

— Fous-moi la paix, c’est moi qui fais le boulot. Contente-toi de guetter...

Je guettai en effet, contemplant avec effroi le hideux spectacle des arbres tordus par le souffle d’Amduscias. Soudain, il me sembla entendre la musique d’un invisible orchestre, des sonneries de trompette, des roulements de tambour, des grincements de violon.

— La porte est ouverte, déclara Svörsen.

Ne restons pas ici plus longtemps ! L’escalier était encombré de gravats et de décombres divers. Nous nous hâtâmes, nous éclairant avec des lampes-torches et

trébuchant à maintes reprises dans des flaques d'ombre.

Le dernier étage de la vieille maison était défendu par des serrures impressionnantes :

— Mazette, s'écria Svörsen, il va me falloir du temps pour ouvrir ça !

Il se mit au travail, sans plus attendre, car il était dévoré par la curiosité. Pendant qu'il s'activait sur les serrures en grognant (« Pourvu qu'il n'y ait pas de verrou de sécurité ! »), je me dis que des yeux terribles étaient en train de nous observer, qu'une présence impitoyable suivait tous nos mouvements.

Puis je vis que la porte était ouverte. C'était trop simple, trop facile. Quelque chose était pourri, fabriqué. Et nous allions, Svörsen et moi, nous jeter dans la gueule du loup.

Je posai une main tremblante sur l'épaule de Svörsen :

— Tu entends ?

Il sursauta, tendit l'oreille :

— Que voudrais-tu que j'entende ?

Sa voix n'était qu'un souffle, et je me rendis compte que l'atmosphère de la vieille maison agissait également sur lui. Auparavant, il avait été trop occupé par ses activités de cambrioleur amateur pour accorder trop d'importance à ce qui se passait autour de lui. Mais, à présent, il commençait à se sentir très mal à l'aise.

— Je n'en sais rien moi-même ! avouai-je.

Nous nous engageâmes dans un étroit corridor dont je n'avais pas souvenir. Mais il était vrai, bien sûr, que j'avais pénétré dans le sanctuaire par des voies moins détournées.

Je me morigénaï une fois de plus : j'avais bonne mine, de nuit, avec cet imbécile de Svörsen, dans une maison qui ne m'appartenait pas. Rien que pour faire l'avantageux devant une petite jeune femme aux évidences pulpeuses.

Quelque chose me frôla dans la nuit, une main douce se posa sur moi, tandis qu'une voix vertigineuse me soufflait à l'oreille : « Merci, mon chéri. Notre oncle sera bien heureux... » Des dents aiguës vinrent me grignoter le cou. « Personne ne peut résister à mon appel. Bientôt, mon amour, la musique des sphères te transportera. »

Je rêvais. Bien sûr, je rêvais. Tout cela n'était pas réel, pas pour un sou. « Merci pour quoi ? » — « Mais de nous avoir amené ce serpent, cette bête malfaisante qui répandait son venin sur nous ! »

SVÖRSEN ! Sans le savoir, je l'avais conduit tout droit dans les mâchoires du piège. Je l'offrais en pâture à la colère de Kaldermann et de sa Sippe. Une impulsion charitable allait me pousser à prévenir mon compagnon de beuveries, mais la main (qui était celle de Lyra) revint sur moi, plus précise, plus convaincante, et les dents grignotèrent de plus belle ma nuque. Ce contact noya mes pensées sous un flot de sang et de lave. « Il nous en faudra d'autres, mais tu seras bien récompensé. »

Lumière.

Et musique.

Svörsen poussa un cri.

Nous nous trouvions dans le sanctuaire d'Amduscias. Un orchestre invisible jouait. Il jouait une musique terrible. Une musique... démoniaque. Ils étaient tous là.

Tous nus, hommes et femmes. Portant des pectoraux d'or ou des insignes d'opale et de rubis. Fenris était si velu qu'on aurait réellement dit un loup. Un grand loup nordique aux yeux rouges.

Les yeux de la statue étaient rouges aussi. Et ils flamboyaient comme ceux d'une créature vivante.

Je me souvins des arbres penchés. Sans qu'il y eût le moindre souffle de vent. Je me souvins de l'orchestre invisible. Je me souvins de mes rêves. Je me souvins des paroles et des caresses de Lyra.

Amduscias était parmi nous.

Svörsen était à genoux, maintenu par Osrik et Fenris. Il pleurait et se lamentait, perdant toute contenance.

— Bonjour, monsieur Svörsen, dit Yousseff. Soyez le bienvenu dans cette demeure où vous avez pénétré de façon si indélicate. Nous vous pardonnons bien volontiers cette intrusion... d'autant plus qu'elle vous a été soufflée... Approchez !

Les yeux du vieux Kaldermann étaient aussi effrayants que ceux de la machine.

Entre les mains vigoureuses d'Osrik et de Fenris, les vêtements de Svörsen s'envolèrent en un clin d'œil.

— Amduscias a horreur des gens trop habillés. La nudité seule est... de mise quand on s'approche de sa face ! Approchez, monsieur Svörsen ! On n'attendait plus que vous !

Mon compagnon me jeta un regard suppliant. Mais qu'attendait-il de moi ? Une action d'éclat ou des paroles de réconfort ?

— Déshabille-toi, dit Lyra, et vite.

Je fis ce qu'elle demandait.

Je me sentis mal à l'aise quand elle me détailla.

— Tu as de beaux restes, constata-t-elle.

Je détournai les yeux bien que le spectacle qui s'offrait à eux fût digne du lyrisme débridé d'un érographe professionnel.

Puis je vis Johanna, la Sainte, se détacher du groupe familial et s'avancer à pas lents vers Svörsen. La musique devint plus forte, plus grinçante. On avait l'impression qu'elle sortait de la bouche de la machine infernale. La statue d'Amduscias semblait à nouveau tendre les bras, dans un geste d'invite. J'aurais juré, dans cette atmosphère de fête païenne, que sa poitrine de métal se soulevait et s'abaissait au rythme d'une respiration infernale. Svörsen hurlait, mais la musique démentielle couvrait ses cris et ses lamentations. Je tremblais d'excitation, en proie à une sourde impatience, semblable à celle que l'on éprouve avant d'aller au lit avec une femme.

— Non, mon Dieu, non ! psalmodiait cet imbécile de Svörsen.

Et Lyra se blottissait contre moi. « Il a dit beaucoup de mal, cet homme. Il bavait sur mon oncle bien-aimé ! »

Osrik et Fenris traînèrent mon compagnon devant Amduscias. Le forcèrent à une douloureuse gémulation d'allégeance. Puis Johanna saisit à pleine main la chevelure

de Svörsen. Sa dextre ensuite s'éleva dans la brume rouge qui semblait « pleuvoir » du plafond. Un éclair de métal jaune...

Yaaah !

Qui avait poussé ce cri ? Le bourreau, la victime, le dieu de métal chantant ?

Un éclair de métal jaune. Un poignard doré. Dans la main de Johanna.

Un éclair rouge.

De la gorge tranchée de Svörsen jaillirent des cascades pourpres.

Je détournai les yeux, mais Lyra-la-Louvette me mordit cruellement la nuque : « Regarde ! Regarde-le, ce chien, se vider de son sang ! »

Dans la brume chaude et gluante qui s'interposait entre lui et moi, je crus voir Amduscias agiter les bras, tandis que Fenris et Osrik jetaient entre ses cuisses la chose molle et pantelante qui ressemblait encore vaguement à Svörsen.

Du ventre de la statue-machine montaient des borborygmes infernaux, des grondements indistincts et des clapotis ineffables. La bouche de Lyra se posa sur ma poitrine, et ses petites dents s'enfoncèrent cruellement dans mon sein droit. J'étouffai un cri de douleur : elle m'avait eu jusqu'au sang. Là-bas, dans la brume rouge, Svörsen se tordait entre les genoux du démon. Il était entièrement vidé de sa substance vitale, et les mouvements désordonnés qui agitaient encore ses membres devaient être provoqués par d'ultimes soubresauts nerveux.

Yousseff s'approcha d'Amduscias : sa nudité formidable, sa virilité de patriarche inépuisé triomphèrent alors qu'il s'écriait à la face du démon :

— Il n'est pas digne de toi, certes ! Mais d'autres viendront qui t'apporteront davantage de satisfactions.

Yaaah !

Les petites dents de Lyra lâchèrent enfin prise. De toute façon, je ne sentais plus la douleur, car la fascination et la terreur mêlées étaient bien trop grandes à présent.

La statue-machine vibrait, oscillait, mastiquait bruyamment dans la nuit d'écarlate. Rutilante comme les chromes d'un engin de mort dissimulé dans les jungles incertaines de ce dernier étage des ténèbres.

Quel sabbat !

J'enlaçai Lyra, lui pétris les seins, le ventre. Une érection douloureuse m'empoigna l'abdomen. J'étais un immense frelon. Il me fallait cracher le venin qui perlait au bout de mon aiguillon.

Alléluiah dans les ténèbres !

Alléluiah dans les profondeurs !

La Sippe chantait son péan. Fenris le loup hurlait !

Amduscias dirigeait du fond de sa cage humanoïde un concert tonitruant, génial, formidable.

Les murs de la vieille maison, qui devaient être extrêmement bien insonorisés, tremblèrent mais tinrent bon !

Le temps... Il s'étira, telle une bulle de savon formée avec une infinie lenteur par

un enfant un peu malade.

Je pensais à l'avenir, tandis que l'enquête sur la disparition de Svörsen piétinait et s'enlisait.

Taniya me fit un peu la gueule à cause de Lyra, mais elle comprit bientôt où était son avantage.

AMDUSCIAS
opéra fantastique
musique : Yousseff Kaldermann
livret : Daniel Sumer
avec AMDUSCIAS dans le rôle d'AMDUSCIAS
etc., etc., etc., etc., etc., etc.

Le monde n'avait plus qu'à se bien tenir !

ARS OMNIA VINCIT !

– Fin –

L'illustrateur



Né le 2 octobre 1966, **Philippe Jozelon** sort diplômé de la prestigieuse école Emile Cohl de Lyon en 1987. Cette même année, il démarre son parcours artistique comme peintre décorateur à Paris. À partir de 1995, il devient illustrateur free-lance et réalise de nombreuses couvertures de romans (J'ai Lu, Hachette, Denoël, Pocket, Bayard...) et de revues (*Galaxie*, *Ténèbres*...). En 1997, les éditions Fleuve Noire lui confient l'intégralité des illustrations de couverture de la collection *Bibliothèque du Fantastique* et surtout de la série de SF *La Compagnie des Glaces* de G. J. Arnaud.

En plus de son travail d'illustrateur et de photographe, il enseigne l'illustration à l'école Creapole (Paris), à MJM (Nantes) et l'EPAC (Suisse). Il est également cofondateur des Résidences de l'Imaginaire à Murat (Cantal).

Ses créations personnelles, à la fois minutieuses, érotiques et sulfureuses, mêlent photos, illustrations et retouches numériques. Ses thèmes de prédilection sont les paysages organiques, les portes (closes ou béantes) et les textures/cicatrices. On peut les voir lors d'expositions (Utopiales à Nantes, musée de la Maison d'Ailleurs à Yverdon en Suisse, galerie Arche de Morphée à Paris...) ou sur son site internet : www.jozelonartfantastique.tumblr.com

En 1998, il reçoit le Prix Ozone de la meilleure illustration et en 1999, le Grand Prix de l'Imaginaire pour les illustrations de *La Compagnie des Glaces*, aux éditions Fleuve Noir.

- Son site internet :

www.jozelonartfantastique.tumblr.com

- Sa page wikipédia :

http://fr.wikipedia.org/wiki/Philippe_Jozelon

L'auteur



Né en 1940 à Munster, **Daniel Walther** est de double culture, française et allemande. Son premier texte a paru dans la mythique revue *Fiction* en 1965 et a été suivi par près de 200 nouvelles et une trentaine d'ouvrages.

Par deux fois, ses œuvres ont été couronnées par le Grand Prix de la Science-Fiction française.

DU MEME AUTEUR :

Romans :

Mais l'espace... Mais le temps..., Bodson, 1972. Fleuve Noir, 1981, édition augmentée.

Krysnak ou le complot, coll. « Présence du futur », Denoël, 1978.

L'Épouvante, J'ai Lu, 1979.

Happy End, coll. « Présence du futur », Denoël, 1982.

Le Destin de Swa, coll. « Anticipation », Fleuve Noir, 1982.

La Légende de Swa, coll. « Anticipation », Fleuve Noir, 1983.

Embuscade sur Ornella, coll. « Anticipation », Fleuve Noir, 1983.

Apollo XXV, coll. « Anticipation », Fleuve Noir, 1983.

La Pugnace Révolution de Phagor, coll. « Anticipation », Fleuve Noir, 1984.

Le Veilleur à la lisière du monde, coll. « Anticipation », Fleuve Noir, 1985.

La Marée purulente, coll. « Gore », Fleuve Noir, 1986.

Tigre, coll. « Anticipation », Fleuve Noir, 1988.

La Planète Jaja, coll. « Anticipation », Fleuve Noir, 1989.

Gottesburg, Le Cri, 1995.

La Terre sans Souffrance, coll. « Aventures et mystères », Fleuve Noir, 1995.

La Mort à Boboli, Phébus, 2000.

Le Château d'Yf, A Contrario, 2004.

Cité de la mort lente, éditions du Rocher, 2005.

Recueils :

Requiem pour demain, Marabout, 1976 (réédité en 1982 chez NéO).

Les Quatre saisons de la nuit, NéO, 1980.

L'Hôpital et autres fables cliniques, NéO, 1982.

Nocturnes sur fond d'épées, NéO, 1984.

Cœur moite et autres maladies modernes, NéO, 1984.

Sept femmes de mes autres vies, « Présence du futur », Denoël, 1985.

Le Rêve du scorpion et autres cauchemars, NéO, 1987.

L'Iris de Perse, L'Ancrier, 1993.

Les Rapiéceurs de néant, Alfil, 1997.

Les Mandibules et les Dents, coll. « Le Cabinet noir », Les Belles Lettres, 1999.

Ombres tueuses, Phébus, 2001.

Baba Yaga en librairie



Le papier, c'est bien aussi...

Retrouver le recueil de Daniel Walther en **livre papier**, incluant toutes les nouvelles fantastiques, paru en 2005 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 240 pages – ISBN : 978-2-91565315-1 – Moyen format (13 x 20 cm)

Vous aimez le fantastique ?

Vous aimerez aussi...

La Légende de Billy Ray

de Guillaume Roos



Un recueil de nouvelles fantastiques, dont la novella *La légende de Billy Ray*.

États-Unis – 1952. C’est dans un wagon à bestiaux que Billy Ray se réveille, à plusieurs centaines de miles de chez lui. Heureusement, le jeune blouson noir de seize ans rencontre Clem, un vieux bluesman aveugle qui se prend d’amitié pour lui.

Clem lui raconte alors une bien étrange légende : celle d’un homme solitaire, qui serait le plus grand des guerriers et qui n’aurait de cesse de parcourir le pays.

Lorsque ses rêves sont hantés par la mystérieuse silhouette d’un homme en noir, Billy Ray sait qu’il a rendez-vous avec son destin.

La novella *La légende de Billy Ray* est suivie de sept contes démoniaques.

- La **version numérique** de *La légende de Billy Ray* est disponible en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- Le **livre papier** de *La légende de Billy Ray* est également disponible. Paru en 2015 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 324 pages – ISBN : 978-2-915653-63-2 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Mort Virtuelle

de Guillaume Roos



Un recueil de nouvelles fantastiques

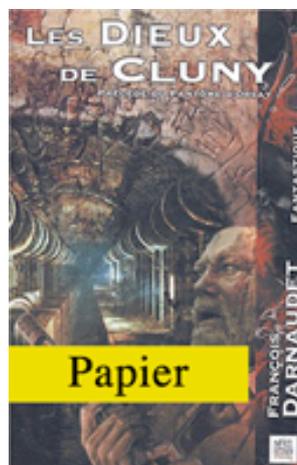
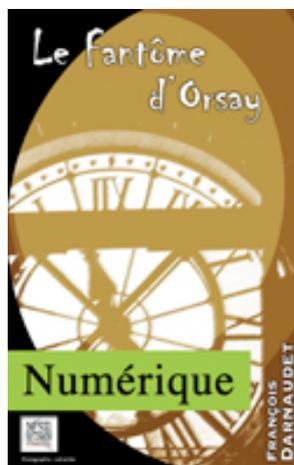
Ce recueil de Guillaume Roos réunit des contes fantastiques qui, de façon surprenante, fleurissent avec la fantasy et la science-fiction. Huit nouvelles angoissantes, émouvantes et captivantes.

- La **version numérique** de *Mort Virtuelle* est disponible en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- Le **livre papier** de *La légende de Billy Ray* réunit l'intégralité des nouvelles de Guillaume Roos dans un seul volume, dont les huit nouvelles de *Mort Virtuelle*. Paru en 2015 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 324 pages – ISBN : 978-2-915653-63-2 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Le Fantôme d'Orsay

de François Darnaudet



Retrouvez une enquête d'Éric Bernadi dans *Le Fantôme d'Orsay* :

Dans *Le Fantôme d'Orsay*, une série de crimes à l'intérieur même du musée d'Orsay défraye la chronique. Éric Bernadi, étudiant en sémiotique, la jeune infirmière Aurélie Dantec et l'inspecteur Coupu mènent une enquête riche en révélations étourdissantes : le bronze de Carpeaux intitulé Ugolin cacherait la résurrection du fantôme rouge, un être légendaire et féroce qui aurait été malencontreusement libéré de sa malédiction. En outre, La Porte des Enfers, la célébrissime œuvre de Rodin, servirait bel et bien de passage vers le monde des ténèbres.

- La **version numérique** de *Le Fantôme d'Orsay* est disponible en PDF, ePub et Amazon Kindle.

- *Le Fantôme d'Orsay* et *Les Dieux de Cluny* sont réunis dans un même **livre papier** intitulé *Les Dieux de Cluny*, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 336 pages – ISBN : 978-2-910899-86-8 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Les Dieux de Cluny

de François Darnaudet



Retrouvez une autre enquête d'Éric Bernadi dans *Les Dieux de Cluny* :

Dans *Les Dieux de Cluny*, Éric Bernadi part à la recherche désespérée de son amie Aurélie Dantec, happée par la Porte de Rodin. Dans sa quête, son chemin croise à nouveau celui de l'inspecteur Coupu, chargé d'enquêter sur un meurtre abominable commis dans les thermes de Cluny. En fait de meurtrier, les deux héros se retrouvent à la poursuite d'abominables dieux gaulois qu'un cataclysme a libéré des fissures de la Terre. Heureusement, les énigmatiques « gardiens des fissures » vont leur prêter secours, une confrérie d'hommes de bien formée depuis des générations pour surveiller et contrer ces redoutables créatures antédiluviennes.

- *Les Dieux de Cluny* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- *Les Dieux de Cluny* et *Le Fantôme d'Orsay* sont réunis dans un même **livre papier** intitulé *Les Dieux de Cluny*, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 336 pages – ISBN : 978-2-910899-86-8 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Le Papyrus de Venise

de François Darnaudet



Et parce que les « gardiens des fissures » ne sont jamais très loin...

Découvrez un autre roman de François Darnaudet, *Le Papyrus de Venise*.

Quel lien mystérieux unit les chasseurs de dinosaures du XIX^e siècle, la mort du poète Lautréamont en plein siège de Paris, le massacre du général Custer près de Little Big Horn, la Dame d'Elche, l'effondrement du Campanile devant Saint-Marc, le disque de Phaistos, le philosophe Platon et Venise, l'immortelle Venise ?

« L'Atlantide ! » répond un curieux personnage vivant sur l'île de Burano et qui dit s'être appelé Jacques Bergier dans une précédente vie.

Une lutte sans merci qui s'étale sur plusieurs siècles oppose de mystérieux «Hommes en noir» et des géants atlantes. L'enjeu est un mystérieux papyrus de Venise qui contiendrait une histoire oubliée de l'origine des civilisations.

- La **version numérique** de *Le Papyrus de Venise* est disponible en format PDF et Amazon Kindle.

- Le **livre papier** de *Le Papyrus de Venise* est également disponible. Paru en 2006 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 240 pages – ISBN : 978-2-915653-33-5 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Le complexe de Médée

d'Alain Delbe



Le Complexe de Médée, un autre recueil d'Alain Delbe en numérique...

En visitant une charmante église lors d'une promenade à la campagne, Catherine Wilfart connaît la peur de sa vie : dans le cimetière, près d'une tombe profanée, une voix lugubre se manifeste à elle, comme jaillie de sous ses pieds. La blague d'un mauvais plaisant ? Pas si sûr. Car, quelques jours plus tard, la voix se fait à nouveau entendre, en pleine rue, lui enjoignant de pousser son enfant sous une voiture.

De ce jour, la vie de Catherine bascule dans l'horreur : est-elle en train de devenir folle ? Époux, amis, prêtre, psychiatre, pourront-ils aider le jeune femme à contrôler cette force maléfique qui l'envahit chaque jour davantage et ne manifeste qu'un seul et unique but : pousser au crime.

Réunissant les meilleures nouvelles d'Alain Delbe, dont la novella *Le Complexe de Médée*, ce recueil vous fera découvrir d'angoissantes nouvelles fantastiques.

- *Le Complexe de Médée* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- Ces nouvelles ont été publiées en 2004 dans le **livre papier** *Le Complexe de Médée*, aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 320 pages – ISBN : 978-2-910899-89-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

Une nuit de terreur

d'Alain Delbe



***Une nuit de Terreur* : 15 nouvelles en numérique...**

Réunissant quinze des meilleurs textes d'Alain Delbe, ce recueil vous fera découvrir des nouvelles étranges, angoissantes et captivantes.

- *Une Nuit de Terreur* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- Ces quinze nouvelles ont été publiées en 2004 dans le **livre papier** *Le Complexe de Médée*, aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 320 pages – ISBN : 978-2-910899-89-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

Soie Sauvage

de Fabienne Leloup



Se faire tatouer le buste d'une femme-araignée sur l'épaule quand on est une jeune fille, est-ce bien raisonnable ? Et donner à son tatouage un nom, comme à une vraie personne, n'est-ce pas un peu insensé ? Qui plus est quand ce nom est celui de l'adolescente du mythe grec que les dieux transformèrent en mygale...

Pourtant, Barbara souhaitait seulement se rendre intéressante. Capturer des garçons dans sa toile, comme sa sœur, une vraie allumeuse celle-là. Alors, quand votre tatouage soudain prend vie, qu'il vous ensorcelle et vous entraîne à commettre l'irréparable, quelle est la solution ?

- *Soie Sauvage* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- Le roman *Soie Sauvage* a été publié en 2004 en **livre papier**, aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 208 pages – ISBN : 978-2-910899-95-0 – Moyen Format (13 x 20 cm).